

21 novembre 1954.

Je reprends l'écriture des mémoires de ma vie que j'ai commencées, il y a deux ans. *(Ceci laisse supposer qu'il a déjà écrit quelque chose que nous n'avons jamais retracé)*

Brunswick Maine

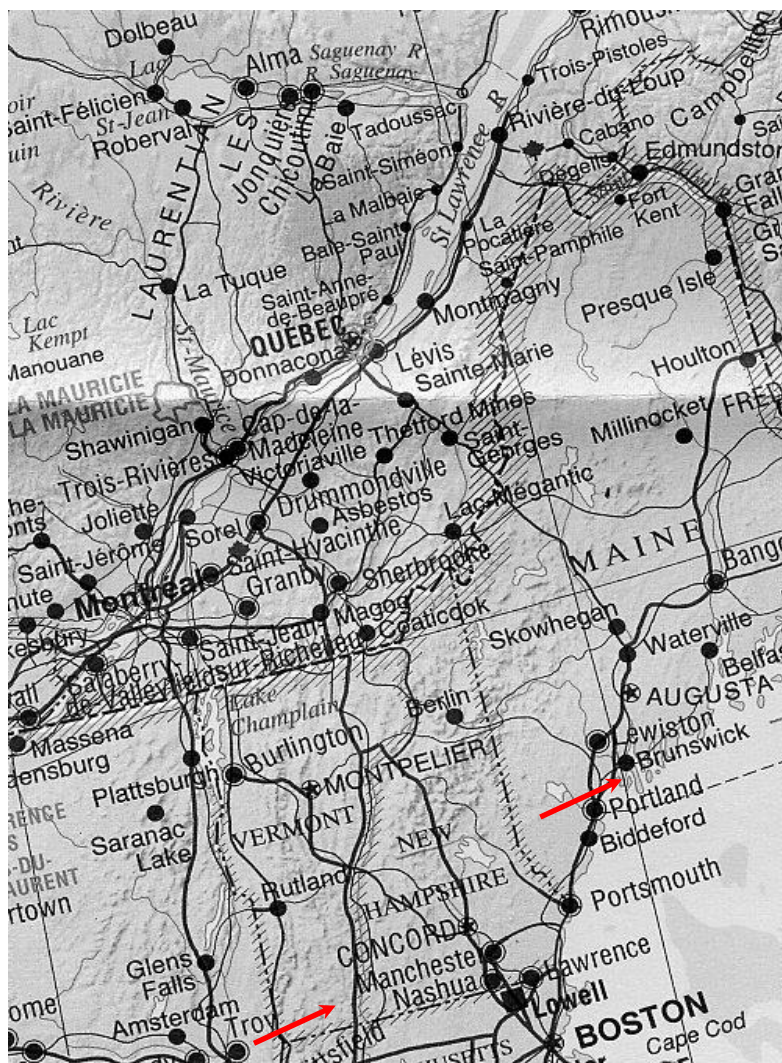
D'abord, je me vois encore sur une charrette à deux roues, partant de St-Félicien. Cette charrette était entourée de planches, pour former une boîte assez étanche pour nous garantir contre le froid, car c'était en automne, et il fallait faire au moins trois jours de marche pour prendre le bateau à Chicoutimi pour se rendre à Québec et de là, à Brunswick Maine, où nous devons nous engager à la compagnie de moulin à coton.

Le voyage de Chicoutimi à [Brunswick Maine](#), je ne m'en rappelle pas, je n'avais que quatre ans en 1884.

J'avais deux frères plus vieux que moi, Joseph et Louis-Thomas et un autre de deux ans, Alfred ainsi que quatre soeurs plus âgées, Ida-Léa, Victoria, Marie-Laure et Clara-Alexina.

Nous sommes rendus à Brunswick Maine et où nous sommes engagés pour deux ans. Nous étions logés, et nous payions notre loyer à la compagnie sur les salaires que nous donnait cette compagnie.

Carte localisant Brunswick et Manchester



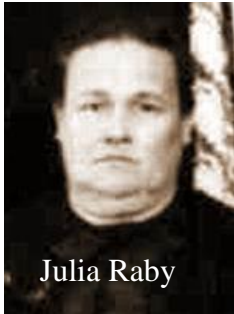
Mes quatre soeurs et mes deux frères travaillaient au moulin. Mon frère Louis-Thomas, qui n'avait que huit ans, n'a pas travaillé bien longtemps, sans perdre des travaux et faire des grèves. Il appelait ça des "strike". Souvent, ils commençaient sept ou huit petits gars, et la journée du "strike", il se retrouvait souvent seul. Il ne gagnait rien à faire la grève, et souvent, il subissait de mauvais traitements par les plus âgés que lui, de sorte qu'il a finit par ne plus vouloir travailler du tout. Il a commencé par prendre son dîner comme s'il y allait, et prendre la clé des champs.

Combien de fois j'ai vu ma mère lui faire de grandes remontrances et le menacer de le remettre à la police ! Il recommençait à travailler, mais les bonnes résolutions ne duraient pas longtemps. Il aurait pourtant eu de bonnes chances s'il avait voulu faire comme il faut. Il avait des gars à conduire, ce qui lui permettait de ne pas travailler trop fort. Mais non, il serait venu à avoir de bonnes places s'il avait pris intérêt pour la compagnie. Il l'a bien regretté.

Hélas, il était trop tard. Il a passé les 3/4 de sa vie de peines et de misères, à toujours changer de place. Il a résidé presque tout le tour du Lac-St-Jean et finalement, il a gagné l'Ontario et après avoir changé de place encore, il a échoué à Windsor, où il est encore. C'est là qu'est sa famille, et où ses enfants se sont mariés. Ils ne parlent que l'anglais. C'est de Détroit Michigan que sa femme (Marie Eugénie Déziel) est née.

(Marie Eugénie Déziel est la sœur de ma grand-mère maternelle Isabelle Déziel.)

Elle en a été amenée à Mistassini ou plutôt à Dolbeau avec une autre soeur (Isabelle Déziel) et un frère et aussi sa mère (Julia Raby) par leur beau-père dont je ne connais pas le nom.



Mais revenons en arrière, je suis rendu un peu loin. Nous y reviendrons.

Nous étions toujours à Brunswick Maine et cela n'allait pas trop bien. Je me rappelle que j'ai eu la Typhoïde (*il voulait sans doute dire diphtérie, voir annexe II, Manchester, La manufacture de textile d'Amoskeag*) et quand je suis revenu, je marchais assez droit que je passais pour un lampion, ce qui faisait bien rire ma mère et mes soeurs. Et, comme je n'entendais pas beaucoup à rire, je me fâchais. Ce qui n'améliorait pas ma situation et le rire continuait de plus belle. Il a bien fallu capituler.

Manchester, New Hampshire

Comme ça allait mal à Brunswick, nos parents ont décidé de changer de place, mais il nous fallait désertter, car nous étions engagés pour deux ans à la compagnie et le temps n'était pas écoulé, nous avons des parents qui étaient à Manchester, New Hampshire, et qui vivaient très bien. Nous décidâmes d'aller les trouver. Nous sommes allés résider à (Scrotta ?) en banlieue de Manchester, qui depuis, fait partie de la ville.

Là mes soeurs et frères étaient mieux traités et avaient de meilleurs gages. Pour moi, j'étais comme un prisonnier, ne pouvant sortir seul, étant trop jeune encore. Je me contentais de regarder par les fenêtres, scrutant ce qui se passait dans les rues.

Un jour, j'ai vu une bataille qui m'a beaucoup impressionné, un anglais et un canadien. L'Anglais était tombé par terre et le Canadien lui sautait dans la figure. Ah ! Qu'il faisait pitié ! Quelle dureté du canadien ! Heureusement, la police est arrivée pour arrêter le massacre.

Une autre fois, il faut vous dire que nous étions au deuxième étage et nous pouvions voir bien des choses d'où nous étions à un coin de rue, il y avait un débit de boisson, sur le coin de la bâtisse, face à la grande rue. Un saloon anglais, je crois, de sorte que c'était une bonne place pour voir toute sorte de chose, pour moi, qui n'avait rien à faire que de regarder.

Comme j'étais assez curieux à ce temps là, je m'occupais du mieux que je pouvais de ma fonction qui ne m'avait été confiée par personne, mais qui m'intéressait, n'ayant rien de mieux à faire.

Ah ! Il faut que je retourne à (Scrotta ?) car je suis rendu à la ville. J'oubliais les incidents qui se sont passés là. Nous étions en campagne et nous pouvions sortir un peu.

Un jour, j'étais en train de faire le tour d'une certaine rue pour revenir à la maison par une autre rue. Le bébé de deux ans, qui était mon petit frère Alfred, s'avisait de faire le tour lui aussi, mais il se perdit. Grand émoi dans la maison. Les recherches commençaient lorsque je vis tout à coup un policier qui s'en venait avec un bébé qui n'était autre que mon petit frère.

Nous étions non loin d'un enclos où de temps en temps, on jouait à la balle. Je voyais plusieurs garçons, petits et grands, qui grimpaient sur la clôture pour assister à la joute sans payer. Mais il y avait la police qui gardait l'enclos, et quand il voyait des enfants sur la clôture, il partait après. La première fois que j'ai vu cela, j'étais sur le chemin des Fuyards. J'étais par terre et je n'ai pas eu le temps de me relever avant que tous soient passés, la police est arrivée avec son fouet à la main. Je vous dis que j'en avais eu peur. Je crois que c'est à partir de ce temps, que je suis resté avec une peur de la police. Chaque fois que j'en rencontrais une, j'en avais peur.

Il faut dire que je m'étais fait de petits amis anglais qui m'ont appris que quelques mot d'anglais et ça n'aurait pas pris bien du temps avant que je le parle couramment. Mais nous sommes entrés en ville et je n'ai plus eu de contact avec les Anglais jusqu'à l'âge de sept ans, où je commençais à aller à la classe. Avant cet âge, il était défendu de descendre dans la rue, C'est pourquoi, je regardais par la fenêtre ce qui se passait au dehors et quand mes soeurs arrivaient de la "factory", rien de plus pressé que de leur raconter tout ce qui s'était passé dans la journée.

Un jour, nous avons reçu la visite d'un vendeur de pommes. Maman acheta un couple de minots, je crois. Arthur, me dit-elle, "tu ne le diras pas" puis se ravisant, "et bien, tu auras beau leur dire qu'il y a des pommes dans la cobette, mais pas sous le lit". J'étais bien décidé de ne pas leur dire. Le soir, j'allais les recevoir à la porte, tout joyeux par mon accueil, ils virent qu'il y avait du nouveau et par la

senteur. "Eh bien ! Je dis, je peux vous dire de prendre ceux qui sont dans la cobette, mais pas ceux qui sont sous le lit". Une fusée de rire retentie dans la maison et je m'aperçu que je l'avais dit. Je devins tout triste. Moi qui n'aimais pas faire rire de moi, quelle honte.

Un autre jour, j'étais sur la plate-forme des "closettes". Il faut vous dire qu'autrefois, les privés, n'étaient pas comme aujourd'hui. C'était une fosse creusée dans la terre. La longueur de la bâtisse avait deux étages. Ces deux étages étaient séparés par autant d'appartements, qu'il y avait de loyers et quand la fosse était pleine, on engageait des hommes à forte gage. Ils se mettaient des gants et des masques dans la figure, des "rubbers" à grandes jambes, et avec de grandes pelles, ils ramassaient tout ce bon jus. Je vous dis que le soir ils n'avaient pas la senteur de la "peppermint", et je crois que ceux qui avaient fait toute la "job" étaient bien contents d'en finir, pour respirer un air plus aimable.

Un jour que j'étais sur la plateforme de ces "closettes", regardant jouer à la balle une "gang" de grands garçons dans une rue arrière, ce qui était défendu, le lanceur qui se trouvait en face de moi leva la tête et vit par mon air qu'il y avait quelque chose qui s'en venait. Quand la police arriva, tout disparut comme par enchantement. Combien j'ai vu la police prendre des courses !

Il y avait un cultivateur qui avait un verger et un jardin. Il n'était pas bien loin, nous pouvions voir sa propriété. Les gars allaient voler dans son verger ou dans son jardin. Il avait toujours un sifflet pour appeler la police. Mais les gars avaient de bonnes oreilles pour entendre et des jambes bien entraînées pour se sauver, et ils s'en servaient. Cela m'amusait beaucoup, mais cela ne m'ôtait pas la crainte de la police.

Un jour, il y avait un cultivateur qui passait sur la grande rue. Il fut attaqué par un groupe d'hommes, justement au coin du saloon. Il y en avait un à la bride du cheval, et sept ou huit autres autour de la voiture. Le gars, en moins de temps qu'il n'en faille pour le dire, était dans le plus gros du

tas. Il frappait des pieds et des mains, et quelques fois, avec son fouet. En cinq minutes, nous ne voyions plus rien. Il était entouré de monde, mais le gars était débarrassé de ces bandits. Plusieurs se sont ramassés par terre, les autres furent amenés par la police. Celui qui avait été attaqué, n'avait aucun mal. Ils avaient eu affaire à quelqu'un qui était capable de se défendre.

Un autre incident qui m'a beaucoup impressionné. J'étais allé au coin de la taverne, je ne me rappelle pas pourquoi. Je vis un homme ivre. Je le croyais mort. Il ne bougeait pas un membre. Ils l'avaient sorti sur le trottoir. Je ne sais pas ce qu'ils en ont fait, mais je crois qu'on l'a amené à la prison, où il a dû se réveiller, parce que je n'ai pas sur qu'il était mort.

Lorsque je suis allé à l'école de Manchester, c'était une soeur qui faisait la classe. J'avais alors sept ans. J'allais à la classe avec un de mes cousins (cousin *non identifié*) qui était de mon âge. Un jour que nous arrivions à la classe un peu tard, la soeur nous a demandé le pourquoi de ce retard. Mon cousin lui donna des raisons qui durent la satisfaire, car il ne fut pas puni. Quand ce fut mon tour, je n'ai pas pu me disculper parce que j'étais trop gêné. J'avais de bonnes raisons à lui donner. Ce n'était pas le temps qui m'avait manqué. J'avais attendu après lui car je ne pouvais pas m'en venir seul. J'avais peur des autres petits gars et de toute sorte de choses. Donc, je du subir une pénitence. Elle me mit à genoux, pour combien de temps, je ne m'en souviens pas. Ce dont je me souviens, c'est que j'ai eu un gros mal de coeur qui m'a fait restituer sur le plancher. Ce qui a fait penser à la soeur que la pénitence avait été un peu forte pour ma capacité.

Quand j'ai été de retour à la maison, j'ai tout conté à ma mère et c'est elle qui s'est chargée d'aller donner les raisons de mon retard. Ce qui m'amène à mon premier mensonge et peut-être mon dernier, car j'ai toujours eu horreur du mensonge Voici comment cela est arrivé. Un jour où j'avais commis une faute, je ne sais trop laquelle, la sœur,

n'osant pas me punir comme elle l'avait déjà fait, me dit qu'il faudra rester après la classe. Cela voulait dire qu'il fallait que j'aïlle au couvent, car elle ne restait pas à l'école. Quelle gêne pour moi ! J'étais comme un condamné à mort. Combien de fois je regardais à l'horloge et combien de fois je me suis demandé comment je pourrais échapper à cet arrêt au couvent. Mais enfin, l'heure est arrivée. La classe est finie, il faut partir pour le couvent. Il nous fallait traverser la rue, vu que l'école était du coté opposé.

Donc, je partis quelques pieds en avant d'elle. Je vous dis que j'avais le coeur gros. Donc, j'avais pris quelques pieds d'avance et je commençai à espérer échapper à mon sort. Comme je n'avais jamais été au couvent, je passai sans le voir. La bonne soeur me criait d'arrêter, mais je fis semblant ne pas entendre. Quand je n'entendis plus rien derrière moi, je traversai la rue et m'enfui chez moi. Mais ce n'est pas sans remords. Le lendemain, je me dirigeai vers la classe, me demandant ce qui allait m'arriver. La soeur me demanda pourquoi je n'avais pas arrêté. Je lui dis que je n'avais pas entendu. Mon mensonge me sauva d'une punition, mais le remord m'a poursuivi bien longtemps.

Il me vient un autre incident, un de mes cousins étant entré dans un cimetière protestant, vit de bien belles fleurs en cueillit une et tout de suite, il fut arrêté. Il ne savait pas qu'il était défendu d'en cueillir. Je le vois encore pleurer. Son père avait été le chercher et lui en a coûté cinq dollars pour le sortir de là.

Un autre fait qui est resté dans ma mémoire, est le jour où mon père est tombé malade (1887). Il y avait environ trois ans et demi que nous étions aux Etats-Unis, et nos parents songeaient à s'en revenir. Mon père était retourné faire ses labours sur sa terre à St-Félicien s'était acheté des boeufs. Après, il est revenu nous trouver pour passer l'hiver et en dessein de s'en revenir le printemps suivant. Je me rappelle encore qu'il avait apporté du beurre fait au Lac-St-Jean par un fermier. Il n'y avait pas de beurrerie dans ce temps là. Je me

souviens que nous l'avions trouvé assez bon, que je crois qu'il ne s'en est jamais fabriqué de pareil. Il me semble que j'en ai encore le goût.

Un soir, notre voisin sur le même plancher que nous, vint avertir ma mère de venir chercher mon père. Elle était en train de laver le plancher. Le lendemain matin, je me suis réveillé. Papa était sans connaissance, et il y est resté pendant deux jours. Quand il est revenu à lui, il ne reconnaissait pas notre demeure. C'est moi qui ai guidé ses premiers pas quand il a voulu sortir. Il était comme un petit enfant. Il n'a jamais été assez bien pour diriger les affaires de la maison.

Retour à St-Félicien

C'est maman qui a du prendre la charge le printemps suivant. Une partie de la famille est revenue au Lac-St-Jean au mois d'avril, l'autre partie est restée encore une année pour gagner de l'argent. Ma mère était restée avec les filles. Nous étions revenus avec grand-mère papa et un autre petit frère (*Georges*) qui est né Américain.



Georges Jean et Antonia Boudreault

Ça n'a pas fait longtemps avant que papa se plaigne de l'ennui. Même s'il n'avait pas tout son jugement, il n'avait pas perdu le goût de sa femme. C'est pourquoi elle du revenir avant le temps prévu.

(Il parle sans doute de sa grand-mère maternelle Elisabeth Tremblay née le 14 SEP 1821 et qui a épousé Louis Savard le 24 novembre 1840 à Malbaie Qc. Elle est décédée à une date inconnue. Sa grand-mère paternelle Monique Harvey est décédée à l'Île aux Coudres, en avril 1863 avant même que mon grand-père Arthur ne vienne au monde.)

Un jour, je me rappelle que j'étais sur le bord de la côte, près de l'étable, lorsque je vis arriver un troupeau de moutons. Je ne me croyais pas en danger, mais j'entendis mon grand frère me crier de me sauver. Trop tard, j'étais renversé par un coup de tête d'un mouton qu'on appelle le bélier. Je vous dis qu'il m'a donné la peur pour longtemps et la vie continuait avec ces incidents.

Un jour que papa était allé chercher de l'eau à la source, ma mère s'aperçoit qu'il retarde. Elle va voir, et le retrouve, tombé la face dans une mare d'eau près de la source, à demi noyé. Il avait perdu connaissance. Après quelques heures seulement, il revint à la vie et à l'ennui. Il s'ennuyait de sa femme. C'est pourquoi maman fut obligée de revenir. Elle laissa trois de mes soeurs pour continuer à gagner de l'argent et elles revinrent un an après.

Pour moi, je continuais d'aller à l'école du rang avec mon petit frère de deux ans de moins, ainsi que ma soeur de deux ans de plus que moi. Nous étions trois.

Je veux relater ici quelques incidents qui me reviennent. En ce temps là, la mode pour les femmes était d'avoir la taille fine et l'arrière train prédominant. Les femmes en moyen, s'achetaient des ressorts qu'on appelle "bosselles" qu'elles plaquaient en arrière, sur les hanches, entre leur jupe et leur jupon, attachées avec des épingles, je crois. Ce qui éliminait le danger de les perdre. Mais il n'en était pas ainsi de celles qui n'avaient pas les moyens d'en acheter. Elles se bourraient d'un morceau de chiffon quelconque. Cela n'avait pas d'importance. Ce qui importait, c'était de ne pas le perdre. Un jour que nous étions en classe, nous étions au tableau pour analyser. Notre maîtresse s'avançant au tableau et reculant de temps en temps, nous vîmes entre le plancher et la jupe de notre maîtresse, un bout de catalogne qui allongeait à chaque pas qu'elle faisait. De sorte que lorsqu'elle eut fini, elle de reculer. Elle s'aperçut qu'elle était embarrassée dans les débris de son "bosselles". Se ramasser et gagner la chambre ne fut pas long.

Une autre fois, il y avait un petit gars qui cherchait à lui jouer des tours. Lorsqu'elle venait au tableau pour analyser, il s'arrangeait pour se trouver en avant d'elle, juste assez. Alors, il se reculait et lui écrasait les pieds avec son talon et il appuyait fortement en faisant l'innocent, ce qui faisait pousser un cri à la maîtresse et souvent un coup de "strap" à l'innocent.

Un jour qu'il mâchait de la gomme d'épinette en classe, la maîtresse l'appela pour lui ôter sa gomme. Se doutant de ce qui allait arriver, se cacha le visage sous son bras et de sa main libre, il ôta sa gomme non sans avoir arraché un crachat, et l'entortilla dans sa gomme. Il l'a donna et la mit sur son pupitre. Durant la récréation, il la guetta. Comme la gomme était bien belle, elle ne pue résister à la tentation, et il arriva ce que notre écolier désirait qu'il arrive, elle se mit à mâcher, mais ce ne fut pas long que la gomme prenne le bord du poêle. Elle était bien fâchée, mais elle ne pouvait pas le punir car elle n'avait pas le droit de mâcher sa gomme. Elle était punie de sa gourmandise. Cela nous amusait beaucoup.

Que la vie était belle en ce temps là ! Un midi après dîner, je faisais comme tous les enfants d'aujourd'hui, je n'arrêtais pas, je gagnais le ruisseau, j'entendais crier les crapauds et mon plaisir était de les tuer. J'en ai tant tué ce midi là, que je suis arrivé en retard à l'école. Mais ce sont les derniers que j'ai tués, ayant appris que le crapaud était une bête utile et qu'il fallait conserver. C'est pourquoi j'ai empêché les autres de les tuer.

Un jour, chez le voisin, il y eut un grave accident. Un jeune homme de quatorze ans se fit prendre les deux jambes dans un moulin à battre le grain. Il se fit hacher les jambes jusqu'au corps. Il me semble entendre encore appeler monsieur Girard. C'était notre curé. Je le vois encore sur la table. Sa mère ramassait son sang avec un linge. Que de courage il fallait à cette mère pour résister ! En ce temps là, les docteurs étaient loin. Il fallait aller à Roberval, à dix-huit

milles, en voiture à cheval. Il n'y avait pas d'auto, et c'était dans les plus mauvais chemins. Lorsque le médecin est arrivé, il était déjà mort. Ses plaintes me sont restées longtemps dans les oreilles "y vient M. Girard ?" J'avais alors, neuf ou dix ans.

Les chantiers à 11 ans.

Deux ans après. J'étais dans les chantiers. A neuf ans et demi, j'arrêtais l'école pour "faire les trains" à l'étable. Nous étions cultivateurs. Je n'étais pas très instruit, mais je lisais un peu, et je pouvais écrire un peu. C'était un grand plaisir pour moi, de partir pour les chantiers, mais nous n'avions pas marché deux heures, que je demandais si nous arrivions.

Nous n'étions pas encore sortis du camp. Nous nous sommes rendus que le lendemain. Je revois les chemins d'alors quatre à cinq pieds de large et si un arbre était penché, il fallait donner un coup d'épaule pour le décrocher. Surtout quand nous avions une presse à foin, nous étions souvent accrochés, ce qui nous retardait beaucoup et faisait paraître le chemin bien long.

Au moment où j'écris ces lignes, je dois m'arrêter pour intervenir et arrêter mes juments qui sont en train de vider le pot de fleur de maman qui est en bas après coudre un couvre-lit et c'est moi qui les gardes, j'en suis responsable et pendant que j'étais occupé à écrire, je les entendais pousser des cris de joie et je n'y prenais pas garde. Je pensais que tout allait bien lorsque je jetais un regard sur mes juments, horreur ! Ils étaient dans le pot de fleur en train de le vider. Inutile de vous dire que je n'étais pas bien heureux. Mais revenons au chantier

Le premier soir, il fallut coucher en chemin. Le premier camp, nous avons couché sur le plancher, la tête sur une poche de patates. C'est l'oreiller la plus dure qu'on puisse avoir pour dormir. Sans parler du plancher en bois rond. Ce qui est un bon lit pour ne pas dormir trop dur et se lever de bon matin, ce que nous fîmes.

Le soir, j'avais remarqué les deux crêpes qu'un homme s'était faites. Ces crêpes qu'on appelait "catalogne", se composaient de pâte détremée à la cuillère, et très épaisse, avec soda ou poudre à pâte et cuites avec de grosses tranches

de lard. Eh bien ! Je vis cet homme en manger deux grosses, à plein poêlon. Je ne croyais pas qu'un homme puisse manger autant, sans mourir.

Le lendemain, nous nous sommes rendus à notre camp, et notre camp était séparé en deux. D'un côté l'étable, et de l'autre le camp. Seule une cloison nous séparait des chevaux et des odeurs produites par ces derniers.

Mon travail consistait à scier des tailles, quelquefois faire la cuisine. Nous n'étions pas difficiles, nous avions bon appétit. Notre menu était composé de lièvre, perdrix, lard salé et sirop noir. Cela était suffisant pour bien vivre.

Le dimanche, nous nous amusions à courir le bois à la recherche de gibier. Je me souviens de mon premier lièvre que j'ai tué au fusil. J'étais avec mon ami Georges Doucet (*frère de Alcide Doucet et Pierre époux de ses sœurs Marie Laure Dallaire et Alexina Dallaire*).

Tout à coup, nous vîmes un lièvre dans la clairière. Je cours chercher le fusil au camp, car nous étions trop jeunes pour le traîner avec nous et il n'était pas question, en ce temps là de cartouches. On chargeait le fusil par la gueule et on foulait avec une baguette. Je donnai le fusil à Georges qui tira le lièvre. Celui-ci fit un saut de côté et resta à la même place. Je repris le fusil, le chargeai à mon tour et même résultat, excepté que l'on vit quelques gouttes de sang qui tombaient des orteils. Comme il fallait en finir, Georges se coupa une branche d'arbre et en asséna un bon coup sur les reins du lièvre. Depuis, j'ai tué beaucoup de lièvres au fusil, mais je n'ai jamais eu besoin de perche pour les achever.

Cela m'amène au premier lièvre que j'ai pris au piège. Un bon matin, j'arrive, un lièvre de pris. Comment faire ? Car je n'ai pas de hache. Je tombai à coups de poings dessus. Comme je n'avais pas les poings bien forts, la pauvre bête a souffert longtemps, et moi, j'étais bien fatigué. J'ai conté à ma mère mon aventure qui m'a appris à faire mourir un lièvre sans qu'il pâtisse.

Revenons aux chantiers. Le premier hiver, nous avons fait des tailles pour six piastres du cent mil à la rivière....., ce qui vaut \$115.00 à \$120.00 aujourd'hui. Nous n'avions pas une grosse somme et il fallait aller chercher notre paye à Roberval à 18 milles de St-Félicien et nous étions souvent obligés de passer deux jours à Roberval parce que notre "boss" n'était pas prêt à payer. J'ai vu des printemps où il fallut y aller deux fois. En ce temps là il fallait une grande journée, aller et retour. Nous emportions notre dîner et s'était risqué de s'en passer. Je me rappelle qu'un jour nous avons été dîné chez un tailleur, un parent, et nous étions deux. Il nous donna un petit morceau de beurre gros comme une noix. Je vous dis que c'était gênant, mais pas dans le ventre. Nous n'en avons pas pour un. Nous n'y sommes pas retournés. C'était un bon moyen pour se débarrasser de la visite, mais je crois qu'il n'était pas en moyen d'en recevoir à cause de pauvreté.

En ce temps là, il n'y avait pas beaucoup de riches au Lac-St-Jean. Nous avons été longtemps avec un demi-lot de terre et bien mal cultivé, car nous ne savions pas cultiver la terre. Même notre père n'avait pas pu nous montrer, ne sachant pas lui-même. De ma connaissance, il n'a jamais pu conduire son affaire, de sorte qu'il a fallu se débrouiller nous même. Nous gardions quelques vaches et nous étions obligés d'acheter une bonne partie de la nourriture pour les faire vivre et les vaches ne sortaient pas grasses de l'étable. Cela ne nous payait pas. Nous n'avions pas intérêt à la culture et il fallait travailler l'hiver et l'été pour arriver.

Un jour, nous avons entendu dire qu'il y avait un homme qui engageait pour la Chamouchouane à Roberval. Nous descendons à Roberval. Notre homme devait arriver par le train. Le train arrive et pas l'homme. Nous étions à la station, et le train repart mais la station reste là. Mais il a bien fallu ne pas rester là et en nous en revenant, nous sommes arrêtés au bureau de M. Scott, notre premier contracteur. Nous sommes engagés pour aller travailler à la Savoyard pour

bûcher de la pulpe à \$17.00 par mois. Nous avons traversé le Lac-St-Jean de Roberval à Péribonka, sur le bateau appelé "le Colon". Nous avons traversé un cheval mais pas de voiture. Rendus à Péribonka, il nous fallait marcher deux jours pour se rendre. Nous étions une dizaine d'hommes, je crois.

Nous avons attaché nos poches deux par deux et nous les avons mises sur le dos du cheval, pour ne pas avoir à les porter et je marchais derrière la jument (car elle en était une) et elle était "rétif" et cela lui déplaisait de se voir chargée de notre bagage, quand tout à coup, elle se secoue les oreilles et "pan", mon chapeau va voler 10 pieds en arrière. Je vous dis que j'ai passé proche. Je ne l'ai pas approchée du voyage.

Nous sommes rendus coucher à la Rivière aux Foins. Le lendemain, nous sommes rendus à notre place de camps où nous avons passé 6 mois sans sortir du bois. Ce n'était pas comme aujourd'hui, nous ne sortions pas tous les quinze jours.

Quand on commençait les chantiers, nous en sortions quand c'était fini. Mon frère et moi, nous avons sortis avec un cent piastres clair. Il est vrai que nous ne faisons pas de dépenses inutiles, nous ne fumions pas. Nous étions bien fières de notre "run", c'était presque la fortune. Chacun cent piastres, deux cent piastres à emporter à la maison. Que de choses nous pouvions acheter avec cela ! Mais cela n'a pas duré longtemps nous étions bien malchanceux à la maison, nous perdions un cheval tous les ans. Une année, nous en avons perdu deux.

La chasse

L'été d'ensuite, nous sommes montés à Albanel avec nos voisins les Doucet. Nous nous sommes pris chacun un lot. Mes frères et moi, nous avons trois lots. Les Doucet en avaient quatre. Nous nous mîmes à parler d'aller à la chasse.

Nous connaissions des sauvages qui ne chassaient pas bien loin. Nous disions que si nous allions chasser plus loin que les sauvages. Nous aurions de la chance. Quelle chimère ! Nous l'avons vu par la suite, quand nous avons persisté dans notre idée. Nous nous sommes acheté un vieux canot d'écorce que nous avons "radoué". Nous avons acheté deux sacs de farine, un seau de graisse, un peu de lard, une boîte de poudre à pâte. Nous avons dix pièges et nous sommes partis sur la rivière Mistassini.

Et voilà nos deux fous, partis pour aller plus loin que les sauvages, avec leurs bagages, tantôt à l'aviron, tantôt à la perche et tantôt sur leur dos. Plus souvent sur le dos, parce que nous n'avions pas l'habitude de la perche. Nous portagions des rapides qui se montaient très bien à la perche. Nous ne connaissions la perche, que d'en avoir entendu parler. On s'en donnait de la misère, pour monter ces rapides. Le soir, nous nous couchions souvent au pied d'un rapide après avoir eu l'espérance que nous les avons tous passés. Nous entendions chanter le rapide toute la nuit. Le lendemain, c'était pareil, un rapide un bout d'eau morte et nous ne montions toujours pas vite, mais sûrement. Nous voulions aller dans les grands bois verts. Nous passions un bout de bois vert et nous tombions dans le bois brûlé.

Nous n'étions pas bien encouragés. Un jour, nous arrivons dans un grand remue. Nous voyons un petit ruisseau qui tombait d'une montagne. Je dis à Alcide "regarde donc le beau ruisseau» mais le petit ruisseau faisait de la houle. C'était une rivière. Nous pensions que c'était un ruisseau qui tombait de la montagne, mais c'était une rivière. Elle passe dans environ 15 à 20 pieds de large et elle a au moins 200 pieds de haut. En hiver, il se fait un glaçon de 25 à

50 pieds de haut par le vallon d'eau. Nous sommes rendus au pied de la chute et nous avons grimpé d'un rocher à l'autre.

S'agrippant d'un arbre à l'autre, nous sommes parvenus jusqu'au sommet. Nous sommes redescendus, non sans peur de se rompre les os en descendant. Nous sommes descendus au pied, sains et saufs.

Nous sommes rendus dans le fond de la baie, à la coupe que nous pensions que passait la rivière. Là, nous trouvâmes un portage qui montait en côtoyant la montagne. Au bout de 3/4 de mille, nous étions en haut des chutes, en plein bois vert, comme prévu. Nous avons portagé notre bagage et nous avons pris la rivière pour nous enfoncer plus avant.

Nous étions découragés d'aller en haut des sauvages, il y avait déjà trois semaines que nous montions et on n'en avait pas rencontré. Nous avons fait environ une couple de milles et nous sommes tombés encore dans le bois brûlé. Nous n'étions pas beaucoup encouragés, nous avons campé et mon ami est allé tendre des pièges à rat musqué.

Nous nous sommes couchés ce soir là, fort inquiet pour l'avenir de la chasse. Nous nous sommes endormis. Le matin, mon "chum" me raconta le songe qu'il avait eu. Il vit un sauvage qui lui dit "ça a l'air de rien, mais il y a de la martre ici, tends vos pièges". Le lendemain, en allant visiter ses pièges à rat musqué, il y vit des pistes de martre. Il avait neigé et nous pouvions voir les pistes ce qui nous encouragea. Nous avons cru ce que le sauvage lui avait dit en songe et ce fut vrai. Il y en avait beaucoup, mais nous étions des chasseurs sans expérience. Nous en avons manqué beaucoup, car nous n'avions que dix pièges. Nous faisons des trappes trop pesantes. Quand nous nous en sommes aperçus, nous étions sur le point de descendre. Nous avons monté pendant deux semaines. Nous ne savions pas combien loin nous étions rendus.

Ca faisait près de deux mois que nous chassions. Ça faisait deux mois que nous étions aux crêpes à la graisse au

seau Notre assiette était un couvert de seau. Quand nous pensions à manger, nous n'avions qu'à ouvrir le seau la table était desservie, et la vaisselle était lavée.

Enfin, nous avons décidé de descendre. Nous n'avions qu'une traîne pour nous deux. Un tirait par la corde, l'autre poussait par l'arrière. Nous avons fait une bonne journée, et le lendemain, nous sommes partis de bon matin, nous avons marché toute la journée et le soir nous avons campé pour quelques heures. Nous avons soupé et dormi un peu. A dix heures, la lune s'était levée et nous partîmes. Nous avons environ une heure de marche. La lune s'est cachée, le temps se mit au doré et il se mit à tomber de la grosse neige mouilleuse. Nous avançons avec peine, la neige collait sous les "lisses" et nous étions bien fatigués. De vers midi, en nous levant la tête, nous aperçûmes un petit nuage oui s'en venait en dessous des autres, poussé par le vent du nord-ouest. Nous nous sommes dit "campons et reposons-nous, demain nous pourrons faire une bonne journée." C'est ce que nous fîmes.

Pendant que je préparais le bois pour la nuit, Alcide Doucet, faisait la galette pour le reste de la journée et pour le lendemain. Il me vint une senteur de brûlé. Je me penchai pour voir par la porte qui était entrouverte ce qui se passait. Alors, je vis mon ami cuisinier endormi, la main sur la queue du poêlon et le nez accoté sur sa main. Il était accablé par la fatigue et avait perdu la notion des choses. Il fallut bien le ramener à la réalité.

Ce midi là, le repas ne fut pas bien long. Nous nous couchâmes aussitôt après le dîner. Quand nous nous réveillâmes, il était temps de souper. Nous prîmes un léger souper, et nous nous couchions de nouveau. A deux heures du matin, nous étions debout et à quatre heures, nous étions partis pour une autre étape mais nous étions bien reposés.

Nous avons marché sans rencontrer personne. Nous voyions de temps en temps un renard qui suivait la rivière. De vers sept heure, nous vîmes un chien qui descendait à la rivière, et qui remontait en aboyant. En approchant, nous

vîmes deux tentes. Quand nous fûmes rendus, nous vîmes des pistes de raquettes, qui allaient en descendant.

Nous frappons à la porte de la tente, c'est à dire, après le poteau de la tente. Il nous fut répondu entrez. Mais nous ne rentions pas. Nous prîmes des informations. "Vos hommes sont partis pour descendre ? "Oui" comment d'heures sont-ils partis ?" Environ une demi-heure. Nous repartîmes en vitesse pour les rejoindre. A un bon deux mille environ, nous les avons rejoints.

Ils étaient quatre sauvages, Malec, Siméon, un Macdonald et l'autre, je ne me rappelle plus son nom. Toujours est-il qu'après que nous les avons rejoints, nous repartîmes sur un grand train. Nous descendions tout le long de la rivière. Quand nous marchions sur le bord d'un rapide, nous étions sur de la glace bleue. Les jeunesses mettaient leurs raquettes et ils prenaient la trotte. Mais ils faisaient beaucoup de sauts inutiles. Ils en étaient à leur premier jour de marche et ils étaient bien en air.

Nous, après nos deux jours de marche, forcée, nous n'étions pas en air de trotter. Pour moi, je me décourageai de suivre. Je disais à Alcide "laissons-les aller." Mais lui disait "tuffons". Ce qui nous donnait une chance, nous suivions de près Malec, il s'en allait sans trotter, toujours d'un bon pas égal, ne faisant aucun croche inutile. Alcide traînait la traîne seul. Nous avons marché de ce train jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

Nous étions rendus environ à vingt milles d'Albanel, nous nous arrêtons et ils se mirent à parler entre eux. Alcide me dit "ne disons rien, ils vont nous demander de camper". Et c'est ce qui arriva, ils nous demandent "est ce que nous allons camper ici ?" "C'est comme vous voudrez" et de fait, nous avons campé. Le temps de lever la tente, faire notre bois pour la nuit, souper et faire notre lit pour la nuit, ne fut pas long.

Le lendemain, nous partîmes avant le jour, mais nos sauvages avaient perdu du train. Nous savions arriver ce jour même et il nous tardait d'arriver. Nous trouvions qu'ils ne

marchaient plus et ils se plaignaient de la fatigue. Je pense qu'ils avaient voulu nous faire "rester" la veille, mais ils avaient conté sans notre endurance. Nous les avons eus.

Nous aurions pu les faire morfondre. Rendus à la Rivière à Jim, ils ne marchaient presque plus et ils disaient "Maudit que je suis fatigué". Pour nous qui avions hâte d'arriver, nous trouvions que ça ne marchait plus, mais il fallait bien les attendre. Enfin, nous finîmes par arriver. Nous avions le coeur joyeux la figure et les mains sales, de sorte que nous étions aussi noirs que nos sauvages.

En passant à notre camp, qui était à quelques pas de la maison des Doucet, Alcide fit rentrer le traîneau des sauvages dans notre camp. Ma soeur, Alexina qui était madame Pierre Doucet, frère de mon associé, nous voyant faire, elle se disait ils ne sont pas gênés ces gens de rentrer leur traîneau sans permission. Elle me voyait venir et elle se disait "en voilà un qui a l'air moins noir que les autres" et me reconnu que lorsqu'elle me vit face à face. Il a fallu quelques jours pour nous dégraisser, pour revenir à notre naturel.

Pour moi, je descendis à St-Félicien, à la maison paternelle, où j'étais né, là où restaient encore nos vieux parents. J'y passais le temps des fêtes en attendant de remonter à la chasse, là où nous avions chassé. Après, nous n'étions pas découragés de continuer la chasse. Entre ce temps, mon associé s'engagea pour traîner pour les sauvages, 4 à 5 jours. Il fut témoin d'une chicane entre eux. Il traînait pour les Malec, Siméon, ceux avec qui nous avons descendu du bois.

Ils se rencontrèrent avec Daniel Macdonald. Bons amis, ils prirent quelques boissons ensemble et il arriva ce qui arrive souvent, après quelques rations, ils échangèrent des mots aigres et Daniel dit au petit Malec qu'il était un crapaud. Les choses n'en seraient Peut-être pas restées là, mais il a pensé que c'était une grosse faute de se battre le dimanche.

Ils se séparèrent, mais sans avoir assouvi leur colère et tant que la chaleur du whisky a duré, ils ne purent être

tranquilles. Malec voulait revenir battre Daniel. Il disait "il m'a traité de petit crapaud, mais lui, c'est un gros crapaud et je serais capable de le battre. Si tu veux canadien, nous allons aller le battre, nous irons demain" disait Alcide.

Et enfin, il finit par se coucher. Alcide s'endormait d'un profond sommeil. Le sauvage essaya de le tirer de son sommeil, pour aller battre Daniel, mais il ne pue et il finit par s'endormir. Ce n'est que le lendemain qu'il sue qu'il avait essayé de le réveiller. Le sauvage avait couché avec sa hache sous sa tête et son couteau dans sa gaine, prêt à la guerre. Le lendemain, tout était normal et mon "chum" s'en revint pour se reposer et se préparer à repartir.

Quand nous étions partis pour la chasse, mon frère disait "Ils n'iront pas loin et ils se croiront loin, alors qu'ils seront tout près". Il disait cela, quand nous partions pour la chasse. Comme nous avons besoin d'aide pour monter nos provisions pour le reste de l'hiver, Nous engageâmes nos frères Joseph Dallaire et Pierre Doucet. Mais quand ils furent rendus là où nous chassions, ils purent se rendre compte que nous étions allés assez loin.

Donc, revenons à notre départ nous allions chasser sur le terrain de deux sauvages et nous n'avions pas demandé la permission. Il faut dire qu'en ce temps là, ce n'était pas le gouvernement qui donnait les permis de chasse. C'était les sauvages qui possédaient leurs terrains de chasse. Ils étaient Roi et Maître de leur terrain. Depuis, c'est bien changé. Le gouvernement s'est emparé de toute la chasse, la pêche, la forêt et les chemins, de sorte que nous ne pouvions sortir sans permis. Donc, nous allions chasser sur le terrain de Gabriel Verrault et de Daniel MacDonald.

Nous étions partis depuis une heure, que nous vîmes venir une troupe de sauvages qui venait, pas l'air de bonne humeur. Nous arrê tâmes. Nous les attendions, pas trop rassurés, mais bien décidés à plaider notre cause. Les premiers mots qu'ils nous adressèrent furent "tu vas virer et retourner, tu ne chasseras pas sur mon terrain." Mais nous

plaidions si bien notre cause, qu'au bout d'un quart d'heure, nous les avions gagnés. Nous avons la permission de chasser, à part de chasser le castor. Nous ne voulons pas que tu chasses le castor, car nous avons besoin pour manger. C'est comme le cochon dans ta soue, nous ne le prenons pas quand nous le voulons. Quand nous vîmes que nous avions gagné notre cause, nous avons offert à prendre une petite "ponce". Nous avons apporté un peu de whisky en cas de besoin. Ça eu l'air de leur faire un grand plaisir. En un rien de temps, nous avons un feu d'allumé et de l'eau à chauffer. Voici comment ils procédaient. Ils cassaient de petites branches sèches (il y en a toujours aux arbres verts), une poignée d'écorce et chacun une poignée de branches. C'était suffisant pour nous faire un bon feu. Et nous avons de l'eau chaude pour réduire et réchauffer notre whisky Ils partirent contents et nous aussi, mais ils nous avertirent encore de ne pas chasser le castor.

Et nous avons continué notre chemin sans plus tarder. Nous avons environ 150 livres par traîneau et c'était bien dur à traîner. Dans le mois de janvier, la neige est bien rude quand il fait froid.

Un jour, nous avons levé une couvée de perdrix de Savane. Il faisait un vent du nord-ouest. Elles étaient au moins, une douzaine et elles étaient toutes branchées dans les épinettes. Nous en avons tué quelques-unes et les autres plongeaient dans la neige. Nous les avons tuées dans la neige. Nous n'avons qu'à tirer dans les trous et les ramasser. Nous en avons tué une dizaine et nous sommes repartis.

Nous avons pris que deux jours pour se rendre et nous avons retourné nos frères qui étaient du voyage pour aider à monter les bagages. Ils en avaient eu assez pour se contenter. Nous avons continué notre chasse, mais nous n'avons pas fait grosse chasse parce que la martre avait changé de terrain. Nous avons pris un loup-cervier, quelques visons, quelques martres et un pékan. Nous pouvions manger une perdrix de temps en temps, quand il y en avait de reste pour nos pièges.

Il n'y avait pas de lièvre en ce temps là il n'était pas question d'original nulle part, il y avait du caribou à Québec. Au Lac-St-Jean, il n'y avait pas même de chevreuil. Le bois était pauvre en gros gibier, il n'y avait que l'ours. Donc, nous avons achevé l'hiver et le printemps, nous sommes descendus, pas trop enchantés de notre chasse.

Passons maintenant à l'automne d'ensuite. Nous nous sommes acheté chacun un canot et nous sommes repartis pour aller encore plus loin, au premier lac de la rivière. Nous avons monté plus vite, parce que nous savions où nous allions et nous avions un peu plus d'accoutumance. Nous avons commencé à trapper au commencement d'octobre. Nous sommes bâtis une cache, au fond de la baie où nous étions tentés.

Un matin que j'avais affaire à la cache, il avait fait une petite gelée qui avait gelé une glace couleur d'air. Elle était si peu épaisse, que nous ne la voyions pas. Tout à coup, je vis un rat musqué à terre. Je partis après. Il prit le côté de l'eau, mais la glace le portait. Je lui tirai une roche qui ne l'atteignit pas, mais il plongea par le trou que j'avais fait. Mais trop troublé, il remonta à terre et en quelques enjambées, je l'avais rejoint. L'empoigner par le dessus du cou fut l'affaire d'un instant. Je l'élevai au long de mon bras et je criai à Alcide qui traversait la baie en canot "regarde ce que j'ai". La pauvre petite bête ouvrait la bouche bien grande pour se défendre, mais inutilement, un chasseur n'a pas de pitié lorsqu'il tient une bête à fourrure. Ce ne fut pas long qu'il passa de vie à trépas.

Il me vient un fait à la mémoire, trois ans avant, dans le chantier où nous coupions des tailles, nous faisons souvent la chasse aux lièvres et il arrivait souvent que nous en prenions en vie dans nos collets.

Notre plaisir était de les amener au camp. Là, nous jouions avec. Nous prenions un réel plaisir à les courir. Mon frère Louis-Thomas, pour faire son drôle, disait en le courant "je vais te faire *enguer*". Finalement, le lièvre se

réfugia dans une feuille de tuyau de poêle qui était par terre. Mon frère se mit une main en avant du lièvre. Mal lui en pris, en voyant cette main, le lièvre lui sauta dessus et lui planta ses deux dents avant dans la main, entre le pouce et la main et le sang en jaillit, ce qui mit fin à la "joke". Nous l'avons bien étrivé pour cela. Nous lui disions "tu voulais le faire *"enguer"*". Mais c'est lui qui t'a fait *"enguer"*".

Mais revenons où nous étions. Nous avons passé l'hiver à la chasse. Un jour que j'étais allé tendre des pièges, j'avais pris une coupe en montant. Lorsque je fus rendu au bout de la coupe, j'entendis un coup de fusil. Quelques instants après, encore un coup. Je me suis dit "j'approche de mon associé". J'avançais quelques perches et tout à coup, je vis un lac et à quelques perches plus loin, je vis un castor qui montait la garde. Il plongeait de temps en temps et à chaque fois qu'il plongeait, il se frappait la queue sur l'eau et ça retentissait dans le bois comme si c'était un coup de fusil. Je m'arrêtai pour le regarder faire et aussi en espérant qu'il se rapprocherait du bord, afin que je puisse le tirer. Tout à coup, un castor venait de passer proche de moi à ras terre, mais il était déjà trop loin et je vis plusieurs autres castors qui s'en allaient à leur cabane. Et je vis mon castor qui s'en allait sans faire de bruit.

Je compris qu'il m'avait vu ou qu'il m'avait senti car il reprit sa nage et il se rendit à la cabane, lui aussi. Je compris que c'était le gardien et qu'il m'avait entendu venir. C'est pourquoi il donnait l'alarme quand ils étaient après travailler à leur écluse. C'était la première fois que je voyais des castors. Je vis leur écluse et je vis qu'ils étaient en train de la refaire. Quelle intelligence pour un animal ! Et quel exemple de la famille ils nous donnent, ils sont tous à l'ouvrage. Il y en a un qui veille. Lorsqu'il y a danger, il donne le signal et, tous, ils s'en vont à la maison, là où ils se croient en sécurité. Et ils y seraient en effet, si ce n'était de l'homme et de ses méchancetés.

L'homme aussi a ses gardiens et tant qu'il ne néglige pas de surveiller, la famille peut se croire en sécurité. Mais lorsque les membres de la famille n'obéissent pas aux signaux ou si les parents négligent de donner le signal, la famille est en danger. Le soir, quand je fus revenu, je racontai à mon ami tout ce qui m'était arrivé.

Le lendemain nous partions tous les deux, pour aller un peu plus haut que j'avais été. Nous avons monté du long d'un petit ruisseau, en passant du long d'une chute et il y avait un portage de loutres, où il passait un peu d'eau. Nous tendions un piège à loutre et nous continuons à monter. Ils charroyaient leurs provisions de bois pour l'hiver. Pas du bois pour se chauffer, mais pour manger car le castor se nourrit d'écorce de tremble. Ils charissent toutes les branches et le corps de l'arbre aussi et mangent toute l'écorce de ce bois pendant l'hiver. Nous les regardions travailler; Que c'était beau de les voir !

Nous sommes repartis pour aller camper plus loin. Au bout de deux jours, nous sommes revenus à notre campement. Nous avons bien hâte de voir notre piège à loutre. Nous sommes arrêtés un peu à notre lac à castors, Ils avaient fait pas mal d'ouvrage dans les deux jours que nous avons été en haut.

Nous repartîmes en descendant. Je piquai un raccourci et arrivai avant Alcide. Au piège, il y avait une loutre de pris. Elle avait fait beaucoup de ravage, le piège s'était fait fouetté. Je me suis approché pour l'assommer avec ma hache. Le premier coup, elle l'a paré, mais elle n'a pas pu parer le second et perdit connaissance. Je m'accotai le dos après un arbre et je m'accotai le talon sur le cou de ma loutre, et je la fis mourir. Mais, cela prit tant de temps, que je me promis de n'en jamais en faire mourir de la même façon. Quand j'eus réussi à la faire mourir, j'étais tout en nage.

Nous sommes arrivés à notre campement bien contents de notre journée. Le lendemain, nous étions en

exploration. Alcide tira sur une perdrix. La perdrix s'envola sur un "button". Nous montons sur ce "Button". Nous trouvâmes une "wache" trou d'ours. L'ours n'y était pas encore, mais nous avons bien hâte à l'hiver. Nous avons l'espérance qu'il vienne se "wacher". Mais quand l'hiver est arrivé, ho déception, il n'était pas venu. Nous pensions faire bonne chaire, s'il y avait été. Nous dûmes s'en passer, comme on disait et la vie continua et l'hiver commença. Nous prenions une bête à fourrure de temps en temps et le temps des fêtes arriva. Cette fois, nous devions passer les fêtes dans le bois.

La veille du Jour de l'An, 1909, je crois. Nous avons été invités à passer le jour avec Daniel MacDonald, un des propriétaires du terrain de chasse où nous chassions. Nous avons tenté tout près. Le matin, nous sommes levés assez tôt et après s'avoir débarbouillé un peu, nous attendions l'ordre du "boss". Venez, nous cria-t-il sans sortir de sa tente. Nous y allions et après les souhaits de bonne et heureuse année, nous prîmes notre déjeuner qui constituait en bonnes queues de castor, le met préféré des sauvages.

Nous aussi nous l'avons bien aimé. Quoique c'était la première fois que nous en mangions. Quand nous eûmes fini de dé jeûner, nous leur avons payé la traite au whisky. Au bout de peu de temps, notre sauvage se passe la main sous le sapin et il en retira un petit "flash" et il nous dit "il n'est pas gros le Jour de l'An". Après quelques temps, encore la même chose, il en retira encore un petit flash de la même grandeur. "Il n'est pas gros le Jour de l'An" et il commença à parler avec volubilité. Moi, dit-il, je ne suis pas comme les autres sauvages. Je paie ma dette, je suis riche, j'ai grand de terrain, j'ai une maison et un poêle neuve. Quand je suis dans ma maison, je suis toujours en haut et ma femme est toujours en bas. Et quand il vient de petits commerçants mon femme lui dit "il n'est pas là" et quand ce sont des amis, elle leur dit "montez en haut" et nous jasons et nous avons du plaisir. Et

notre sauvage, de sortir de nouveaux flashes encore, pas gros. Mais, à force de "pas gros", ça commençait à être un peu trop. Quand notre homme, qui parlait sans arrêt, commençait à diminuer, la langue commençait d'aller un peu moins vite. Mon Alcide lui paya la traite de nouveau, ce qui était de trop. Notre sauvage cessa de parler et s'endormit sur ses hauteurs. Alors, nous le quittâmes.

Nous le revîmes le lendemain matin pour lui souhaiter bon voyage, il est parti le jour même et nous, nous restions pour continuer à chasser. Nous chassions 8 jours une place et 8 jours dans une autre et chaque matin, nous ne manquions pas de nous raconter les songes que nous faisons dans la nuit. Quand je rêvais que je voyais une cabane dont les branches étaient rabattues, j'étais certain que j'avais un gibier de pris. Quand je voyais du monde mêlé, des hommes et des femmes, et qui était à geler, cela signifiait que nous avions de la neige et du vent.

Une nuit, j'avais rêvé que j'avais vu une fille que je connaissais, qui s'appelle Alice Tivierge, je ne savais pas ce que cela signifiait. Cette nuit là Alcide avait rêvé qu'il avait vu Pierre et Olivier. Le matin nous partîmes ensemble pour aller visiter nos pièges en bas. Nous avons un chemin des deux côtés de la rivière. En descendant, j'eus affaire à arrêter quelques minutes et Alcide continua de descendre. Tout à coup, je le vis qui montait le cou et dans quelques instants d'après, je l'entendis tirer. Je le rejoignis. Il avait tué une perdrix blanche. "Tiens, je lui dis, tu as tué Alice Tivierge, je ne sais pas si tu vas avoir Pierre et Olivier."

Nous nous séparions pour visiter chacun notre chemin. Moi je n'avais rien dans mon chemin. J'attendais Alcide à la fourche. "As-tu pris Pierre et Olivier? Oui, dit-il, Pierre était en vie et Olivier était mort, c'est pourquoi il ne voulait pas se défendre.

Après ce jour, pendant deux nuits, je rêvais que j'avais une martre qui était pris et je voyais qu'elle s'en allait nous

partîmes pour aller à notre campement par en haut, où nous avions laissé une petite cache de provisions. J'étais en arrière d'Alcide. J'eus affaire à arrêter quelques minutes. Alcide prit quelque avance. Lorsque je le rejoignis, il venait de prendre une course après une loutre. Elle était sortie une couple de perches en avant et lui, il ne prit pas le temps de préparer son fusil. Il partit à la course, pensant de la rejoindre, mais il ne pue la rejoindre avant qu'elle pue rejoindre le rapide et plonger pour disparaître. Quand je le rejoignis, il guettait pour voir si elle allait reparaître. En effet, elle ne fut pas longtemps sans reparaître avec un gros poisson. Comme elle voulait nous narguer, elle montait sur la glace de notre côté, mais elle restait sur le bord de l'eau. Par deux fois, elle plongea pour reparaître avec un gros poisson qu'elle mangea sous nos yeux, semblant nous défier de la tuer au fusil, car en la tirant, nous la perdions dans le rapide. Nous attendions qu'elle remonte sur l'autre côté de la glace ou qu'elle s'éloigne de l'eau. Mais nous sommes fatigués de l'attendre. J'ai dit à Alcide, Je la tire. Ce qui devait arriver arriva, je la tirai. En tirant, elle tomba à l'eau et nous ne la revîmes plus. Nous repartîmes sans notre loutre.

Arrivés à notre campement, Alcide avait un lièvre sur sa charge. Il monta sur le cou pour voir notre seau de lard qui était accroché après un arbre. Le couvert du seau était par terre et c'était tout pisté de marte sur la neige. Il descendit à sa traîne. Il y en avait une qui sautait sur sa charge. Il remonta avec un lièvre et il l'attacha après l'arbre où était accroché le seau. Le temps de descendre à sa traîne et de remonter là avec son fusil, la marte était après secouer le lièvre. Un coup de fusil et la petite marte blessée se réfugia sous un tas de branches, où nous avons été la cueillir. Elle n'avait qu'un brin de plomb dans le ventre qui ne l'aurait pas fait mourir, si nous n'avions pas fini ses jours.

Nous avons levé notre tente et je partis pour aller visiter quelques pièges en attendant le dîner. J'arrivais à un

piège qui était fermé et il y avait une patte de marte dans le piège. C'était la marte de mon rêve qui s'en allait. Et la chasse continua jusqu'au printemps. Je n'ai pas d'incidents à relater qui puisse intéresser le lecteur jusqu'à ce temps.

Nous sommes descendus le printemps, pas plus riches ni plus pauvres. Et quand vint le temps des semences, je remontai sur nos lots de terre que nous avions à Albanel, voisin de mes beaux-frères, les Doucet dont un était à Lévis, il avait deux ans de plus que moi et qui s'appelait Pierre et l'autre, Alcide, mon associé de chasse.

Retour à la ferme, feu des bâtiments - 28 mai 1899.

Cet été là, alors que j'étais rendu depuis quelques jours. J'avais une jeune vache qui avait donné son veau depuis quelques jours, je l'avais sorti dehors et je voulais la traire sans la rentrer dans l'étable. Mais elle ne voulut pas et je voulus la rentrer et elle ne voulait pas rentrer. Et je décidai de la rentrer, je partis à la course, et la vache et moi, nous faisons le tour de l'étable tant que nous pouvions courir. En ce temps là, quand je courais après un animal, il fallait que je gagne et c'est ce qui arriva. Je gagnai la course, mais je gagnai une pleurésie.

Quand je fus rentré dans l'étable, je m'assis pour la traire, et je me mis à bouillir, les oreilles me bourdonnaient. L'eau me sortait par tous les pores de la peau. Je me sentais bouillir comme si j'avais été dans un chaudron. Quand je finis de traire ma vache, j'avais fini de bouillir, mais j'étais bien trempé. J'avais quelques arpents à faire pour me rendre à la maison, où je me retirai. Je me sentis glacé. Le lendemain je me levais bien brisé, des points dans les côtés.

Je jugeai que je pouvais travailler sans me faire des soins. J'attelai mon cheval et je repartis pour St-Félicien, là où demeuraient mes parents Alexandre Dallaire et Marie Savard. Rendu dans la "friche" de Normandin, je rencontrai un de mes oncles qui m'annonça que nos bâtiments étaient, brûlés. Moi qui étais malade, je m'y rendis quand même. Il y avait encore du feu. Tous mes frères qui étaient à la maison, étaient plus ou moins estropiés.

Le plus vieux avait les joues et les mains brûlées. Quand le feu a pris, il n'y avait que deux femmes à la maison. Une était alitée d'un achat (*grossesse*). C'était ma soeur Alexina, c'était son premier bébé (*Joseph Adélard Doucet, né le 12 mai 1899*) et elle était venue faire son achat chez sa mère, car elle demeurait à Albanel et il n'y avait pas de médecin à Albanel et l'autre était ma belle-soeur (*Célestine Gauthier*) qui a acheté le lendemain (*le 29 mai 1899*). Son

deuxième enfant Joseph Edward Dallaire). Ma mère était absente quand le feu a pris, mon frère *Joseph* était dans le fond du champ après semer avec mes autres frères. Le feu était pris dans le tas de fumier. Ma belle-soeur arrêta un vieux qui passait pour se faire aider à éteindre le feu, mais le vieux ne voulut pas arrêter.

La femme de mon frère prit le bord du champ pour aller avertir mon frère. Tant loin qu'elle le vit, elle lui cria d'atteler les chevaux et sauter sur un, et descendre à la course. Quand il arriva, le feu rentrait sous la grange. Alors il vit qu'il n'avait aucun moyen d'arrêter les flammes. Il fit le tour des bâtiments. Il y avait une vache qui était encore à l'étable et un cochon à l'engrais. Quelques coups de pieds dans le dos pour l'animal et il alla sortir la vache et ensuite, il voulut sortir les harnais. Il en prit un pour le tirer en arrière et il prit le deuxième pour sortir avec. C'est à ce moment là qu'une flamme s'abattit sur lui. Il du sortir en vitesse, mais il avait le dessus des mains et les joues brûlées. Les harnais ont brûlé là où ils sont tombés. Nous avons brûlé oies et poules, et quatre veaux, vite tués. L'été et l'hiver, il nous est resté un oignon, une sellette et les deux colliers qui étaient dans le cou des chevaux.

Deux de mes frères qui marchaient sur le bout des pieds, Ils s'étaient percer un clou dans un pied chacun et mon autre frère qui avait un pied enflé, il ne savait pourquoi. Deux femmes au lit, quatre hommes de blessés et moi qui arrivais malade, et la grange brûlée. Je me suis dit "non, il ne faut pas que je reste malade" Je me mis au lit et je promis de faire chanter une grande messe. Ils me firent suer et le surlendemain, je sortis du lit, prêt à recommencer.

Nous avons recommencé à bâtir. Cela nous a pris tout l'été. Nous avons eu beaucoup d'aide pour rebâtir, mais nous n'avons pas eu d'aide pour s'acheter voiture et harnais. Nous n'avions pas d'assurances.

Et la vie a continué jusqu'à 73 ans, puisque j'écris encore, dans deux mois j'aurai 74 et j'ai encore beaucoup à écrire. Je ne sais pas si j'ai le temps d'écrire le reste de ma vie. Je reprends mon récit.

Mon ami André Déziel

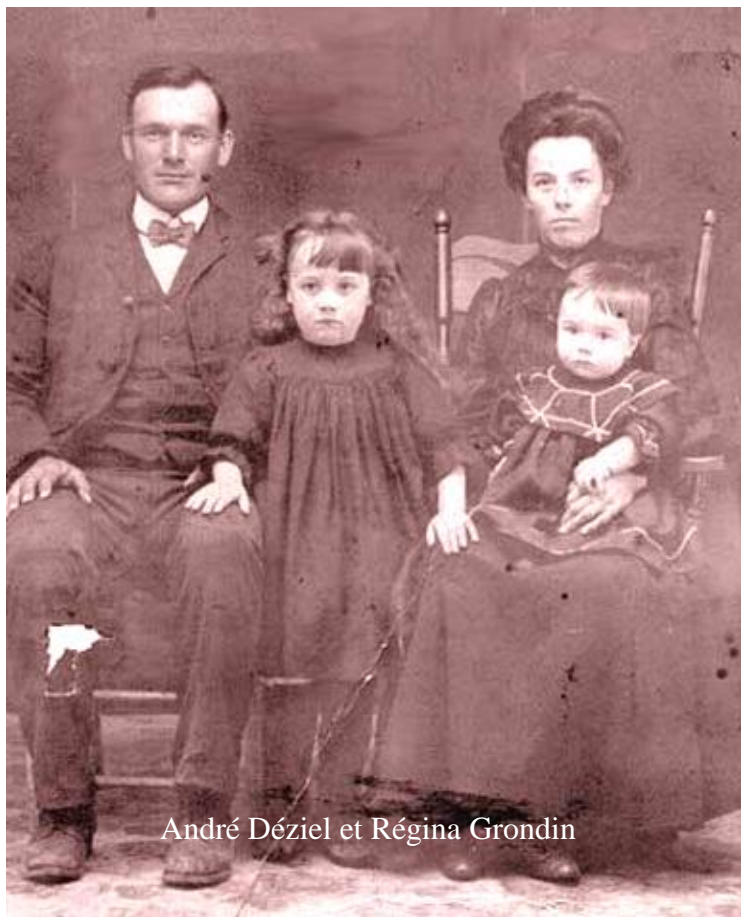
Nous sommes venus à bout de rebâtir, grâce à Dieu, et nous avons eu une bonne récolte. Nous avons rempli nos bâtiments de belles gerbes.

Dans l'été, mon frère Louis-Thomas qui travaillait à Mistassini, (Dolbeau à présent) fit la connaissance d'une jeune demoiselle Déziel, qui s'appelait Marie-Eugénie et comme dans ce temps là les amours ne traînaient pas, ils tombèrent amoureux et ils s'épousèrent (*le 20 octobre 1902*) et je fus le garçon d'honneur.



Thomas Louis Dallaire et Mary Eugénie Deziel

Ce qui m'amena à faire la connaissance d'un garçon de mon âge, qui était le frère de la mariée, il s'appelait André Déziel et un an plus tard, je fis un voyage avec lui aux Etats-Unis.



André Déziel et Régina Grondin

Cette famille avait été amenée par la colonisation par leur beau-père *Homer Raby*. Il venait de Détroit Michigan. La mère, deux filles et un garçon. Les deux autres garçons (*Joseph Phellious et John Baptiste*) n'étaient pas venus. Ils sont venus quelques années après.



Rangée arrière : John Baptiste Déziel, Olivier, Orville, Andy, Margaret, Léocardie Allard avec Alice.

Rangée avant : Joseph, John, Mary Jane, Josephine (Josie)



John Déziel & Léocadie Allard

John Deziel et Léocadie Allard



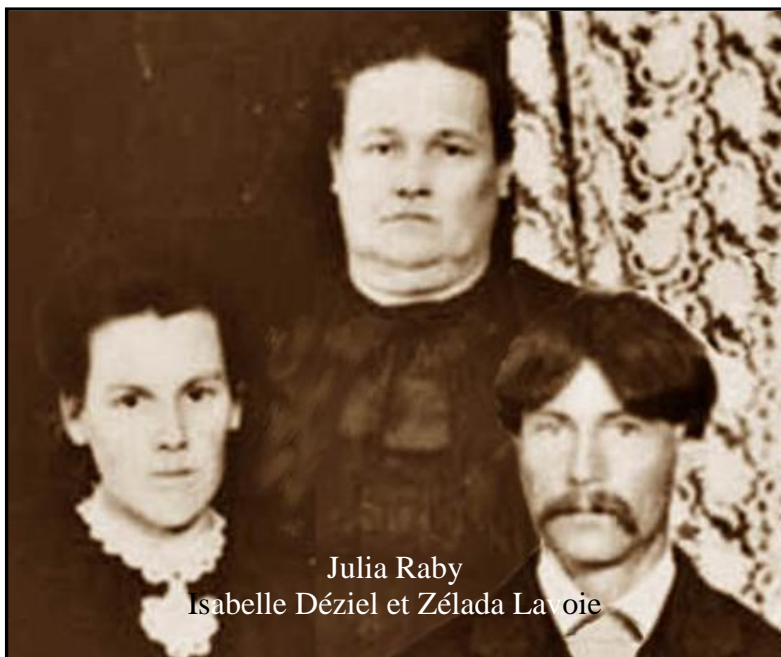
Joseph Phellious, Julienne Richer Raby et John Baptiste Déziel

Comme le beau-père était un ivrogne et qu'il n'y avait pas beaucoup de travail à Mistassini, et qu'il n'avait pas d'argent pour étancher sa soif, il laissa là sa famille et il s'en retourna et ils ne l'ont plus revu.

Le jeune homme n'avait que 16 ans. Après que mon frère fut marié, l'autre soeur (Isabelle Déziel) étant mariée à un homme de Mistassini (Zélada Lavoie), la belle-mère de mon frère (*Julienne Richer Raby*) est restée à Albanel avec lui et c'est là que j'ai mieux connu André.



Rangée avant : Rose Lavoie, Marguerite, Joseph, Albertine.
Rangée arrière : Isabelle Déziel, Julia Raby, Zélada Lavoie.



Julia Raby
Isabelle Déziel et Zélada Larouche

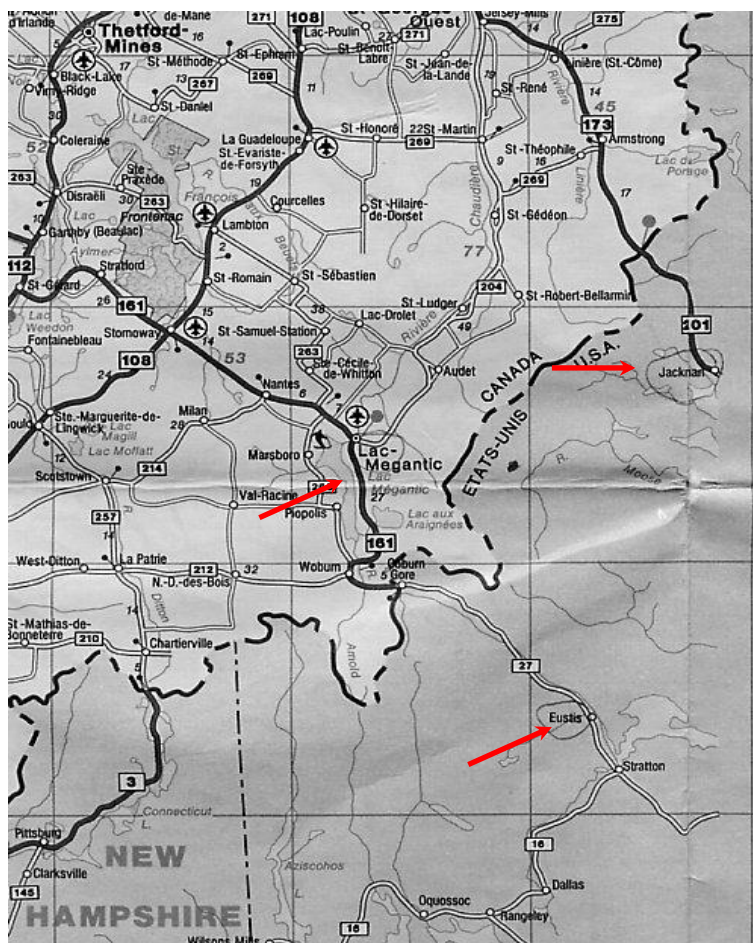
Mes grand-parents du côté de ma mère.



Marie-Eugénie Déziel, Arthur Dallaire, Claudia Larouche

Retour dans les chantiers aux Etats-Unis Avec mon ami André Déziel -1903

Mon frère Alfred, un cousin (*non identifié*) et quelques amis d'alentour décidèrent d'aller travailler aux Etats à Jackman. Et comme cette année là il y avait la grosse "picote" à Jackman, et comme je n'avais jamais eu la picote ni le vaccin, je me fis vacciner et je partis avec mon ami André Déziel.



Nous avons couché à Lévis. Et le matin, nous avons pris le train pour Jackman. Rendus aux lignes, ils ne voulaient pas nous laisser passer. On aurait passé si nous avions été plus loin. Vu qu'il y avait la grosse picote à Jackman, ils ne voulaient pas. Il a fallu virer de bord. Nous avons couché à Mégantic. Le lendemain, nous avons loué un charretier et nous avons remonté le lac Mégantic jusqu'à Coburn Gore aux lignes des Etats-Unis. Nous avons couché là et le lendemain, en route pour "Guénéponne" (*il parle possiblement de Green Pond qui était sur son chemin pour aller à Eustis*) là où la compagnie "Berlinfor" avait des chantiers. Ils faisaient chantier dans la montagne. Il y avait trois fermes du long du lac, la ferme blanche et la noire. Nous avons passé les deux premières et nous avons arrêté à la dernière.

Nous avons du nous engager. C'était un samedi. Mais nous regardions la montagne et elle n'était pas encourageante à voir. Elle était bien à pic. Nous étions rendus au dimanche après-midi, tout à coup arrivent deux gars. L'un était de ma connaissance. C'était un gars du Lac-St-Jean, qui était de notre paroisse de St-Félicien, un nommé François Ouellet. Il s'en allait à Eustis Maine. Il s'en allait travailler pour les "jobbers". Il disait que ça payait plus cher. Si vous voulez venir avec nous, nous hivernerons ensemble. Très bien, nous y allons.

Le soir, pris de la fièvre de mon vaccin, je passai la nuit à trembler. Je tremblais si fort, que je pensai que les jointures des bras et des jambes, allaient se disloquer. Le matin, je n'étais pas encore en air de faire douze milles avec une grosse poche de linge. Mes chums me dirent "si tu veux essayer, nous allons porter ta poche chacun notre tour". Nous étions quatre. Ils étaient trois pour porter ma poche par-dessus la leur. Nous partîmes et nous marchâmes et, à mesure que

nous avancions, les forces revenaient. Je pus porter ma poche environ un mille. Enfin, nous nous rendîmes. Je vous dis que je n'avais pas l'air de grand chose.

Nous nous engageons pour un "jobber" qui était un barbier. Ce fut son beau-père qui prit la charge de conduire le camp. Il monta avec sa famille. Pour moi qui ne parlais pas anglais, il aurait aimé mieux ne pas m'avoir parce que j'étais en surplus. Ils me mirent à nous faire travailler dans le chemin.

Nous étions trois jeunes hommes. Nous avions trois gangs de bûcheurs. Nous avions beaucoup de temps de trop, pour fournir. Moi, je ne travaillais presque pas, et mes deux chums jouaient toute la journée. Pour moi, je travaillais juste pour avoir de l'appétit et j'en avais.

Aussi, je mangeais assez, que j'en avais peine à monter la montagne. Aussi, je me mis à engraisser. J'ai appesanti de 10 livres, ce qui ne m'est jamais arrivé.

Un matin, j'étais en avant des bûcheurs, je rencontrai 2 chevreuils. Ils prirent le côté du chemin, c'était dans une virée. Les bûcheurs firent le tour de la virée. Le temps de contourner ils étaient restés sur place. Il en avait un petit et un gros. Mon ami André prit le petit par les pattes de devant et il l'éleva. C'était beau de voir aller les pattes de derrière. Elles allaient assez vite, qu'on ne les voyait pas aller.

Enfin, on les remit sur le chemin, en liberté. Ce n'était pas sans regret, car nous aurions bien aimé à les manger mais c'était défendu. Nous étions sur un club et le garde-chasse était à notre camp, ou plutôt, nous logions dans les camps du club. Il y en avait quatre, un pour la cuisine, un pour les "boss" et deux pour les hommes.

Le 14 février 1903 au midi, nous revenions du travail pour dîner. Quand nous arrivâmes, notre camp était après brûler. Tout notre linge était brûlé, il nous restait que ce que nous avions sur le dos. J'en avais brûlé beaucoup car j'en avais deux poches pleines. Tout ce bon linge de travail ! J'en avais une poche qui ne m'appartenait pas. C'était du linge qui

avait, été envoyé à mes amis par leurs parents, que je devais leur remettre en arrivant à Jackman. Mais, comme je n'avais pas pu y aller, j'avais traîné ce linge avec moi. Je voulais le remettre quand je serais de retour. Pour commencer, je l'avais laissé à Coburn Gore, à l'hôtel des lignes, et j'avais été le chercher quelques jours avant que nous avions brûlé.

Après ce feu, nous sommes allés à la ville pour s'acheter du linge, pour remplacer le linge que nous avons brûlé, pas tout, mais le plus nécessaire. En descendant, nous avons rencontré un des premiers tracteurs qui ont charroyé dans le bois. Il chauffait au bois, la traction était sur les roues. L'engin reposait sur une "time" qui était conduite par un cheval. Je ne l'ai pas vu charroyer, mais il paraît qu'il traînait jusqu'à 12 "sleighs" il était muni d'un criard. Nous l'entendions crier à midi et le soir à six heures. Il marchait à la "steam".



Revenons à notre camp. Un dimanche, un de mes chums de travail eut une discussion avec un nommé, Champagne, un homme de 25 à 26 ans. Le jeune n'avait que 16 ans, mais il était gros et grand. Notre Champagne l'avait stoppé et l'avait invité à se battre. Mais le jeune a pissé, comme l'on dit en canadien. Je me trompe, c'était notre Dion qui avait fait pisser Champagne. Je suppose que notre Champagne avait cela sur le coeur. Toujours que le moment d'ensuite, en descendant au camp, je descendais avec André et mon ami Dion était à quelques perches en avant.

Nous vîmes notre Champagne à la fourche du camp. Il était en chemise. Quand Dion fut assez près, il l'apostropha en ces termes "Tu t'es vanté que tu avais fait pisser Champagne, et bien tu vas en manger une. Tu sauras que jamais un homme n'a fait pisser Champagne. Dion ne voulait pas se battre. Alors, il se rua sur Dion, il le fit caler dans la neige et lui administra une raclée de coups de poings. Notre Dion, la peur le prit, il se mit à se sauver. Il tomba dans la neige, et notre Champagne, de sauter dessus et de frapper en vitesse. Mon ami André de crier, frappe le, se mit de l'ôter de dessus. Cette fois, notre Dion se releva, bien décidé à sauver sa peau, avant qu'elle ait du mal. Mais, notre Champagne était rendu en dessous. Il ne voulait plus se battre. Et bien, lui dit Dion, dis-moi que tu pisses, et bien oui je pisse, répondit Champagne et le chantier redevint normal.

Aux fêtes, notre "foreman" fut changé. Le beau-père s'en alla avec la famille et ce fut le premier bûcheron qui prit la place. Et le chantier continua jusqu'au mois de mars 1904.

Quand le chantier finit, notre "joueur" était en prison pour avoir vendu de la boisson. Il y était pour 6 mois. Il était à sa deuxième offense. Il ne pue se passer de la prison, mais cela ne dérangea rien pour la paie, le payeur passa avec son coffret plein argent et nous avons été payés tel que convenu à \$26.00 par mois, les bûcherons à \$28.00.

Nous avons descendu avec un charretier de notre camp. Il était fermier et il nous offrit de rester avec lui, pour le temps des sucres. Il avait une sucrière d'érable. Mais nous n'avons pas resté, il ne nous payait pas assez.

Nous sommes descendus à Madison, où il y avait un [moulin à papier](#). Nous avons été là une quinzaine de jours. Mon ami André pu se placer pour quelques jours. Il avait plus de chance que moi, il parlait l'anglais.

Un jour, il passa un homme qui n'avait plus argent, il nous en demanda deux piastres. Il nous remit sa montre en garantie. Quelques temps après, il vint un homme pour engager pour la drave. Il payait de \$2.00 à \$2.50. Nous sautons sur l'engagement. Nous partîmes bien contents. Rendus en place, nous sommes quelques jours sans travailler. La rivière n'était pas prête à draver.

Finalement, nous avons été quinze jours. Nous avons travaillé trois jours et la rumeur commença à courir qu'il ne payait pas notre temps plein. Alors les hommes sont mis à demander leur temps. Personne ne voulait perdre leur temps à rester pour la pension, le temps que nous ne travaillions pas, la nourriture étant grossière. Nous avions des "beans" cuites dans la grosse mélasse et des galettes fait avec de la même mélasse. Ce n'était pas un plaisir d'en demander, pas plus que d'en manger, c'était noir et bien collant. Les premiers à qui ils demandèrent s'ils étaient des hommes bien accoutumés, il les réglait \$2 et demi par jour. En dernier, il payait sans rien dire.

Enfin, nous revenons à notre hôtel. Nous avons laissé nos habits de toilette. Nous sommes arrivés un peu après minuit. Les premières chambres que nous avons visitées, elles étaient vides. Nous avons visité toutes les chambres, elles étaient toutes vides. Enfin, nous descendions en bas nous trouvons notre oiseau dans une petite cuisine. Il y était avec nos petits bagages et nos habits, excepté la montre que le gars nous avait laissée en garantie des deux piastres que nous lui avions prêtées. Mais les deux piastres, nous ne les avons

jamais vues. Mais ce n'était pas trop cher pour nous dompter de ces sortes de charité.

Notre hôtelier avait été vendu. Pas lui, mais son hôtel, de sorte qu'il était prêt à partir. Je ne sais pas ce qui serait arrivé si nous étions arrivés une journée plus tard. Nous nous sommes trouvé une autre pension

Nous sommes échoués chez une veuve qui avait abandonné de pratiquer sa religion. Ça faisait 7 ans qu'elle n'avait pas été à confesse. Elle disait que le curé l'avait nommée en chair par rapport à sa fille qui faisait de mauvaises fréquentations. Elle disait que sa fille ne faisait pas de mal. Pour moi, le curé avait raison, la fille était mariée et elle n'avait pas un langage de femme honnête. Pour moi, j'en aurais pas donné cher. C'était une fumeuse de cigarettes. Dans ce temps là, une fumeuse de cigarettes était une mauvaise fille. Je ne veux pas dire que toutes les femmes qui fument sont toutes méchantes, car elles fument toutes ou presque toutes. C'est pourquoi, il n'en resterait plus de bonnes.

Donc, nous ne restions pas là longtemps. Nous n'avions pas trouvé d'ouvrage et il fallait s'en trouver. Nous sommes partis en train pour aller au moulin de "Chiasson" à douze milles plus loin.

En débarquant du train, nous fûmes reçus par un jeune homme de 18 ans. Il nous dit "Si vous voulez une bonne maison de pension, ici tout près, nous sommes près du moulin." Nous le suivons et nous installons. Mon ami André pue trouver de l'ouvrage au bout de trois jours, dans un moulin à pulpe à une dizaine d'arpents de notre pension et moi, j'attendais toujours pour me placer. Je pus avoir ma place que 3 jours après.

Pendant que j'étais à rien faire, j'ai pu voir comment se comportaient les gens de la maison. Le maître de la maison était un nommé Leduc, qui était un ivrogne avancé. Il avait environ 50 ans et je crois qu'il prenait une brosse par mois. Il était marié en deuxième noce avec une vieille fille qu'il avait

ramassée à la Rivière du Loup. Il avait eu une fille avec cette femme, qui avait 14 ans. Née de parents catholiques, elle allait bien rarement à la messe. Elle se levait toujours trop tard pour aller à la messe. Le père y allait tous les dimanches, mais la mère n'avait pas le temps. Elle avait environ 10 à 15 pensionnaires et elle était seule pour tenir la maison. Le père avait un garçon qui était marié et qui avait quatre enfants. Il était séparé de sa femme, je ne sais pas depuis quand. Les enfants avaient de 5 à 8 ans. Il en avait deux avec lui. Il restait chez son père et se faisait nourrir. Il ne voulait pas travailler pour faire vivre sa famille. Sa femme était devenue folle et il l'avait amenée à l'asile de Gaspé. J'ai su qu'elle était, redevenue normale, mais elle n'avait pas voulu se remettre avec lui.

Les autres pensionnaires, il y avait un veuf qui parlait de Roberval, Lac-St-Jean, là où il avait enterré sa femme. Il y avait sept ans qu'il n'avait pas fait de Pâques. Il m'a dit qu'il allait les faire cet été là, mais, de ma connaissance, quand je suis parti au mois d'août, il ne les avait pas encore faits. Le samedi de chaque semaine, le soir, il commençait à jouer aux cartes et prendre de la bière. Cela durait jusqu'au matin, de sorte qu'il n'était pas en forme pour aller communier le matin. La semaine, il travaillait tous les jours.

Revenons aux deux enfants de notre jeune Leduc. C'est à dire le "bum", un vrai. Il ne voulait pas travailler pour faire vivre ses enfants et il ne voulait pas qu'ils les placent. Ils faisaient bien pitié. Ils étaient regardés par leur belle-mère comme de mauvais chiens. Elle ne voulait pas les voir et si leur corps était mal nourri, leur âme n'avait rien que le mauvais exemple pour nourriture.

Quand j'y pense, le coeur m'en fait mal encore. La deuxième semaine que j'ai été là, le "bum" avait pu se faire venir un baril de whisky du Canada. Je ne sais pas par quel moyen il avait pu arriver à l'avoir et ils ont tout bu ce baril à la maison de pension. Il a fait une semaine. La première nuit au matin, ce que je vis n'était pas un spectacle bien drôle à

voir et surtout pas bon à sentir. Mon Dupuis qui couchait dans la même chambre que moi, avait eu son voyage comme on dit. Quand je venais de me réveiller, il avait la tête pendante du lit. Quand je le réveillai, il était de tout son long dans son délire. Il n'était pas beau à voir avec sa tête chauve toute graissée. Je crois qu'il n'aurait pas été bon à lécher. En tout cas, ce n'est pas moi qui aurais aimé à le lécher et ce n'est pas moi qui l'ai fait.

Ce fut ce jour là que j'eus l'honneur de connaître le garçon du maître de la maison. Connaissance qui ne me fit pas une bien bonne impression. Il était brun, les yeux bleus ou plutôt rouges. Il avait la physionomie d'un vrai démon. Il est vrai qu'il était encore sous l'emprise de la boisson. J'ai pu le connaître plus intimement le lendemain lors qu'il se mit à dire à Dupuis "Moi j'en ai deux à tuer pour débarrasser la maison, avant que le bon Dieu m'emporte avec lui dans le ciel. Il est bon le bon "Dieux".

Une autre fois, sa belle-mère lui dit de s'en aller ailleurs. "Vas-t'en toi-même, je suis autant chez-nous que toi. Si tu persistes, je peux bien te faire venir la broue à la bouche". Quelqu'un m'a dit qu'il l'avait déjà étouffé. Je crois que c'était une des personnes qu'il voulait tuer avant que le bon Dieu vienne le chercher. Je vous dis que je trouvais cela bien triste. J'avais beau à voir ce qui se passait étant à rien faire et moi qui haïssais la boisson à cause de ses effets.

Une autre fois, j'étais près de la cuisine. Je voyais la maîtresse de maison vaquer à sa cuisine. Il y avait une chambre au-dessus qui avait une grille. Tout à coup, j'entendis la maîtresse réclamer. Mes "charlisse", ce qui veut dire en français " Christ de malades, je vais aller vous descendre. Je ne savais pas ce qui allait se produire. J'écoutai de toutes oreilles, je n'entendais plus rien. Après quelques temps, elle redescendit, point trop fâchée et elle continua son ménage.

Tout à coup, même scène et elle reçut une décharge d'eau sur la tête. Comme la première fois, elle partit, bien

décidée de les descendre, mais ce fut comme la première fois, elle resta quelques minutes et elle descendit bien de bonne humeur. Et la même scène se renouvela encore une fois. J'ai pensé que c'était une affaire arrangée. Quand elle montait, ils lui payaient la traite et le tout s'arrangeait.

Une autre fois, le jeune homme qui nous avait amenés dans cette maison, se mit à dire au père Leduc "nous allons voir les filles de Lewiston". Le vieux avait soif et il n'avait pas de boisson à la maison. Le vieux était décidé d'y aller. Sa femme lui dit, tu veux aller à Lewiston, voir les filles comme tu as fait avec les Beaubier. Ecoute ma femme, les Beaubier, ce sont deux putains et toi, ça fait trois "That's all" et tu vas me donner mon argent ou ça ne se passera pas comme ça et là, elle sortit son porte-monnaie qui était pas mal plein. Le vieux ne fut pas allé à Lewiston, mais il se trouva de la boisson et il prit une brosse, comme on dit en canadien et il tomba dans les bleus. Il en a vu des chiens, des hommes et toute sorte de choses, des serpents et combien de fois il cria à sa femme, Georgina, pourquoi as-tu laisse entrer dans ma chambre toutes ces choses? Et lorsqu'il commença à revenir à lui, il se promenait de long en large dans la maison en se tenant les tempes à deux mains. Il avait du feu dans la poitrine. Il en avait des promesses de ne plus boire. C'était la première fois que je voyais un homme souffrir de la boisson autant. Mais c'était un ivrogne et les promesses, il ne pouvait les tenir. Quand la soif le prenait, il ne pouvait y résister !

Revenons à notre jeune homme dont je ne me rappelle plus le nom. Il alla voir les filles de Lewiston comme il l'avait proposé au père Leduc et il en revint avec une maladie qui n'était pas belle à voir. Il jurait après la maudite, elle avait de belles dents en or. Oui, je lui répondais, mais le reste n'était pas en argent. Je ne sais pas si cela l'a dompté, je n'ai été à cette place que deux mois en tout.

J'ai venu à bout d'avoir ma place au moulin et aussitôt que j'ai pu avoir de l'argent, je me suis trouvé une pension dans une maison privée. Pas longtemps après que je me suis

trouvé une place, André a perdu sa place. Le moulin là où il travaillait a fermé. Il partit pour aller à une place voisine, pour travailler à monter un "beam", pour le charger sur les "chars".

Je fus huit jours sans le voir. Quand j'y allai, ils étaient pour se mettre en grève le lendemain, pour avoir une hausse de salaire. Ils n'étaient pas certains d'y réussir. C'est ce qui arriva. Ils perdirent leur place, de sorte que mon ami André du changer encore de place.

Il monta par le bois à une place appelée "Pisgah". Il s'engagea sur un moulin à scie. Il était venu me voir avant de partir et je lui recommandai de m'écrire quand ça engagerait pour le bois, car je trouvais l'ouvrage bien dur, à "troquer" de la pulpe,

Au bout de trois semaines, je reçus une lettre où il y a d'écrit trois mots "Le chantier part, viens". C'était peu, mais cela en était assez. Je donnai ma démission et je pris mon petit bagage et partis.

En arrivant à la station, il y était mais il était bien jaune. Il avait eu la jaunisse par le tabac. Il avait été obligé d'arrêter de fumer. Au moulin à scie, ils ne gardaient pas de fumeurs et il s'était mit à chiquer. Il chiquait une blague de tabac par jour, ce qui était bien trop. Quand il vit qu'il était trop extravagant, il arrêta net et il tomba malade. Il était empoisonné. Il a été 15 jours malade. Il était jaune comme un citron, comme il est dit dans la chanson.

Enfin nous montions dans le bois. Mon ami demanda comment il voulait nous donner. Je paye \$52.00 par mois et il me dit qu'il me donnerait le même prix si je le gagnais. Au bout de 15 jours, je lui faisais demander s'il me donnait le même prix des autres. "Oui", dit-il, c'est un bon homme.

Nous bûchions sur le grand bois. Nous coupions les grandes épinettes, les moins grands, nous les laissions à la longueur. Nous étions deux "gangs" de 4 hommes. C'est à dire plutôt 5, un charretier, un claireur et trois bûcheurs. Il y avait deux frères qui étaient charretier dont un pour notre

"gang". Ils se mirent à travailler d'ambition à savoir à qui charrierait le plus. Comme notre "gang" avait le dessus, le frère de notre charretier alla raconter au "boss" que sa "gang" s'amusait et qu'il n'arrivait pas avec l'autre pour cela.

Un midi, le train (jeu) prit le dessus et le boss claira toute la "gang" de Pormarlo. Deux de notre "gang" et le charretier de l'autre "gang" et un nommé Mayou, un homme, fort comme quatre et peut-être plus, qui avait été élevé par le père Pormarlo. Lui, le boss ne l'avait pas envoyé, mais il s'est en allé pareil. Je n'ai pas vu toute sa force. C'était un homme grandeur moyenne, il pesait 175 livres. Ce que j'ai vu faire, un matin ils lui ont donné un "can-dog". Il est arrivé le midi, le manche du "can-dog" cassé. Il n'en a pas demandé d'autre. Dans ce temps là, il n'était pas question de crochet à billot. Il était teneur de "sleigh". Nous ne faisons pas de virées. Le teneur de "sleigh", c'était un " bobsleigh" à deux chevaux. Il mettait sa "sleigh" debout, se mettait le bloc sur son épaule et il soulevait le "bobsleigh" et il virait les chevaux. C'était la "job" de notre homme et de tous les teneurs de sleigh". Mais notre homme chargeait à la main, tandis que les autres chargeaient avec des "cant dog". Il n'y avait pas d'arbre assez gros qu'il ne pue charger et lorsque les chevaux bloquaient, il se prenait une main après la chaîne et ça débloquait. Je ne l'ai pas vu, mais je le crois.

Un soir les hommes se mirent à essayer de charger un billot de plus. Il n'en avait pas un qui réussit à le charger. Ils se mirent à prier notre Mayou. Je le vois partir. Il arrive près du billot il le place le haut de la jambe, le lève de trois pieds sans aucun effort et le descend comme s'il aurait été vide. C'est alors que je vis qu'il avait du nerf pas ordinaire. Quand plus tard, j'ai vu Victor Delamare qui forçait, je me disais que c'était Mayou. Je crois bien que ça aurait été beau de les voir, ils étaient à peu près de la même taille et de la même pesanteur.

J'ai attendu dire par ses beaux-frères qu'il n'était pas bon pour la bataille, qu'il n'avait pas l'idée de frapper. Il

empoignait son homme, il le tirait si loin, qu'il n'avait pas le goût d'y revenir. J'ai attendu dire un jour, dans le chantier de la "Berlinfor" (*nom inconnu*) où il était teneur de "sleigh", en la virant, il buta et tomba à genoux. Le foreman qui ne le connaissait pas et qui était un homme de 200 livres, crut bon de lui montrer comment virer une "sleigh", il la prit, puis la vira. Il lui dit "tiens, c'est comme ça que l'on vire" et il se trouva qu'il l'avait virée au ras une épinette de 6 pieds. Mayou prit l'épinette par le bout et l'envoya sur la "sleigh". Et c'est comme cela qu'on charge une "sleigh" il parait, que notre boss, jamais plus, lui montra à charger une sleigh".

J'ai attendu dire qu'un jour, il avait roulé une roche près d'un hôtel. Rendu là, il l'avait soulevé et l'avait envoyée sur la galerie. Vous comprenez qu'il a enfoncé la galerie, il a fallu deux chevaux pour la sortir. Je ne peux vous dire sous serment si c'est vrai, ne l'ayant pas vu de mes yeux. Mais, ce que j'ai vu, je peu conté qu'il avait une force extraordinaire.

Ceci me rappelle ce qui m'est arrivé ici à Ste-Elizabeth, J'avais été invité par le gendre de ma femme Claudia à aller charroyer des billots à "moitié". Le propriétaire avait un autre bûcheron vivant sur un lot de la couronne et, comme il ne voulait pas que le gars embarque sur son lot, il tira sa ligne et força un peu du côté du voisin. Mais, par malheur, le voisin s'en aperçut, car il coupait son chemin de bois, ce qu'il ne voulait pas. Quand il vit que le voisin lui coupait son bois, il arriva bien fâché. Il voulait se battre et il décida de tirer la ligne correctement. Et comme il ne cessait de dire qu'il ne craignait pas son homme et qu'il pouvait prendre n'importe quel homme et le garocher, cela m'agaçait. Je lui dis à brûle pour point "Penses-tu que Dieu n'a créé que toi de cette force?" Il la ferma et nous fûmes tranquilles.

Mais revenons où, je suis parti. Après que les hommes furent partis, nous avons eu un peu de bon temps.

Sur l'entre fait, mon ami André Déziel qui travaillait dans une autre "gang", eut une plainte du bûcheur en chef, ce

qui lui déplut, et il décida de s'en aller. Le boss ne voulut pas lui payer son temps et il décida de partir pareil. Il me demanda si j'étais prêt à suivre.

Moi qui n'étais pas "changeux" de place et qui n'avait presque pas gagné de l'été, je ne voulu pas le suivre. Il n'insista pas et il partit.

Il alla à Lewiston et il prit un avocat pour plaider sa cause. Il avait trois mois de temps. Il resta en pension pendant ce temps, et, quand il fut payé, il ne restait plus rien de son argent. Et moi je restais avec tous des étrangers. Je fis encore un mois, ce qui me faisait quatre mois de gagnés et j'avais travaillé bien fort et j'avais mal dans une épaule. Je décidai de m'en retourner au Lac-St-Jean.

Lorsque je partis du camp, un peu avant de prendre le train, je rencontrai mon ami André. Il remontait dans le bois, tu ne reviens pas au Canada avec moi ? C'est impossible pour moi, me dit-il, je n'ai plus argent, j'ai tout dépensé en pension et en frais pour avoir ma paye.

Tu embrasses ma mère et mes soeurs pour moi, et dis leur que j'irai les voir l'été prochain" et il avait l'air bien triste. Pauvre André, le coeur devait lui faire mal, il prit son mouchoir pour arrêter les larmes qui ne voulaient arrêter. J'étais très ému et après lui avoir souhaité bon courage et lui souhaiter de revenir bientôt, je le quittai avec une tristesse sur le coeur. Il était parti avec moi presque malgré sa mère et je revenais seul

Retour au Canada -1906

Je partis donc pour le Canada. Ça faisait un peu plus de deux ans que j'étais parti. Nous étions en décembre, près de Noël. J'avais ramassé de la belle gomme d'épinette, 5 à 6 livres. J'en avais vendu quatre livres et j'apportai le reste.

Comme je devais passer par Lewiston, il y avait un gars qui avait une blonde, à Lewiston, qui travaillait dans un hôtel, et comme il avait confiance en moi, il me donna une livre de gomme pour lui donner, pour lui. Comme je connaissais l'adresse sans connaître la fille, C'était moi qui avais écrit pour le gars dans ses correspondances, de sorte que je n'étais pas tout à fait un étranger sans la connaître. J'étais décidé d'aller coucher à cet hôtel et de faire la commission.

Enfin, je partis avec la gomme et ses meilleurs saluts. En descendant, à bord du train, je fis la connaissance d'un docteur et sa femme, dont la mère était veuve et qui tenait une maison de pension. Ils m'invitèrent à aller avec eux chez leur mère et j'acceptai. Je ne savais pas quelle était la maison où j'allais, si elle était belle, bonne ou mauvaise, et quoi que je n'avais rien trouvé de mauvais dans la correspondance c'était une bonne fille et une bonne maison, je m'étais permis d'être prudent, je ne voulais pas risquer d'aller dans une mauvaise maison.

Le gars pour qui j'avais fait la correspondance était un pur étranger, peut-être était sincère et peut-être avait-il voulu me jouer un tour. C'est après avoir roulé toutes ces pensées en moi-même que je décidai de changer, donc, de suivre mes nouvelles connaissances. Ce n'est pas que je trouvais la femme de mon goût, c'était une modiste enragée qui a parlé environ 5 heures sans arrêt.

Deux heures à bord du train et une heure au souper, elle arrêta de parler que pour avaler, parce qu'elle ne pouvait pas, vu que le trou du son était bloqué. En ce moment, moi qui arrivais du bois et qui n'avait jamais goûté à la mode, j'en avais plus que besoin. Et lorsque, après le souper, la maîtresse de maison eut la bonté de me montrer mon appartement pour

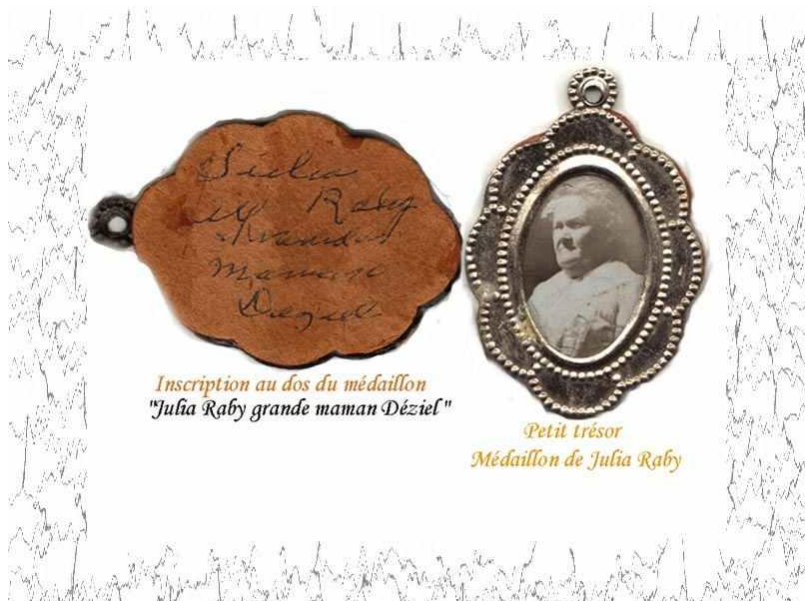
la nuit, j'étais bien content de m'en reposer les oreilles. Quelle chance j'en n'ai pas rêvé ! Je n'aurais pas pu me reposer. Je passai une bonne nuit, à part les remords de n'avoir pas fait la commission du gars. Je ne sais pas quel compte Dieu m'en tiendra, mais il sait bien que ce n'était pas pour le voler. Donc, quand je fus sur le train, je rencontrai un colporteur de bijoux et de montres. Comme je crus de faire un bon marché, j'achetai deux montres. Une pour moi et une pour un de mes frères.

Enfin, j'arrivai à Québec, là où résidait un oncle qui se nommait Narcice Picard, (*le mari de Marie-Cézarie Savard sœur de Marie Savard*) et je demandai l'hospitalité pour la nuit. Mon oncle me dit "j'attends ce soir une demoiselle Lamontagne du Lac-St-Jean". C'est une demoiselle d'Albanel ? Lui demandai-je. "Non c'est d'autres Lamontagne". Je ne le questionnai plus. Il partit pour aller la chercher. Quand il arriva, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je reconnus ma tante Louise Savard (*Louise Harvey épouse de Hononé Savard*). Donc, c'était le beau-frère de sa première femme qui était une soeur de ma mère.

Elle avait six pieds de grandeur et était grosse en équivalant c'est à cela que mon oncle faisait allusion quand il parlait de la montagne. Je passai une journée chez mon oncle et je lui donnai la livre de gomme que le gars m'avait donné pour sa blonde. Ils ont du mâcher avec goût, c'était de la gomme pure. Quand nous bûchions, il y avait des épinettes qui étaient toutes garnies de "pleurs" de gomme, qui reluisaient comme de l'or. J'en n'ai plus revu de ma vie d'aussi beaux morceaux de gomme et pourtant, j'en ai vu du bois parce que j'ai passé les trois quarts de ma vie dans les bois.

Donc, je pris le train le soir et le matin j'étais rendu à St-Félicien, chez nous bien content d'être avec les miens, pour passer les fêtes.

Du temps des fêtes, je me rendis chez mon frère Louis qui était marié à la soeur de mon ami André Déziel, où résidait sa mère (Julia Raby).



*Inscription au dos du médaillon
"Julia Raby grande maman Déziel"*

*Petit trésor
Médaillon de Julia Raby*

Je me souviendrais toujours de la peine que je lui ai faite, quand elle m'a vu arriver tout seul, sans son fils. Il ne restait plus que lui de garçon pour la soutenir. "Je ne verrais plus mon cher fils André" me dit-elle en pleurant. Madame, lui dis-je, ne vous découragez pas, il m'a bien promis qu'il reviendrait l'été prochain.

C'est ce qui arriva. Il est revenu l'été d'ensuite et il s'est marié l'été ensuite avec Régina Grondin. C'est moi qui fus le garçon d'honneur avec une soeur de la mariée.



On était en automne, J'arrivais avec une jument noire et un buggy dont j'étais fier.

Le premier jour de la noce fut chez la mariée. Le lendemain, nous devons aller reconduire les mariés à Albanel, où la mariée résidait. Dans la nuit, il tomba un pied de neige. Force nous fut de changer de voiture et j'empruntai un "barlo" chez le voisin.

Il y avait une fille qui était de la noce et qui aurait bien voulu venir à Albanel. Par politesse, je l'invitai en espérant qu'elle ne viendrait pas, mais elle me dit de sa voix candide "j'irais bien si mon petit frère voulait venir, mais il est trop gêné mais, si j'avais une place avec vous, j'irais bien" j'avais ma suivante avec moi, je ne souhaitais pas d'avoir une autre avec nous. Allons, je lui répondis, nous sommes prêt à partir, nous ne pouvons peut-être vous attendre. Elle me répondit qu'elle ne prendrait pas grand temps à se préparer. Que dire, après cela ? Moi, je ne voulais pas l'amener et elle voulait venir. Je me tu et lorsque nous fûmes prêts à partir, nous sommes partis sans l'amener. Elle a du nous trouver bien dures, mais c'était encore une enfant et je crois qu'elle n'a pas trop souffert, car le lendemain je suis revenu coucher là et elle ne paraît pas s'en souvenir. J'ai passé la soirée avec, et elle était bien de bonne humeur. Le lendemain je repris ma voiture et je retournai chez-moi.

Après les fêtes passées, je montai aux chantiers sur la rivière Savard, pour un "jobber" dénommé Pitre Tremblay. Nous bûchions de la pulpe et nous ne bûchions que de l'épinette. Mes frères avaient pris le bûchage à la "job". Quand je fus rendu, je m'informai à mon frère.

Comment ça va ? Il me dit qu'il abandonnait la "job". Je commençai à bûcher. Nous approchions des fêtes et tous les hommes devaient descendre aux fêtes y compris le jobber. Nous restions deux, un cousin et moi. Il me disait qu'il avait une belle talle de bois à nous donner en arrière du camp, ce qui aurait été proche. J'avais passé en raccourci du bûcher aux

coupes et je ne voyais pas de talle de bois. Comme il fut prêt à partir, je lui dis de venir me montrer le bois. Nous partîmes et nous allions prendre au bûcher en passant par le camp. Je vis tout de suite qu'il ne connaissait pas son terrain. Nous ne trouvions pas de bois, Où est ton bois ? Lui dis-je. Nous obliquons sur la gauche et nous aperçûmes deux à trois arbres. Tiens, dit-il, c'est le commencement.

Quand nous sommes parvenus auprès des arbres, c'était des sapins. Nous sommes passés de l'autre côté. Nous virions encore vers la gauche nous vîmes quelques épinettes. Tiens, ça commence ici. Oui, me dis-je et ça finit ici. Nous fîmes quelques pas et nous tombions dans le bûcher, ce qui lui fit baisser la tête. Et bien, j'en ai une talle en bas du camp. Vous irez bûcher là. Et il partit. C'est ce que nous fîmes. Quand il revint, nous étions encore dans la même talle, mais ce ne fut pas bien long. Il a manqué de bois et le chantier a cassé de bonne heure. Manque de bois et le jobber ne fit aucun profit même qu'il a fait des dettes. J'ai été payé, mais il y en a qui ont perdu de leurs gages.

Je m'en suis revenu chez nous passer le reste de l'hiver et souvent, la nuit, je rêvais que je voyais l'eau haute et que je voyageais dessus. Et ce rêve, je l'ai rêvé plusieurs fois et il s'est réalisé.

Au printemps, j'eus un engagement pour aller à Chibougamau. Je n'avais pas beaucoup l'habitude du canot, mais je voulais y aller. Je n'avais jamais sauté de rapide. Je connaissais le fil de l'eau en montant, parce que j'avais monté à la chasse en canot. Mais, je n'avais jamais sauté de rapides.

C'était un voyage bien hasardeux, surtout que l'homme qui montait avec moi était un allemand et qui n'avait pas d'expérience dans les rapides, n'y ayant jamais été. Donc, nous partîmes. La rivière Chamouchouane était à plein écart et nous montions un ingénieur pour les mines de Chibougamau. Nous étions trois canots. Un de mes cousins était avec un sauvage du nom de Verrault de la pointe Bleue

de Roberval. L'autre était un dénommé Dorval et un Tremblay, Alfred.

Tous quatre étaient des hommes accoutumés. Nous avions aussi un nommé Labrecque, un célibataire de Montréal qui montait pour le plaisir de voyager. Nous montions à la cordelle. C'était presque à pied, vu que le courant était fort pour monter à l'aviron. Nous étions un sur la corde et l'autre sur le devant du canot. Nous n'avions qu'à décoller le devant du canot, ce qui faisait bien dans l'eau morte, mais ce ne fut pas la même chose lorsque nous prîmes les rapides, comme vous allez le voir. .

Nous étions rendus à la tête de l'eau morte de "Pemonka". Nous étions au pied du rapide "Pas de Fonds", nommé ainsi parce qu'à l'eau haute, nous ne pouvions atteindre le fond avec nos perches, vu que les crans de chaque côté sont à pic. Il fallait traverser à gauche, et nous étions à droite. Il nous fallait traverser pour pouvoir monter plus haut sans être obligé de portager. Il y avait un bout de rapide qui ne pouvait se monter à la perche. Les deux premiers canots s'envoyaient en traverse et ils descendirent bien bas. Je vous dis qu'il me coûtait de m'envoyer en traverse.

Enfin, il n'eut pas à reculer. Après m'avoir recommandé à la bonne Ste-Anne, je me lançais à mon tour et je réussis à arriver en haut des autres. Je crois bien que Ste-Anne nous avait donné un bon coup de main, car, comment expliquer que nous, pas accoutumés, nous ayons réussi à traverser mieux que les autres. Donc, nous étions en avant, il fallait monter le rapide.

Nous commençons à monter de la même manière que dans l'eau morte mal nous en prit, car cette fois, le canot ne fit pas de la même manière. Le derrière du canot vira envers la terre et le courant prit le canot par le flanc de la pince. Ce qui eut pour effet de le virer en travers du rapide, et lui donner une bonne poussée envers le large, mon homme tenait la corde de toutes ses forces et il fut bien près d'être entraîné au large avec moi.

Les autres qui attendaient après moi pour monter, sautèrent sur la corde avec lui. Il était temps, il était déjà dans l'eau jusqu'à la ceinture. Et moi, qui n'étais déjà pas loin du bord, je vis que mon canot commençait à verser. Plus vite qu'on peut le dire, j'ai sauté à l'eau et j'ai pris le canot des deux mains, une en dessus de la pince et l'autre en dessous. Il fallut bien que le canot revienne, car mes chums tiraient bien fort. Une chance que ce n'était pas en "cale pourrie" car il n'aurait pas reviré sans se rompre et je ne serais pas là aujourd'hui à écrire ce souvenir, car il n'y aurait aucun moyen de me tirer de là vivant.

Donc, après cet accident qui aurait pu être encore pire, j'avais perdu la moitié de ma charge. J'ai perdu deux poêles de tôle, la moitié d'une poche de cannages, des confitures, de la moutarde et que sais-je encore. Toutes des choses utiles mais qu'on peut se passer au pire aller.

Nous avons trouvé à 6 ou 7 pieds du bord, pris entre deux rochers notre batterie de cuisine, qui était dans une canisse de fer blanc, mais bien intacte, une poche de biscuits de matelots, (une sorte de biscuits cuite sans sel). Je crois que les jeunes d'à présent ne connaissant pas ces sortes de biscuits, dont l'épaisseur varie de trois quarts à un pouce et qui est bien dur aucun sucre et aucun sel et bien sec, mais, qui d'une minute, peut être bien trempé, bien que c'est un biscuit qui est dur lorsqu'il est sec. J'avais perdu deux haches que nous n'avons pas retrouvées. Les biscuits n'ont fait que deux portages et nous les avons jetés à l'eau. Ces biscuits, quand ils sont trempés, moisissent. Ils ne se conservent pas.

Bref, d'après notre inventaire, nous avons calculé que nous pouvions continuer notre voyage. Nous étions en plus chargé de trois canots, mais après cet accident, cela nous avait bien allégé, vu que c'était nous qui avions toutes les provisions et nous en avions perdu la moitié.

Nous avons continué jusqu'à la rivière Chiboubiche. Là, il y avait beaucoup de rapides. Notre ingénieur parlait de nous renvoyer, ce que je craignais beaucoup car je ne me

souciais pas de manquer mon voyage et de risquer ma vie à descendre la rivière. Je n'avais jamais sauté de rapide et mon copain encore moins. Notre ingénieur nous avait promis une piastre de plus que nos gages, si nous le montions dans 15 jours et nous retardions les autres. Mon homme ne pouvait m'aider à monter les rapides, de sorte que je devais monter la charge seul et lui en plus.

Quand j'arrivais au portage, les autres étaient déjà partis. Nous les rencontrions à la moitié du portage. Ils venaient chercher leur deuxième voyage, de sorte que, après le quatrième voyage qui était le dernier, ils étaient déjà partis, il fallait les suivre et mon allemand de sacrer après eux. De temps en temps, dans les rapides qui étaient trop dures, ils venaient m'aider à le monter, ce qui retardait la marche.

Enfin, nous avons pu nous rendre au lac Ashuapmushuan. Là, nous avons été coucher au poste à l'autre bout du lac. En arrivant au lac, ils me firent remarquer le chenal de Grenon, un homme fort dont j'avais entendu parler dans mon jeune temps. Là en avant du pont, quand le lac est bas, nous sommes sur les roches rondes. Pas moyen d'approcher la terre.

J'ai appris que la deuxième fois que notre Grenon arriva, il s'impatienta et il s'en débarrassa en chemin. Il se mit à l'eau et les roches sortirent petites comme grosses. Et je vous dis qu'il y des grosses roches qui font ouvrir les yeux à un homme. Comme je crois que ça aurait pris quatre hommes comme moi pour lever un poids pareil. Il y en avait je crois, qui pesaient de mille à douze cent livres. Pas moyen de se méprendre, il n'y a qu'un chemin de canot qui est sur le sable. Il n'y a que ce chemin et les roches de chaque côté du chenal sont encore là pour le prouver.

Le lendemain, nous avons repris notre chemin, qui était le lac Nicabau, la décharge du lac Ashuapmushuan. Là, nous pouvions suivre aisément, car mon allemand était assez bon sur l'aviron et les rapides sont assez rares, que nous arrivions à la hauteur des autres. Enfin nous arrivions au

portage des Perches. Là nous en avons plus besoin, vu que nous avons monté tous les rapides et je vous dis qu'il y en avait beaucoup.

Je vais vous expliquer ce que c'était une perche d'environ 10 à 12 pieds et qui est muni d'un fer trempé qui a la longueur de 6 à 7 pouces de long, et bien pointue, afin de ne pas glisser lorsque nous la piquons sur une roche pour pousser notre canot. Ces fers, qui sont pourtant bien durs, quand nous sommes rendus, sont usés jusqu'à la moitié.

Enfin, nous n'étions pas fâchés de laisser nos perches. Nous fîmes un portage et nous prenons le canot. Nous avons un petit canal, juste la largeur du canot et juste assez d'eau pour le flotter. Et nous descendions de peine et de misère en traînant le dessous de notre canot. Il y avait aussi une place que nous avons bien de la difficulté à passer rapport que le fond était mou. Nous ne pouvions pas se supporter sur nos avirons, sans risque qu'elles restent prises dans la vase.

Nous nous traînions comme on pouvait. Nous venions toujours à bout de passer, quand nous eûmes fait ce passage, qui était d'une perche, le chenal se reformait et nous flottions librement. A mesure que nous approchions du lac le chenal s'élargissait. Le lac est tout rempli d'îles, on pourrait dire un morceau de terre tout coupé de canaux.

Quand nous arrivons au lac nous voyons que c'est un morceau d'eau et nous rentrons dans les îles, nous croyons arriver à terre, mais toujours des canaux. Je ne sais pas au juste quelle grandeur a le lac, mais je sais que c'est bien écartant et que nous manquons de trouver la passe. C'est risqué de "virailer" longtemps avant de la trouver. Pour moi, j'ai fait cinq voyages et je ne savais pas où est la passe. Il est vrai que je me fiais aux autres pour la trouver. .

Sur ce lac nous trouvons des mouettes, espèces d'oiseaux blancs plus petits que le pigeon et qui paraît bien plus gros. Ils ont des ailes bien plus grandes qui les font voler avec la légèreté d'une mouche. Ces oiseaux vivent en famille. Ils pondent leurs oeufs sur des îles de roches, à effleurement

de l'eau et ils ont le cri perçant, surtout quand nous approchions de leurs nids. Ils se promènent dans l'air et crient de toutes leurs forces. C'est beau à voir mais nous, on est vite rassasié de les entendre crier.

Enfin nous avons traversé le lac et nous avons traversé encore une hauteur. La, nous avons pris le cours d'eau qui conduit à Chibougamau. Petit canal d'abord, allant en élargissant pour arriver à un petit lac et finalement tomber dans la grande baie du lac. Dans le petit lac, avant de prendre la baie, il y a beaucoup de brochets. Au bout de la baie, nous pouvions voir l'île de Mckenzie, qui se trouve entre le lac Doré et Chibougamau.

Ce lac se jette dans le lac Doré par deux décharges, dont l'une à environ 3/4 d'arpent, et l'autre est de trois arpents environ. L'île a de 10 à 12 milles de circonférence et la montagne a environ trois à quatre cent pieds de hauteur. A l'autre bout de l'île, c'est à dire au bout du lac Doré, il y a la montagne du Sorcier, et la montagne du Jongleur. La légende dit que le sorcier et le jongleur ont été enfermés dans ces deux monts et que nous pouvions encore entendre le jongleur.

Enfin, nous avons pu arriver sains et saufs. Il y avait aux mines plusieurs hommes de St-Félicien qui étaient là. Depuis trois ou quatre mois qu'ils étaient partis de St-Félicien, ils paraissaient à s'ennuyer beaucoup il y en a eu des questions. Il y avait un homme marié du nom de Georges Servant, il pleurait d'ennuie. Il me faisait vraiment pitié.

Ces hommes étaient montés en traîne sur la neige. Ils avaient amené du lard salé dans une poche. Vous comprenez que du lard en été qui n'est pas dans leur baril, bien salé, ne peut se conserver. Bon, c'est dans ces conditions là que nous les trouvions. Ils étaient nourris au poisson et au lard pourri. Le poisson était toujours assez frais, mais le lard laissait à désirer. Ils mangeaient du poisson bouilli le matin, du poisson bouilli le midi et pour le soir, du bon poisson bouilli avec du bon lard pourri.

Vous devinez qu'ils n'étaient pas gâtés par le changement des mets. Ils ont passé l'été à ce régime et ils travaillaient 11 heures par jour. Nous avons passé trois semaines à partager leur travail et leur nourriture.

Quand nous partîmes pour descendre, nous étions bien contents de laisser la place et malgré que ça ait pris du temps en montant, nous avons été assez à l'heure, pour gagner la récompense promise par l'ingénieur, si nous le montions dans 15 jours. Nous l'avons monté en quatorze jours. Cela nous donnait \$15.00 de plus que nos gages, qui étaient de deux piastres par jour. Ce qui était de gros gages. Dans ce temps, nous avions une piastre par jour. C'est là que les gages ont commencé à monter.

Mais revenons à notre préparatif pour descendre. J'étais bien inquiet à savoir avec qui j'allais descendre. Il me donnait un homme bien accoutumé, un chasseur et un vrai canotier, de sorte que je n'avais pas à m'inquiéter pour descendre, mais moi qui n'avais jamais sauté de rapide, je craignais beaucoup de travailler mal. Mais enfin, le boss nous dit de ne pas partir avant au moins une journée ou deux après lui. C'était un orgueilleux qui se croyait déshonoré d'être avec ses hommes. Il gardait ses hommes que pour donner des ordres. Ils partirent deux canots. Johny Sagan, mon associé de canot et qui était le premier de notre groupe, dit "nous le rejoindrons bien". Nous partîmes une journée après et nous avions bien dans l'idée de les rejoindre.

Quand nous prîmes le premier rapide du Lac Nicabau mon homme me dit "tu tiendras ton bout pour sauter le rapide". Celui qui est en avant, c'est lui qui conduit et qui a la responsabilité du canot. J'étais bien décidé à tenir mon bout.

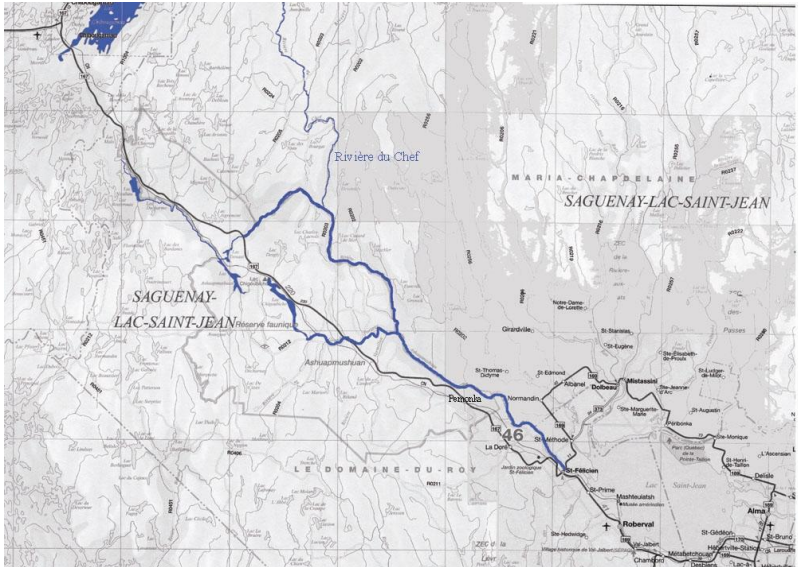
Je le tins si bien, qu'il avait toutes les peines du monde à faire le tour des rochers. En fin nous sautons sans accident, mais il se plaignait que je le tenais trop dur, qu'il ne pouvait tirer le canot. Les autres rapides, je le tenais trop mou, de sorte que je ne savais pas tenir, c'était ma première école et je voulais bien faire et comme j'étais un homme timide, il aurait

fallu que je ne me fasse pas gronder, quand je ne faisais pas bien. Mais, j'étais avec un homme bien bouillant et un mal patient. Quand c'était moi qui portais le canot dans le portage, je dépassais toujours à la mauvaise place. Quelques fois, pris de remords, il me disait "comme je te disputerai" J'ai été disputé, mais pour apprendre.

Enfin nous descendions bon train. Quand nous traversions le lac Nicabau, il faisait un vent arrière. Nous approchions deux canots ensemble et nous prîmes une couverture, pour faire une voile pour les deux canots. Mais, nous dûmes lâcher la couverture l'air entra entre les deux canots et nous continuons à l'aviron. C'était plus prudent, mais le vent nous aidait beaucoup à descendre, car il faisait un fort vent du nord-ouest. Nous arrivons au train de 20 milles à l'heure.

Je crois que c'était un record, avant la machine (*Automobile*). En arrivant au poste, nous vîmes notre boss qui était arrivé. Il n'avait pas osé traverser le lac à cause du vent. C'est ce qui l'avait retardé et nous, c'était ce même vent qui nous avait descendus si vite et aidé à réaliser notre désir de les rejoindre. Et nous avons bien réussi, mais notre boss n'était pas aussi content "Vous n'avez pas parti au temps que je vous aie dit et vous allez coucher ici et nous nous allons partir". Le vent était diminué, de sorte qu'il était possible de traverser sans danger.

Ils partirent et après quelques temps de repos, nous partions et nous descendrons tranquillement. Le lendemain, nous partions de bon matin, espérant de les rejoindre encore, mais nous ne pûmes les rejoindre, ils n'ont pas campé. Ils ont marché toute la nuit et toute la journée sans arrêt. Ils sont arrivés le dimanche au matin et nous sommes arrivés le dimanche au soir.



Au bout de treize jours, nous engageons de nouveau pour y monter. Cette fois, j'étais avec un sauvage de la Pointe Bleue un nommé Georges Jourdan. Nous étions trois canots, nous sommes montés aux eaux mortes de Pémoua. Là, nous avons campé et nous avons attendu notre boss quinze jours. Nous n'avions rien à faire, nous faisons la chasse aux huards. Quand nous en entendions crier un, nous descendions à la rivière et nous le poursuivions tant que nous ne l'avions pas tué. Ici, je me suis mêlé, je me reprends nous étions au Portage de l'ours.

Un jour, nous avons traversé le remoue entre le Portage à l'ours et le petit Portage à l'ours. Il y avait d'autres compagnies de prospecteurs. Il y avait deux canots d'anglais qui étaient traversés pour s'amuser. Comme nous entendions leur boss pour partir nous étions à peine partis, que nous entendions un cri et nous vîmes de l'autre côté environ, 50 pieds du bord, un canot renversé et un homme cramponné sur le canot. Il était à l'eau jusqu'au cou. Les hommes de l'autre

canot nous le montraient par force de signes, nous étions deux canots traversant à force de rames. Accoster le pauvre diable des deux canots, fut l'affaire de quelques minutes. Il était trempé, il était sur la veille de lâcher prise. Nous l'enlevions et nous le déposions dans un canot et à force de ramer, nous regagnions le camp.

Quand nous arrivions à terre, le pauvre diable, les mâchoires lui claquaient dans la bouche et le canot était secoué comme d'un tremblement de terre. Mais nous savions que ce n'était pas la terre. Quand il fut à terre et qu'il fut bien au chaud, le tremblement arrêta. Je ne sais pas ce qui serait arrivé si nous n'étions pas accourus car ils ne semblaient pas disposés d'aller le secourir.

Au bout de quelques jours, nous partîmes. Nous ne les revîmes plus. Nous avons fait le voyage sans autre incident grave, à part une petite peur en arrivant au lac Nicabau, nous avions le vent en arrière, une idée nous prit de mettre la voile pour ménager nos bras, mais nous ne fîmes pas long. Les deux premières vagues que nous traversions, le canot ne voulu pas monter dessus et piqua à travers. De chance qu'il n'était pas long, car nous aurions coulé au fond. La voile était sur le devant du canot, ce qui l'empêchait de se soulever. Nous avons pris un peu d'eau. Cet avertissement nous a suffi pour amener la voile. Nous ne voulions pas renouveler l'expérience, nous en avons assez.

Enfin, nous nous rendîmes sans accident. Nous avons été deux jours et nous sommes revenus. Cette fois, nous avons passé tout le temps sur la rivière au lieu de passer par le lac la Chiboubiche. Nous n'avions que deux portages par la grande rivière. Cela allait plus vite et nous sommes arrivés sains et saufs.

Le printemps ensuite, nous sommes engagés pour monter un arpenteur, un nommé Lepage, toujours sous les ordres de McKenzie. Il était accompagné d'un nommé Baroque, tous deux de Montréal. Nous avons de nouveaux engagés, Castonguay, un certain Wellie Brassard et un autre

Castonguay, Joseph, cousin des deux autres. Ils étaient tous à leur premier voyage à Chibougamau.

Nous avons pris quatre autres canotiers pour nous aider, pour un bout. Nous étions rendus au Portage des Roches et je suppose qu'il y avait quelqu'un qui avait de la boisson. Tout à coup, la chicane prit, Xavier, Raphaël et Joseph Deschênes, un métisse et un pur sauvage. Deschênes était du lac Edouard et Raphaël de la Pointe Bleue.

Notre arpenteur prit peur et voulu descendre. Il s'en vint à nous et il nous demanda de le descendre, mais, il l'arrêta en disant de ne pas craindre, qu'il allait arrêter la chicanne. Tibiche empoigna son frère Raphaël et Wellie Brassard empoigna Joseph Deschênes. Tibiche n'eut pas de peine avec son frère, mais Wellie Brassard se fit secouer par Joseph Deschênes. Mais il avait affaire à quelque chose de solide et il le comprit.

Jos lui dit "Wellie, tu es mieux de te tenir tranquille" et il se calma. Ça n'aurait pas été long s'il avait persisté, car il avait affaire à plus fort que lui. Enfin le calme se rétablie. Nous restâmes les "gangs" qui devaient monter, les autres s'en retournèrent. Nous restions 3 canots. Cette fois j'avais mon cousin Joseph Bouchard.

(Joseph Bouchard, fils de Philomène Savard et Pierre Bouchard, a donné une entrevue qui paraît dans un volume publié à l'occasion des cent ans de St-Félicien. Il parle de cette expédition avec mon grand-père Arthur Dallaire)

Nous arrivâmes un beau soir à Chibougamau. Le lendemain, nous nous levions à 5 heures pour déjeuner à 6 heures, comme les travailleurs de la mine. Nous attendions l'ordre de départ pour aller à l'autre bout du lac, pour travailler à mesurer le terrain. Nous devions commencer sur le lac Doré. Castonguay se leva à 9 heures, et il déjeuna à 10 heures. Il nous fallut se préparer pour partir, pour aller à 7 milles de là.

Nous fûmes prêts à partir à 11 1/2 heures. Les travailleurs arrivaient pour dîner et nous avons du partir. Ce n'était pas beaucoup de notre goût, ce qui nous mit à 5 heures de l'après-midi.

Mais enfin, le lendemain, nous avons commencé. Nous sommes partis une ligne et le midi nous sommes revenus. Castonguay et moi, avons piqué un raccourci et le père Lepage partit par derrière nous.

En arrivant à la tente, il nous dit à brûle pour point, Dallaire et Castonguay, je ne vous ferai pas de compliments. Pas de compliments, pas une miette, vous marchez trop vite. Ce qui nous fit beaucoup rire. Nous prîmes cela pour un vrai compliment. Nous avions un pas naturel, nous ne croyions pas l'offenser il s'était embarqué derrière nous, sans invitation et sans nous avertir de marcher doucement. Il était libre de s'en revenir par où il était venu et le pas qu'il aurait voulu.

Après cet incident, nous avons travaillé quelques jours. Comme nous croyions de rester là plusieurs jours et comme il faisait chaud, nous décidions de se faire couper les cheveux bien ras. Nous pensions bien que nos cheveux auraient le temps de repousser avant de revenir à la civilisation, quand il s'éleva de la boucane pas bien loin, notre arpenteur, prit de peur du feu, se décida de partir en vitesse. Nous, nous partîmes la tête nue et le coeur triste, nous attendions de faire une bonne "run" et la "run" était bien raccourcie.

Nous nous rendîmes au camp de Mckenzie. Johnny Gagnon était arrivé de la ville. Il avait monté un sac de sucre, et, comme le boss voulait garder le sucre pour lui et ses garçons, les mineurs décidèrent de faire la grève pour avoir leur part et ils gagnèrent leur point et c'était bien.

Pour nous, nous organisâmes notre descente. Lepage avec Deschênes et Castonguay, Laroque avec Titi Castonguay et Joseph Castonguay avec Joseph Bouchard et moi. Johnny Gagnon, je ne me rappelle pas avec qui il était et nous partons, Johnny en avant, Lepage, ensuite, Titi et Brassard

avec Laroque au milieu de leur canot et nous en arrière. Rendus au lac Ashuapmushuan, au lieu de traverser le lac pour descendre par la rivière Chiboubiche, comme nous le faisons ordinairement, nous descendîmes par la rivière Ashuapmushuan.

Rendus aux rapides dites, la (Beauce Matawin) qui est un gros rapide d'environ 12 milles de long, en arrivant sur la tête du rapide, le canot de Titi colla sur une roche, mais ce ne fut qu'un instant. Ils continuèrent encore une couple de milles et le canot colla par le milieu, sur une roche et cela, au plus fort du rapide. Cette fois, le canot renversa et les deux canotiers se sauvèrent avec leur aviron à la main jusqu'à terre.

Mais notre Laroque, lui, réussit à s'agripper après le canot et même se hisser dessus. Deschênes et son compagnon approchèrent la terre pour faire débarquer Lepage, pour aller au secours de Laroque. Et, comme ils étaient à débarquer, Deschênes lui lâcha 3 ou 4 jurons, ce qui le fit tomber à l'eau, plutôt que de sauter sur les roches et nos canotiers, sans plus s'occuper de lui, car il n'était pas en danger, remontèrent envers Laroque et ils réussirent à l'embarquer pour le ramener à terre. Un peu plus bas, nous pûmes prendre le canot et aussi la tente.

Quand tout fut repêché, nous rembarquions, mais notre Laroque ne voulait plus embarquer dans son canot. Il voulait embarquer dans notre canot, à la place de Castonguay. Mais Jos ne voulait pas. Il n'y avait aucun doute qu'après un accident pareil, Jos se croyait plus en sûreté avec nous. Laroque lui en a dit des bêtises et le traita de lâche. Il n'avait pas le droit de le traiter ainsi. Il n'avait aucune responsabilité envers lui, sa vie valait bien la sienne et il la défendait "vous avez choisi vos canotiers avant de partir, moi j'ai pris la place qui me restait et je la garde." Pour nous, nous aimions mieux garder Jos que de prendre Laroque, car Jos nous aidait quand c'était le temps de ramer, tandis que Laroque était une charge morte. Il ne ramait pas, il ne faisait rien pour aider.

Donc, nous avons achevé de sauter le rapide et Laroque embarqua avec Johnny Gagnon et il nous laissa. Il était au large et nous étions un peu chargés. Avant que Johnny nous laisse, nous le suivions de près, nous fiant à lui pour les bosses. Quand il nous eut laissés, nous nous sommes mis en arrière et nous tracions notre chemin nous même, ne pouvant se fier sur le canot qui avait versé.

Donc, nous descendîmes jusqu'à St-Félicien à la Chute à Michel, là où était l'ancien pont de St-Félicien. Nous portagions la chute et nous décidons de sauter les rapides. Deschênes ne sautait pas. Nous attendions Titi et Wellie pour nous montrer le chemin. Nous ne l'avions jamais sauté et Titi disait qu'il l'avait sauté souvent en "boat" de drave. Enfin, ils se décidèrent de sauter les rapides entre terre et la première cage du pont. Nous les vîmes enfilet sous le pont, tout de côté. Il y avait 5 grosses mers en cet endroit. Le canot commença à boire à la première mer, de sorte qu'à la troisième, le canot était prêt à enfoncer. Il n'eut que le temps de prendre terre avant qu'il enfonce et ils puissent prendre pieds et se remettre à flots. Pour nous, nous ramons à notre tour, mais pas de travers et nous sautions le rapide sans prendre une goutte d'eau. Enfin, nos canotiers purent nous rejoindre.

En arrivant au village cette fois, nous avons été dîné à l'hôtel Paysan Lamontagne, dont le maître était malade. Sa femme qui ne l'aimait pas beaucoup, se mit à dire devant nous «quand le bon Dieu me débarrassera-t-il de cet être là ?" Elle ne l'avait encore que pour deux ans. Je crois que Dieu l'a exaucée, mais pas dans le sens qu'elle l'avait demandé, car c'est elle qui mourut et non Lamontagne, qui vécut encore plusieurs années et qui se remaria. Moi, je partis de St-Félicien et je ne le revis plus.

Mais avant ce temps, je fis encore quelques voyages. Un jour, je m'engage pour aller au lac Chiboubiche avec un ingénieur du gouvernement, pour aller mesurer le jeune bois de quatre pouces. En montant, nous avions trois canots. J'étais

avec Noël Simard, qui était notre cuisinier. Mon cousin, Joseph Arthur Bouchard était avec Georges Jourdan, un sauvage et un autre sauvage du nom de Jos Verrault et d'un nommé Boivin. Je ne me souviens plus de son petit nom, c'était un marin qui venait de Montréal et sa femme était de St-Félicien.

Nous avons des grands canots de 25 pieds de long et qui pouvaient contenir de 1200 à 1500 livres. Il y en avait un rouge, un vert et un noir. Le rouge était conduit par Verrault et Boivin, l'autre, le noir, était monté de Georges et Jos Bouchard. Et le dernier, par Noël et moi.

Nous sommes rendus à L'Épinette Blanche, là où il faut faire un petit portage. Comme il faisait nuit, nous couchâmes à cet endroit et comme il faisait bien beau et bien chaud, nous ne prîmes pas la peine de tenter. Nous avons couché dans nos couvertes faites en sac. Des sleeping bags comme on dit en anglais. Mais nous ne fîmes pas une bonne nuit, nous étions dans un trou à maringouins. Ces bêtes ne sont pas trop dangereuses, mais bien dure à endurer. Quand nous fermions nos couvertures, nous étouffions de chaleur. Quand on la "slacquait" pour respirer, nous entendions le cri de joie des maringouins. Nous n'avons pas dormi de la nuit.

Dès qu'il fit jour, nous embarquâmes tous dans nos canots et partîmes. Nous avons fait environ 4 milles et, nous arrêtions pour déjeuner. Nous déjeunions l'un après l'autre, le "cook" nous faisant de bonnes crêpes du bon vieux temps. J'attendais mon tour pour manger et je trouvais le temps long. Pour tromper le temps, je descendis à la rivière, voir au canot. Quand je me suis aperçu que le canot rouge était parti. C'était le canot de Verrault et Boivin et il était déjà loin, car je ne le voyais pas sur la rivière. Nous déchargeons mon canot et nous partîmes à la rescousse. Nous l'avons aperçu à quelques arpents de l'endroit où nous avons couché. Il n'était pas encore versé. Avant de le voir, mon petit sauvage Georges Verrault s'était mis debout, les pieds sur le bord du canot et

regardait au loin pour le voir et cela, sans qu'il fit broncher le canot.

Quand je l'aperçus, le canot enfilait à la pointe de l'épinette et là, il renversa. Nous sautâmes par derrière et nous pûmes attendre le canot et le conduire à terre. Ensuite, nous descendîmes plus bas dans le rapide plat, pour ramasser le reste.

Ce jour là, j'ai du déjeuner en après-midi et je n'avais pas mangé depuis la veille au soir. Le cook était redescendu au devant de nous. Il savait que nous n'avions pas mangé, mais, avant que nous ayons tout repêché, il passait l'heure du midi et quand tout fut fini, nous avons été obligés de coucher encore à la même place, là où nous avions couché la veille, avec les mêmes petits cousins. Et je vous prie de croire qu'ils n'avaient pas perdu de leur amitié et leur bon naturel. Ils nous ont veillés toute la nuit, de sorte que nous n'avons pas pu nous reposer comme nous aurions voulu. Et, pour ma part, je n'ai jamais oublié ces chers petits cousins.

Le matin nous partîmes de bon matin et le soir, nous pûmes passer une bonne nuit sans nos cousins.

Le lendemain, nous rejoignons notre ingénieur, qui commençait à être inquiet. Enfin, nous reprîmes notre route. Nous avons fait notre voyage sans autre incident.

Le printemps d'ensuite, je m'engageai pour monter à Chibougamau pour le troisième voyage, encore pour Mckenzie. C'était Jos Kurtness, un pur sauvage qui était notre guide. C'était un homme bien instruit qui parlait trois langues aisément, l'anglais, le français et le sauvage. (*L'épouse de Jos se nommait Mary Robertson*)

Notre boss nous envoyait tenter à Pemonka en eau morte. Nous avons passé trois semaines à ne savoir quoi faire. Nous faisons la chasse aux huards. Ces pauvres oiseaux, ils ne s'en sont pas beaucoup paré. C'est un oiseau qui ne peut s'élever dans les airs, sans qu'il vente. Par contre, il va aussi bien entre deux eaux, mais il ne peut respirer sans sortir la

tête de l'eau. Quand nous entendions crier un de ces oiseaux (car ils crient fort), nous partions 3 canots avec un fusil par canot et nous le poursuivions tant que nous ne l'avions pas tué. Ce qui nous amusait beaucoup. Le premier canot qui voyait sortir la tête, tirait souvent sans prendre le temps de viser, ce qui avait pour effet de le fatiguer et dans deux ou trois touches, nous pouvions l'avoir. Il ne s'en est guère paré à ma connaissance. Mais nous n'avions pas toujours de ces oiseaux, car ce sont des oiseaux rares.

Un jour, les jeunes décidèrent d'aller voir ce que faisait leur boss. Ils allèrent au village et achetèrent une cruche de gin. Et comme Georges disait qu'il ne buvait pas de gin, ils achetèrent une bouteille de brandy et ils partirent au brandy et rendus aux tentes, ils achevèrent au gin, Il y avait une famille ou plutôt, un ménage de sauvages. Ils le saoulèrent et passèrent la nuit à jouer avec la femme. Moi qui haïssais la boisson pour son effet et qui n'en buvait pas, je trouvais cela bien triste.

Le soir, quand ils se mirent à boire et courir les tentes, je gagnai la tente aux provisions. Là, j'ai été tranquille de leur va et viens et je pus dormir sans être dérangé. Le matin quand je me levai, tout était calme. Mais, lorsque j'ouvris la tente, il me monta au nez une odeur de "tonne" qui allait droit au coeur. Mes gars dormaient tous à poings fermés. Ils se levèrent la tête lourde et l'esprit bien embrouillé et quand ils furent un peu dégourdis, ils se mirent à agacer mon Georges Jourdan. Tu n'aimes pas le gin disaient-ils, mais cela ne t'empêches pas de te saouler. Le pauvre ! Il ne savait pas comment se défendre. Il n'aimait sûrement pas boire, mais ses amis lui avaient joué un tour en lui faisant prendre du brandy. Ce qui lui a donné le goût de prendre n'importe quelle boisson, pourvu qu'il y ait eu de l'alcool.

Enfin, notre boss arriva et nous dûmes partir le lendemain. Lorsque mon cousin voulut se vanter de sa nuit avec le sauvage, je lui servis une bonne remontrance. Tu n'as pas honte de te vanter d'une aussi mauvaise action ? Toi qui

se prépares à te marier l'année prochaine, ce n'est pas un bon moyen de te préparer. Ce qui lui fit baisser la tête et le fit rougir de honte et il n'en parla plus.

Enfin, nous partîmes et nous avons fait la montée sans incident. Nous sommes rendus à Chibougamau, où nous avons été quelques jours.

Un jour que l'ingénieur était à manier de ses acides, nous le vîmes en belle peur, blême comme un drap. Noël avait une chaudière d'eau bouillante, il y plongea une main sans hésiter et il la retira en pleurant, mais un peu rassuré. Il avait une petite égratignure sur un doigt. Il nous expliqua qu'il avait répandu de l'acide sur son doigt et que s'il n'avait pas prit le moyen de combattre cet acide dans cinq à dix minutes, il serait mort. C'est pourquoi il avait eu tant peur. Il revint à lui, quand il vit qu'il n'y avait plus de danger.

Enfin nous descendîmes, mais je travaillais comme cook. J'aidais Noël à servir, laver la vaisselle et porter le manger au boss. Un après-midi nous étions arrêtés à un portage et nous étions en désir de prendre une bouchée, mais Noël pensait de ne pas en avoir assez pour toute la "gang". Alors, Mckenzie lui dit, Noël, d'abord que nous en aurons pour nous. Ce qui me choqua beaucoup. Il prenait ses travailleurs pour des bêtes de somme. Le soir, Noël m'avait envoyé porter à manger au boss. Il était déjà tard. Le boss était après causer avec l'ingénieur. Il me dit, nous ne sommes pas prêts, nous reviendrons plus tard". Je m'en retournai, pas content.

Après ce qu'il avait dit dans l'après-midi, je n'étais pas disposé à tous ses caprices. Je dis à Noël, tes cochons, tu iras les soigner toi-même et c'est ce qu'il fit. Quant à moi, ils auraient soupé que le lendemain. Il faut vous dire que Mckenzie traitait ses hommes à part, comme des chiens. Il mangeait le meilleur, et les hommes avaient le reste.

Un jour, Kurtness avait tué un ours. Il avait tout mangé, à part les pattes qui restaient. Ca faisait deux jours

que je me trouvais à porter ses pattes d'ours par-dessus ma charge et elles étaient toujours pareilles.

Une bonne fois que je les avais encore sur ma charge et que j'étais le dernier à passer, je vis un pied qui tombait de ma charge. Je me suis dit, c'est le bon temps de m'en débarrasser et je poussai l'autre. Au bout de quelques instants, un autre. Enfin, ils tombèrent tous les quatre. Des pattes d'ours pelées, ce sont de vrais pieds d'hommes et j'en fus débarrassé.

Revenons à notre descente. Rendus aux Chutes Chaudières, nous rencontrons trois hommes, Auguste Lemieux de Mistassini avec son boss, un français nommé Joseph Grasset et un canadien nommé Gabriel Bernard. (*Voir l'affaire Lemieux en annexe B*)



(Marie-Louise Lavoie épouse d'Auguste Lemieux était une sœur de Zélada Lavoie marié à Isabelle Déziel qui était mon arrière grand-mère. Elle s'est mariée en 2^{ième} noce avec Pierre Corneau. Elle est décédée le 3 février 1967 à l'âge de 89 ans et 11 mois.)

D'où venaient ces deux hommes ? Je ne les connaissais pas et je ne les ai plus revus. Quand nous les avons rencontrés, nous étions loin de nous douter qu'il y en aurait un de débité sur le lac Ashuapmushuan et que l'autre disparaîtrait sans laisser de trace. Mais, continuons notre voyage de la Chute Chaudière pour aller à St-Félicien. Nous descendîmes dans une journée, et nous sommes rendus sans autres incidents.

Quatrième voyage.

Cette fois pour aller traiter avec les sauvages, avec Méridé Robertson, beau-frère de Jos Kurtness notre guide et notre boss. Nous sommes partis 3 canots, Kurtness et son garçon, Delfils Gagnon et un autre Gagnon, Prospère et Ludger Tremblay et moi. Nous sommes partis et nous sommes rendus à Pemonka. Là, nous sommes restés deux jours en attendant Jos Kurtness, qui n'était pas tout à fait prêt. Son garçon était avec nous et il se vantait de n'avoir jamais tiré plus de deux coups pour tuer un huard.

Le premier matin vers 7 heures, nous entendons un cri de huard. Vite il sauta sur son fusil et il partit avec un chum et sautèrent dans leur canot. Nous attendions avec toute oreille, quand nous entendîmes un premier coup et un second coup. Nous pensions en nous-mêmes, s'il ne tire jamais plus que deux coups, il doit l'avoir, mais nous doutions un peu qu'il pouvait se tromper et un troisième coup, un quatrième, un cinquième et un sixième et ça tire.

Nous décidons d'aller voir. Il avait tiré une boîte de cartouches pour un huard et il n'était pas encore mort. Mais il était blessé, il ne plongeait plus. Cela prit encore deux cartouches pour l'achever. Nous les firent beaucoup étriver "Pour un homme qui ne tire jamais plus de deux coups pour un huard, ce n'est pas une bien bonne preuve que tu nous as donnée là, sur ton adresse au fusil." Ils plumèrent le huard et le firent cuir.

Le lendemain Jos Kurtness arriva et il mangea du huard et il aimait bien cela. Il faut croire qu'il en mangea trop ou que le huard était mort fondu au moment de sa mort, ce qui était plus probable car il attrapa le va-vite, il s'en sentit deux jours. Nous le taquinions en disant "Jos, c'est bon du huard, mais ça va vite." Mais enfin, il s'en remit et nous continuâmes notre montée.

Nous avons couché au lac ensuite et nous apprîmes que Auguste Lemieux avait été décapité sur le lac. D'après nous, il avait été tué dans le poste. Le haut de la porte avait

été gossé à la hache et on pouvait voir du sang au-dessus de la porte. Qui a tué cet homme ? Mystère. L'enquête a été faite à Roberval, mais il n'a pas pu révéler qui l'avait tué.

Des trois hommes qui sont partis ensemble, un a été tué et l'autre a disparu. (*Bernard*) L'autre, Joseph Grasset, a prouvé à l'enquête, qu'il avait laissé Lemieux, et l'autre compagnon avait gagné le poste de Mistassini. Il s'était gelé le pied et il s'était rendu au poste le plus proche pour se faire soigner. Il n'est revenu à Roberval, qu'au mois de juillet. Pour Bernard, ils n'ont pu le retrouver.

Avant, ils ont trouvé des messages avant d'arriver au lac Ashuapmushuan qui disaient qu'ils étaient sans manger. Moi je n'ai pas vu le corps de Lemieux. J'ai vu les photos qui avaient été prises par Jos Kurtness il était en quatre ou cinq morceaux, la tête séparée du corps, le reste, séparé comme l'on sépare un animal par quartiers, en quatre. Et il y avait un quartier d'une fesse qui avait des tranches de pris dedans. Cela faisait horreur à voir.

(Dans un volume écrit par Larry Wilson en 1956 sur l'histoire d'une région minière du Québec, "l'appel de Chibougamau", Larry Wilson raconte la version de Gladstone Mckenzie un prospecteur qu'il à rencontré et qui avait vu le corps d'Auguste Lemieux. Gladstone est le fils de Peter Mckenzie le premier homme qui découvrit du métal précieux à Chibougamau. Durant l'hiver 1903-1904, Peter établit un poste de traite au lac Ashuapmouchuan. Il confia le poste à Gladstone et Joseph Kurtness un indien Montagnais, chef de la tribu de la réserve de Pointe Bleu, il parlait l'anglais et le français, il était expert dans l'achat des pelleteries Joseph à enseigné à Gladstone l'art d'évaluer les peaux et ils ont fait la chasse ensemble capturant de nombreux renards, lynx, martes, visons et rats musqués. Au printemps 1904, Peter Mckenzie rejoignit Gladstone et Jos Kurtness au lac Ashuapmouchuan et partirent le 2 mai pour Chibougamau. Gladstone et Jos continuèrent jusqu'au lac

Mistassini où ils on eu une bonne quantité de fourrures en échange de mercerie et de colifichets.

Ils quittèrent Mistassini pour se rendre à St-Félicien franchissant 200 milles en 6 jours. Ce qui était un record, les vents étaient dans la bonne direction et ils avaient utilisé des voiles sur tous les cours d'eau.

Quelques semaines plus tard, Peter, Gladstone et son frère Herbert retournent à Chibougamau avec m. Obalski, le géologue du gouvernement. Le voyage jusqu'au bras sud-est du lac Chibougamau prit 3 semaines. Ils se rendirent à la pointe du cuivre sur l'île au Portage après 3 heures d'aviron et une distance de 14 milles.

Revenant par traîneau à chiens durant l'hiver 1905-1906, au poste de traite au Lac Ashuapmouchuan, ils découvrent dans la cabane les restes d'un homme qui avait été partiellement dévoré par son compagnon. Ils trouvèrent une note disant "Pour l'amour de Dieu, secourez-nous car nous mourons de faim. Nous partons pour atteindre le lac St-Jean par la rivière principale". Plus tard, la police provinciale vint exhumer le cadavre mutilé du guide (ils l'avaient enterré à proximité de la cabane.)

Et enfin nous avons continué à monter le soir, à la veillée. Souvent, mon chum Ludger avait des discussions avec Jos Kurtness. Notre guide et notre boss. Ils discutaient sur la religion. Jos avait toujours quelque chose à critiquer. C'est de là que j'ai perdu la confiance que j'avais envers Jos. D'après ses paroles, j'ai douté beaucoup qu'il soit passé à la franco maçonnerie. Avant ce voyage, j'avais confiance à cet homme assez aimable, toujours de bonne humeur. Je ne le connaissais pas sous son vrai jour.

Après ce voyage, ma confiance en lui est partie "nette". Je ne peux le juger, mais je m'en méfiais.

Un jour que nous étions à Chibougamau, à l'autre bout du lac, rendus au lac "Oiacanadi", un lac de 21 milles carré

envers le lac Mistassini, presque sur le lac Chibougamau parce que le lac Oiacanadi est situé presque sur le bord du lac Chibougamau, il est bien plus haut, nous n'avions eu qu'à monter l'écart des lacs et nous étions rendus. De cet endroit, nous pouvions voir le lac Chibougamau, le lac Doré et les deux monts ou montagnes, du sorcier et le mont du jongleur qui ont leur légende.

Je puis vous raconter la légende du jongleur. Il y avait un sorcier et un jongleur qui avait une cabane pour jongler. Le sorcier lui aussi, avait une cabane pour sa sorcellerie. Ors, le sorcier s'étant brouillé avec le jongleur, il désira le faire disparaître. Le jongleur entra dans sa cabane pour jongler, pour savoir ce que faisait son ennemi le sorcier. Il fut enfermé dans sa cabane qui était entre deux montagnes et ces deux montagnes se rapprochèrent l'une de l'autre et il fut enfermé pour toujours. Quand nous allons près de ces montagnes, vous pouvez entendre le jongleur à n'importe quelle heure. La montagne jongle tout le temps.

Donc, nous étions à parler de ces choses. Il était minuit. Tout à coup, nous entendîmes un cri effroyable qui nous fit frissonner d'effroi et Jos kurtness vint se jeter dans mes bras, tout épouvanté. Mais il se calma tout de suite. C'était une feinte de frayeur et si c'était une feinte, il avait bien réussi. Après les événements qui s'étaient déroulés, l'hiver avant, je me demandais s'il n'avait pas été mêlé au drame de Lemieux, vu que le crime n'avait pas été éclairci, nous pouvions supposer toute sorte de doute. C'était la première pensée qui me vint à l'esprit.

Mais enfin, nous partîmes le lendemain pour le grand lac Mistassini et au commencement du lac, il ventait bien fort. Nous étions à parler, quand tout à coup, Jos nous fit signe de ne pas bouger, il courut à la tente, prit son fusil et s'en revint au bord. Tout à coup, nous vîmes à la pointe de l'île un huard qui arrivait. Ajuster son fusil et le tirer, fut l'affaire de quelques secondes et le huard était blessé à mort. Comment avait-il deviné qu'il venait un huard ? Il ne pouvait le voir

venir et nous n'avions rien entendu. Enfin nous sommes repartis et nous sommes rendus au poste.

En arrivant, tout ce qu'il y avait de sauvage et de sauvagesse et tous les grands enfants vinrent nous souhaiter la bienvenue et nous serrèrent la main. Et cela, sans gêne. Je trouvais une différence avec nos sauvages d'ici qui sont bien gênés. (Surtout les sauvagesses), du moins, c'était comme ça, du temps que j'aie fait ces voyages. Ces sauvages ne parlaient pas le français, mais ils parlaient l'anglais et je crois qu'il y avait beaucoup de métisses. Le poste était dirigé par des anglais. C'est pourquoi ils parlaient tous l'anglais. Au camp où je suis allé, il y avait deux bâtisses en planches, le magasin et la bâtisse du marchand. Tout autour, il y avait des tentes en coton et quelques cabanes d'écorce de bouleau.

Le lendemain, nous repartîmes quatre dans le même canot. Pour revenir, notre boss ayant vendu un canot, nous n'étions pas trop à notre aise pour sauter les rapides. Notre canot étant trop petit, nous étions obligés de débarquer un homme dans les rapides, ce qui nous retardait beaucoup. Rendus au Nicabo, nous trouvons un vieux canot de toile fabriqué par Juneau de Roberval. Nous l'avons "radoué" avec des pièces gommées, pour boucher les trous. Cela nous prit environ une demi-heure et après, à l'eau. Nous partîmes un peu avant les autres, pensant que nous aurions de la misère à les suivre. Nous ne ramions pas fort. Au bout d'une heure, nous les vîmes venir et ils nageaient en pleine force. C'était eux qui avaient de la peine à suivre, ce qui nous surprit beaucoup, mais nous apprenions de quoi ça dépendait un petit canot calle plus dans l'eau avec la même charge, ce qui glisse moins qu'un grand canot et pour sauter les rapides, il n'y avait aucun danger de prendre l'eau par-dessus bord. Donc, nous avons fait une belle descente sans inquiétude.

Au bout de huit jours, nous avons été cherchés notre paie à la Pointe Bleue, mais nous avons eu une déception, nous n'avons pas eu de paye pour notre descente comme il

était convenu, de sorte que nous avons perdue en temps, la valeur d'une dizaine de piastres.

Dernier voyage en canot

Et enfin, j'écris mon dernier voyage en canot, sur la rivière Ashuapmushuan. Cette fois, c'était pour aller à la rivière du chef, la branche maîtresse de la rivière Ashuapmushuan. Je m'étais engagé pour aller reconduire un "gang" qui travaillait pour le gouvernement. C'était tous des gens de St-Félicien dont j'ai oublié les noms. Il y en avait un qui n'avait jamais canoté. Je lui aidai, comme j'avais été aidé moi-même à mon premier voyage.

C'était un nommé Arthur Gagné. Il avait bien de la peine à monter, mais il était bien courageux. Enfin nous nous rendîmes à la rivière du Chef, tel que convenu. C'était en automne, au mois d'octobre, et il avait plu toute la montée, de sorte que tout était bien trempé. Le bois et même notre linge étaient mouillés.

Je devais descendre seul, pas de tente ni poêle. Je partis un samedi matin. Il faisait beau, mais aussitôt que je fus parti, il se mit à pleuvoir et cela, toute la journée. J'étais payé pour deux jours, j'avais essayé pour trois jours, mais je n'avais pu l'avoir. Ça prenait deux bonnes journées pour descendre et l'automne, les jours sont courts. Donc, j'étais en descendant et assez inquiet pour le coucher, car je n'avais ni poêle ni tente pour camper, et le bois était bien trempé. Je croyais d'avoir de la misère pour faire du feu. Je savais qu'il y avait une famille de sauvage le long de la rivière, mais je craignais qu'elle soit trop loin pour la rejoindre, la première journée. C'est pourquoi je ramai d'un bon train, malgré la pluie qui n'était pas bien chaude. Vers 3 1/2 heures de l'après-midi, je vis au loin comme un canot qui était renversé sur le bord de la rivière.

J'avais toujours alors je vis une boucane. Je me suis dit, André est-il rendu là ? Il serait encore bien trop près pour moi. Mais, plutôt que de coucher dehors, j'aimais mieux coucher à l'abri et faire une plus grosse journée le lendemain. Donc à 4 heures, j'étais rendu à sa tente et sans hésiter, je

m'en fus demander l'hospitalité. Je retournai à mon canot, le retournai la gueule en bas et je retournai à la tente. Je me plaçais près du poêle et je ne bougeais plus.

La famille était composée de 4 sauvages, trois garçons et la mère qui était veuve. Le plus vieux des garçons avait environ 25 ans. Les deux autres avaient de 14 à 15 ans. Quant à la veuve, je ne sais pas quel âge elle avait, ce que je sais, c'est qu'ils étaient bien pauvres. Le plus vieux avait une plaie au cou et portait toujours un foulard ou un mouchoir au cou.

Quand je fus installé, André me dit, nous allons luncher, je vais faire le thé, mais je n'ai pas de graisse. J'en ai moi, nous allons manger ensemble. Ce qui fut dit, fut fait. J'avais un morceau de tranche de lard fondu. Je les fis manger avec moi ce repas,

Le lendemain, c'était un dimanche. Il avait fait une grosse gelée et il faisait un vent du nord ouest. En partant, je dis à André "vous direz le chapelet pour moi". Oui, me dit un des sauvages, toé bon garçon. Non, lui répondis-je. Oui oui, moi connais toé bon garçon, toé pas sauter aux larges Chutes Chaudières. Ne crains rien, je vais sauter à ras terre. Et je partis. Je ne pouvais presque pas ramer, le vent me virait de travers et j'étais obligé de ramer au milieu de la rivière, le vent m'y ramenait toujours.

Enfin, je me rendis à la Chute Chaudière et je sautai à ras terre et je suivis le conseil du sauvage, car si j'avais sauté en dehors de la roche, je n'aurais pu gagner terre. Je n'eus que le temps de toucher terre, d'empoigner mon canot par la pince. Il voulait prendre la chute, mais je parvins à le tirer mon canot à terre et je portagais jusqu'à la moitié du portage, où je dînai. Ensuite, je continuai jusqu'au pied de la chute. Là, je m'arrêtai et je réfléchis. Vais-je traverser à l'île ? Ce qui me faisait un raccourci de 8 à 10 arpents, mais je courais un gros risque. Suis-je capable de traverser entre les deux courants, le courant qui va sous la chute ou celui qui descend ? Car manquer de traverser à l'île, j'étais un homme fini. Il n'y avait que 10 à 15 pieds de large, le long de l'île qui était sécuritaire.

Enfin, après quelques minutes d'hésitation, je me poussai envers l'île et je fus assez heureux de l'atteindre, mais ce n'était pas sans crainte que je m'étais risqué. Je réussis à traverser et je continuai à descendre, toujours vent derrière et toujours au milieu. Le vent me ramenait toujours au milieu, ce qui ne m'empêchait pas d'avancer de bon train. Et il le fallait, car j'étais bien décidé de ne pas coucher en route.

Rendu à Pemonka, où il y a 8 milles d'eau morte, ça m'aurait bien tenté de mettre à la voile, mais la prudence me disait de ne pas le faire. Car la voile, sur mon canot allège comme l'on dit, aurait été bien dangereuse.

Donc je continuai et d'une mer à l'autre, j'arrivai au Portage des Roches. Sauter les deux rapides, ne fut pas long mais la nuit s'en venait vite, à mon grand regret et elle s'annonçait bien noire. J'arrivais au petit Portage à l'Ours. Je portageais et repris la traverse qui menait au grand portage à l'Ours. La traverse a environ 3/4 de milles et le portage à un bon mille. Quand je fus rendu au portage, la nuit était arrivée. Et quand je fus portagé à l'autre bout, je ne distinguais plus l'eau d'avec la terre. Je n'avais aucune lumière pour me guider et j'avais un portage à aborder avant d'être hors de danger.

J'étais assez inquiet, ne pouvant voir où j'allais. Il ne fallait pas que je m'embarque dans le rapide, car c'était la mort certaine. Donc, je descendais, les oreilles aux aguets, car je n'avais que cela pour m'avertir du rapide, mais je m'aperçu que j'étais rendu au portage. Je pris mon canot sur ma tête et je partis à peu près dans la direction du portage, mais j'étais à coté. Je virai un peu à gauche, et je tombai les pieds dans le portage qui était bien battu, car je n'aurais pas pu le suivre de mes yeux. Tout en tâtonnant, je fis la traverse et arrivai au bord de la rivière, sans tomber. Je retournai chercher mon petit bagage et je me glissai sur la rivière. Je ramais depuis quelques temps lorsque je m'aperçu que mon canot n'avancait plus. Alors, je m'aperçu que j'étais rendu dans la Rivière aux Saumons.

C'était en montant. Je me virai de bord et je me remis dans la bonne direction. Enfin, je pus me rendre sur la Chute à Michel et ce fut avec grande satisfaction que je laissai là mon canot et pris mon petit bagage et par-là, j'arrivais après minuit au village de St-Félicien où je couchai chez mon beau-frère, Xavier Allaire.

Le lendemain, je me rendis chez-moi pour rassurer ma mère qui était bien inquiète, elle savait que j'étais seul pour revenir. La veille, qui était un dimanche, elle n'avait pas été à la messe pour cause du froid et du vent.

Dans l'après-midi, elle prit les cartes et elle se mit à tirer aux cartes comme on dit en canadien et ce qu'elle vit dans les cartes ? Du pique et du pique. Elle se dit Arthur est mort elle était si certaine que lorsqu'elle m'a vu arriver, elle a eu un soupir de soulagement, enfin, me dit-elle, te voilà, je croyais ne plus te revoir. Ne craignez rien, chère, je vous dis que je ne mourrai pas en voyage seul et ce fut mon dernier voyage dans les bois, en canot du temps de mon célibat. Mais pas le dernier incident digne d'être mentionné.

J'avais alors 26 ans en 1906. C'était un dimanche " gras". J'étais allé veiller au rang sept. Avec un de mes amis. Nous étions assez bien amusés. Nous partîmes pour s'en revenir. Vers minuit, en arrivant à la maison du père Thom Guay. Nous voyons une lampe allumée dans la grande maison. Quand on a passé à la cuisine, je regardai dans le châssis, les vitres me paraissaient embrouillées. Comme la lune paraissait dans le châssis, j'ai pensé que c'était la lune qui faisait ça et je n'y pensai plus. Je débarquai chez-moi et la prière ne fut pas longue.

Je me couchai et pris mon aise pour la nuit, lorsque je fus arrêté dans mon sommeil par ma mère. Vite, lève-toi le feu est à la maison du père Thomas. Je me levai en hâte et je partis au feu. La cuisine était toute en flammes et les enfants étaient tous en haut. Aucun moyen de leur porter secours. Nous n'entendîmes aucune plainte, ni aucun cri.

Quand le plancher a défoncé, Nous voyions les corps calcinés qui tombaient du grenier. C'était bien triste à voir. Il y en avait onze enfants, huit de la femme qui était allé veiller avec le beau-père et deux des filles du père Thomas et elle-même qui furent brûlés. Elle était enceinte de sorte qu'on peut dire sans se tromper qu'ils étaient 12 personnes. Le feu était prit après la couverture du four à pain et je charriais de l'eau pour que le feu ne se communique pas aux hangars.

Je prenais l'eau dans l'étable, à la pompe et je pensais à tous ces morts, lorsque je vis une forme blanche en arrière de moi qui s'accordait sur le pompage. Je frémis de peur car j'étais seul et j'avais beaucoup peur des morts. Je m'arrêtai de pomper, la forme s'arrêta. Je repris à pomper et la forme blanche recommença. Alors, je décidai de m'assurer qui était cette forme blanche. J'approchai. Comme il n'y avait pas de lumière dans l'étable, je ne pouvais voir sans être proche. Donc, je m'approchai tranquillement et je m'aperçu que c'était une vache blanche qui se frottait le cou et par hasard, elle accordait sur la pompe.

Je me rassurai vite et, j'ai continué de charroyer de l'eau. Je n'eus pas trop de misère à éteindre le feu du four. Il ne ventait pas et il faisait un froid de 50 sous zéro, je crois. Près de la maison, nous brûlions d'un côté et nous gelions de l'autre, ce qui faisait mal des deux bords. Quand j'eus fini d'éteindre le four, je me promenai du long de la maison, ne pouvant faire mieux que de regarder. La maison était en partie consumée.

Je vis arriver la femme dont les 8 enfants étaient brûlés. Il était 3 heures après minuit. Elle arrivait de veiller avec son beau-père de la rivière à l'ours. Elle devait avoir fait une belle veillée, puisqu'elle arrivait aussi tard. Mais les plaisirs de la veillée se changèrent en tristesse lorsqu'elle arriva à la maison. Il y eut des cris et des larmes.

On l'amena chez le voisin et le vieux resta à contempler son malheur. Lorsque le feu eut brûlé les lambris de la maison, qui était une ancienne maison bâtie pièce sur

pièce, en bois équarris, je voyais au travers des fentes, la fille du père Thomas qui était tombée à environ deux pieds de la porte, à deux pieds du mur. Si nous l'avions vu, quand nous sommes arrivés, nous aurions pu la sauver du feu. Elle n'était peut-être pas morte, car il n'y avait pas encore de feu dans la grande maison. Sa chambre était sur l'autre côté de la maison. Elle a du se réveiller étouffée par la fumée, elle a traversé le passage entre sa chambre et le salon qui était du côté du chemin, elle a du vouloir gagner la porte de sortie et c'est pourquoi elle est tombée si près de la porte. Je voyais la flamme qui courait sur le corps. Que c'était horrible à voir !

Et le vieux qui se promenait le long de la maison se lamentait, ma maison, mon blé dont j'aurais fait ma farine pour l'année, mon grain de semence, il oubliait ses enfants.

Etait-il devenu fou, qu'il ne parlait pas de ses petits enfants ? Je m'attendais que la mort de ses petits enfants allait lui faire oublier la perte matérielle. Mais non, pas un mot dessus.

Il y avait un vieux qui était venu au feu. Il s'amena devant le père Thomas. Vous n'en relèverez pas de ce malheur, il faut que vous en mouriez. Quelle consolation ! Me disais-je. Le père Thom n'en est pas mort de ce coup là et il est devenu bien joyeux et en peu de temps.

Le lendemain de l'incendie, ils ramassèrent tous les corps qu'ils logèrent tous dans un cercueil. Ils trouvèrent qu'un seul corps à moitié consommé. Tous les autres étaient tous consommés. Et ce corps, ils le trouvèrent sous le poêle, ce qui l'empêcha de tout consommer. Comment ce fait-il qu'il fut là, car il couchait en haut ? Peut-être était-il venu se chauffer et qu'il s'est endormi là ?

Toujours que le père Thomas rebâtit sa maison à la même place et il y resta une couple d'années encore, je crois et il vendit sa propriété et s'il s'en fut au village.

C'est là que Séraphine acheta un bébé qui arriva avec deux dents. Les gens disaient que c'était les criques du père Thomas. Je ne sais pas si c'était vrai ou faux, mais ce que je

sais, c'est qu'ils étaient bien d'accord lui et sa bru et que le père Thomas avait un lot voisin de nous et que nous voyions passer souvent les enfants qui allaient chercher leurs vaches avec leur chien. Le plus vieux avait 11 ans. Le chien a brûlé avec eux quelques jours plus tard.

J'avais été veillé dans le rang (je ne me rappelle plus où). Je revenais après veillée. Comme je passais à la maison du père Thomas, je pensais à tous ces morts et je vis une ombre passer devant. Moi, j'en restai tout saisi, car en ce temps là, j'avais encore bien peur des morts. Je me rassurai car je savais que les morts ne marchent pas si vite. N'empêche que j'en avais eu la frousse. Toutes ces peurs des morts sont passées après que j'ai travaillé à changer les morts des cimetières. Je n'ai jamais plus eu peur des morts. Ils ne peuvent faire de mal à personne. Ce qu'il faut craindre, ce sont les mauvais vivants, et le premier à se me fier, c'est de nous-mêmes. Ce sont nos passions et notre orgueil, notre haine toujours prête à se gonfler lorsque quelqu'un nous fait quelque chose qui nous déplaît. C'est de cela qu'il faut avoir peur et non pas des morts.

Mais revenons à la famille Guay. Nous avons été élevés voisins et nous sommes bien amusés ensemble: Antonio Guay qui était deux ans plus jeune que moi, Edward était de mon âge, Marie qui avait un an de plus que moi, Joseph et Ferdina, et enfin, Thomas, le plus vieux dont 8 enfants ont brûlés. Celui qui était marié à Joséphine Perron.

Quand Thomas était pour se marier, son frère qui était deux ans plus jeune, voulut le conseiller de ne pas marier cette fille. Ce ne sera pas une femme pour toi. Thomas le rapporta à son père, ce qui le mit en colère et il prit Ferdina, lui administra une bonne raclée et il eut la malchance de lui casser un bras. Cela ne se passa pas à ma connaissance, car en ce temps là, j'étais aux Etats. Cela m'a été raconté par le voisin. Mais le reste que je vais écrire, je l'ai vu de mes yeux.

Quelques années après, Ferdina étant après charroyer de l'eau à la tonne, voulut prendre une bonne chaudière. Séraphine s'y opposa. Mais comme le père n'était pas là, Ferdina n'en fit pas de cas. Il partit chercher de l'eau. Sur l'entre fait, le père arriva. Séraphine pleurait, elle lui dit que Ferdina avait pris la chaudière malgré elle. Et comme Ferdina arriva pour vider sa tonne, il lui dit "Ferdina, tu vas passer carrer" mais Ferdina ne l'entendit pas de cette manière, il tira la chaudière dans les jambes du père et il prit la porte. Car il savait qu'il était dangereux de rester en dedans. Dehors, il savait qu'il était capable de courir.

Donc, le père sortit et Ferdina lui raconta ce qu'il avait sur le coeur et il s'en fut chez le voisin et le père ne put le ramener à la maison. Comme il était enragé, il ne pouvait le forcer à revenir. Il avait été aux chantiers dans l'hiver et il s'était acheté une montre et du "stuff" pour se faire faire un habit. Et comme le "stuff" était bien beau, le père voulait garder cela pour Séraphine. Ferdina passa quelques jours chez le voisin Alfred Tremblay et il guetta un moment que le père du s'absenter pour aller chercher son linge et il partit. Nous ne l'avons plus revu. Sa mère mourut une couple d'années plus tard.

Ce fut au tour d'Edward de quitter la maison à la course au travers champs. Je ne sais pas ce qui s'était passé. Deux ans après, ce fut le tour d'Antonio. La même chose qu'Edward, encore à travers champs en belle peur. Il n'y eut que Thomas et Joseph qui purent rester à la maison. Joseph se maria, et il se mit à son affaire.

Edward, je ne l'ai plus revu. Antonio gagna La Tuque où il se gela les pieds, il en fut blessé pour six mois. Je l'ai revu une couple de fois et ensuite, il disparut de ma vie. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais je m'en rappelle bien.

Je me rappelle lorsqu'ils se chamaillaient. Edward, qui était le plus vieux, traitait Antonio de petit chien et Antonio de lui répondre pissou. Edward lui disait, fermes ta gueule, mon petit chien Tabelle. Dis-moi pas de nom, disait Antonio,

pissou. Mon petit chien, m'en va y aller Tabelle. Dis-moi pas de nom Pissou et cela continuait ainsi, tant qu'Edward ne partait après Antonio. Mai sil ne pouvait le rejoindre et il fallait qu'il arrête de le traiter ainsi. Ainsi, cela nous amusait beaucoup.

Cela se passait dans mon jeune âge. Plus tard, quand je fus homme, je me rappelle qu'il y avait un vieux garçon de 42 ans qui maria une fille, plus jeune de 17 ans, qu'on appelait la Belle dont il eut trois filles. Nous avions un de nos amis qui était en âge de se marier. Il s'appelait Hubert. Nous l'agacions souvent "Hubert, quand te maries-tu ?" Il nous répondait "J'attends la Belle, Masarin va mourir". Mais nous trouvions qu'il n'était pas pressé, car Masarin était encore en bonne santé et il était en bas de 50 ans. Toujours que nous n'en croyions rien. Au bout de deux ans après, Masarin tomba malade et il mourut, non sans avoir fait des papiers, la moitié à ses filles et l'autre moitié à sa veuve, si elle restait veuve. Si par hasard elle se mariait, sa part restait à ses filles. Ce qui arriva. Au bout de deux ans, elle mariait Hubert qui l'avait attendu. Sa part resta à ses filles, mais ce ne fut pas long que sa terre fut dépensée et la part des filles aussi. Ils laissèrent leurs terres pour la dote et ils continuèrent de vivre à la journée, de sorte qu'ils se fiaient sur l'héritage pour bien vivre. Ils ont été bien déçus



Donc, vers l'âge de 25 ans, je commençai à désirer fonder une famille et un jour, je rencontrai une jeune fille qui sans la connaître me tomba dans le goût. J'en fis la connaissance et je commençai de la courtiser.

Pendant quelques temps, tout allait bien.

Elle paraissait de bien m'aimer. Pour moi, je l'aimais beaucoup et je n'aurais pas hésité d'en faire ma femme, mais, en

mon absence, elle eut un cavalier et quand je revins du chantier, elle me dit qu'elle avait changé d'idée. Elle me dit que ses parents ne voulaient pas consentir à notre mariage. Ce qui me fit une grande peine, car je l'aimais sincèrement. Je ne lui fis aucun reproche, mais j'eus bien de la peine à l'oublier et elle se maria un an après. Il fallut bien que je me cherche une autre compagne, parce que je voulais en avoir une. Comme je n'en voyais pas dans la paroisse, je dus sortir dans une autre paroisse.

Un beau dimanche, je partis pour la messe à St-Méthode, là où j'avais un cousin (*William Savard et Victoria Hébert*). Il m'amena dans son banc, en avant de l'église. J'entendis la messe, non pas sans distraction, car j'avais dans l'idée de me trouver une femme, mais je n'en vis pas beaucoup. Après la messe, je retournai dîner chez mon cousin et je lui dis, il n'y a donc pas de filles ici à St-Méthode ? Il me répondit qu'il n'y en avait pas d'adon pour moi. Sa femme lui

dit, il y en aurait une chez mon oncle Joseph Roberge. Mon cousin lui dit, il y aurait une plus d'adon chez ton père, ta soeur Evelyne.

Je lui dis, "cher cousin, je ne savais pas qu'il y avait encore des filles dans votre maison. J'aimerais bien faire sa connaissance. Faites-la venir, si c'est possible". Et elle lui parla au téléphone, mais elle ne pu la faire venir. Alors je décidai d'aller la voir chez-elle.

Je partis avec son petit-neveu qui allait avoir 14 ans. C'est lui qui fit les présentations. Je passai la soirée à causer de choses et d'autres et je partis avec la permission de revenir quand cela me plaisait. Ce que je fis.

La deuxième fois, je partis avec la certitude que j'étais bienvenu et la troisième fois, nous propositions de fonder un foyer bientôt. Et la quatrième fois, nous propositions de s'unir le 15 avril 1908 et c'est ce que nous fîmes. Je publiai le dimanche et le lundi, je partis pour traverser à St-Méthode pour me marier le mardi.

Mon frère Joseph me servait de père. Nous partîmes chacun notre voiture. Rendus à la route de St-Méthode, je pris la route et ma jument se mit à défoncer à travers la neige. Alors je du virer de bord. J'étais bien découragé. Mon frère arriva, il avait un vieux cheval, nous allons essayer dit-il. Nous nous embarquons et le cheval portait sur le chemin et nous pûmes traverser sans accident. Ce n'était pas comme aujourd'hui, les voitures se serraient aux premières neiges et se reprenaient quand il n'y en avait plus.

Enfin, le grand jour arriva où nous nous engagions pour la vie. Quel courage nous avons ! Pauvre comme j'étais, pas de maison. Je dus m'installer dans ma famille en attendant de pouvoir m'installer chez-moi.

J'avais un lot de terre où il n'y avait pas de chemin ni bâtisses. Je commençai par bâtir une grange. Nous avions engagé un de nos voisins pour nous aider à bâtir la grange. Nous montions sur la terre de mon frère pour nous rendre sur

ma terre. Je me rappelle que notre voisin prenait plaisir à nous faire tomber.

Nous avons un cheval qui arrêtait "ben sec" quand nous lui disions "Ooo". Même quand nous descendions à côté, il arrêtait net. Nous ne pouvions pas nous retenir de tomber d'avant, ce qui faisait rire le voisin.

Nous avons bâti la grange et ensuite nous avons "mouvés". Nous avons alors deux filles (Blanche et Antoinette) et nous attendions un nouveau bébé (Trefflé).



Blanche
Horace Dallaire
Lessard

Nous avons fêté les noces d'or de nos vieux parents. Mon père avait alors 76 ans et ma mère en avait 66. Il y avait dix années de différence. Mon père Alexandre est mort à la fin octobre et notre bébé Xavier avait quelques jours quand il est parti.



Xavier Félicien et Rolande Tremblay

Nous avons passé deux ou trois ans dans cette maison où nous avons trois garçons je crois. J'avais essayé d'avoir un chemin pour sortir. Là où le chemin est, actuellement, il arrivait de la route, environ 5 à 6 arpents de la station du chemin de fer, qui n'était pas en ce temps là.

Nous nous sommes découragés et nous avons vendu à la première occasion et nous avons acheté une autre propriété à St-Méthode.

L'année d'ensuite, le chemin de fer est monté. Si nous avions persisté encore un an, nous aurions pu rester sur notre terre. Ce n'était pas sans peine que nous laissâmes notre terre, mais nous n'avions pas prévu ce qui allait arriver à St-Méthode.

Nous avons passé l'été dans un camp. Il n'y avait pas de maison sur la terre quand nous avons "mouvés". J'étais bien malade des hémorroïdes. Je ne pouvais tenir debout longtemps. J'étais obligé de me coucher. De ma demeure à aller au rang double, là où je suis né, à aller au village, j'ai pu me procurer quelques onguents qui m'ont soulagé. J'ai pu me rendre à St-Méthode, chez mon beau-père Alexandre Hébert, mais en arrivant, je n'ai pu m'empêcher de m'allonger sur le plancher, ce qui n'est pas une position bien polie pour un arrivant. Mais quand nous sommes poussés par le mal, cela nous fait oublier l'étiquette et la gêne. Mon beau-père qui connaissait ce mal, ne s'en est pas offensé et ils s'empressèrent de m'enseigner un bon remède. Ce qui me soulagea immédiatement. Je cite le remède de la cendre chaude en braise dans un vase, et se chauffer tant qu'on peut l'endurer. C'est le remède qui soulage et qui ne coûte rien.

Lecteurs qui me lisez, si vous êtes pris de ce mal qui cause tant de souffrances, vous serez soulagés et sans ressentir aucun mal du remède même, qui vous fera un certain plaisir par le soulagement de votre remède. Pour moi, après

avoir appliqué le remède deux fois, j'en ai été guéri pour quelques années.

Donc, je suis resté deux jours chez mon beau-père. Nous fûmes prêts d'avoir une grosse malchance, un de mes petits garçons s'en fut à l'étable. Il prit une fourche et il se préparait à piquer les chevaux lorsque mon beau-père arriva juste à temps pour l'arrêter. Enfin, nous avons "mouvés" dans notre camp où nous avons passé l'été et je me suis bâti ma maison sur l'autre coté de mon lot, là où j'étais plus près de l'eau courante.

AH ! J'oubliais un fait qui est arrivé sur mon autre propriété, un an après la mort de mon père. Un an après la venue de notre petit Xavier, nous avons fait l'achat d'un autre bébé, car il semblait que nous avions un contrat pour un, à tous les ans. Donc, pour mon petit Xavier, j'avais eu une sage femme (*Mme Laprise*) pour son accouchement et comme nous étions bien pauvres et que nous n'avions pas d'argent pour payer son service, elle me dit, tu me donneras une couple de lièvres et à ma femme elle dit, tu me diras une dizaine de chapelet. Donc, un an après, comme ma femme avait acheté encore un bébé, un matin, un jeudi à cinq heures moins cinq, nous étions éveillés tous les deux. Nous entendîmes un son qui n'était pas naturel, 3 coups bien distincts et bien égaux. Ce ne pouvait être l'horloge, elle n'était pas rendue à l'heure qu'elle sonnait.

Nous avons cherché qui aurait bien pu faire ces sons, la journée s'est passée sans que nous ayons trouvé la cause de ces bruits. Le soir, nous sommes endormis sans autre occupation. Le matin, même son, et à la même heure mais, cette fois, deux coups au lieu de trois. Nous demandions qui pourrait bien faire ces sons. Le lendemain, mon frère Georges est venu avec sa femme (*Antonia Boudreault*) nous voir, et ils couchèrent chez-nous. Dans la soirée, nous avons parlé de ce son étrange, que nous n'avions pu trouver la cause. Le matin, nous étions éveillés à la même heure. Ma belle-soeur eut

besoin de se lever et je lui dis, Antonia, ça va sonner. Elle se rejeta sur son lit et cette fois, nous entendîmes un seul coup.

C'était le samedi et j'eus affaire d'aller au village et j'appris que madame Laprise avait été enterrée le matin. Je remontai chez-moi et j'appris la nouvelle à ma femme et elle me dit, c'est elle qui venait pour nous annoncer qu'elle voulait son chapelet. J'ai le temps, je vais la payer comme convenu et à part de ça, tant que je pourrai, je lui en dirai encore.

Une chose que j'avais oubliée. Notre premier enfant était une fille que nous avons nommée Blanche. Donc, au temps où Mme Laprise est morte, notre fille avait la coqueluche et quand le médecin vint accoucher ma femme, il dit, ce bébé arrive dans le bon temps pour prendre la coqueluche, s'il peut faire quinze jours ! Mais il la prit à quatorze jours et au bout de 15 jours, il était mort. Il ne s'était pas trompé.

Nous en avons perdu un autre (*Joseph Ovide*). Nous étions dans la maison de mon beau-frère Damas Ouellet. Celui là ne vécut que deux mois. Il est mort de oxzéma. Quelques jours après sa naissance, ma femme eut un dérangement de la matrice. Elle ne pouvait remuer un membre sans qu'elle ressentît dans tous les nerfs un tiraillement qui la faisait bien souffrir. Je fus chercher Mme Laprise dont elle avait déjà eu les services pour l'accouchement. Ce ne fut pas long, tu es dérangée, lui dit-elle. Elle lui fit le remède de la soucoupe. Au bout de vingt minutes, elle était bien. Comme nous l'aimions cette sage-femme et quelle charité, elle soignait non pour l'argent, mais par charité. Tous les pauvres pouvaient avoir ses services, quand même ils n'avaient pas d'argent. Combien nos médecins d'aujourd'hui pourraient faire de bien avec la science qu'ils ont, s'ils soignaient plus pour le bien que pour l'argent. Mais hélas, c'est la nature nous sommes tous portés à l'égoïsme.

Heureux celui qui a eu la grâce de se renoncer et pratiquer la charité envers le prochain, comme Dieu nous l'a enseigné.

Encore un fait qui nous est arrivé, avant que nous soyons "mouvés" à St-Méthode nous résidions toujours chez mon beau-frère Damas Ouellette et je faisais son petit ménage. Étant résidant ailleurs pour gagner de l'argent, en attendant de revenir sur sa terre, ma soeur vint nous voir un peu par affaire. Elle voulait se faire une brassée de savon. Nous profitons de cette occasion pour faire garder nos enfants, pour aller communier moi et ma femme, sur semaine. Il y avait deux jours que je n'étais pas très bien. J'avais mal au ventre, sans toutefois me faire trop souffrir.

Donc nous allons communier et comme je me sentais mal, nous ne prolongeons pas l'action de grâce et nous sortons le plus vite possible. Rendus chez-nous, je me couchai et au bout de quelques instants, j'eus un gros mal de coeur, et une envie d'aller..... Je me levai et comme il y avait deux vases, je voulais m'asseoir sur l'un et restituer dans l'autre. Je commençais à voir jaune, mais je persistais à me rendre, mais je perdis la notion des choses, lorsque je me réveillai, ma soeur et ma femme me lavaient à l'eau froide. En me réveillant je leur dis : "Ce n'est rien, lâche-moi" et je retombai dans le néant, mais elles me réveillèrent de nouveau, mais cette fois, elles ne voulurent pas me lâcher avant que je sois couché. Je n'avais pas restitué ni été aux toilettes. Après avoir été couché, le corps se mit à me démanger. Je suis venu tout plein de boursouffles. Le corps ne démangeait comme si j'avais la picote. Mais cela n'a pas duré longtemps, tout est redevenu normal.

Une autre fois j'étais allé chez mon frère au rang double pour leur aider à battre leur grain et il faisait une tempête un gros vent comme il n'en fait pas souvent. Je revenais le soir en raquettes. J'avais à traverser un mille et demi de bois. Pendant ce temps, ma femme avait une grande peur que la maison tombe, elle craquait comme si elle allait

s'effondrer. J'arrivai par l'étable et sans penser que ma femme avait une grande peur dans la maison, je fis mon ménage avant d'aller à la maison. Lorsque j'arrivai, ma femme était à moitié morte de peur et d'inquiétude. C'était la deuxième fois que je la laissais dans l'inquiétude.

Une autre fois que nous restions chez un de mes frères, c'est moi qui faisais le ménage, mes frères étant aux chantiers. Un soir, après mon ménage, je décidai d'aller chez mon voisin. Au lieu de revenir à la maison pour avertir ma femme où j'étais, je pris le plus court, qui était de traverser la ligne et j'étais rendu. Sans penser que ma femme serait inquiète si je retardais à arriver pour le souper, car je n'avais pas l'habitude de retarder, je m'en revins par le même chemin, quand je le rencontrai toute transportée par l'inquiétude, croyant qu'il m'était arrivé quelque gros accident. Lorsqu'elle vit que je n'avais rien, son inquiétude se changea en colère et je dus subir un orage de reproches, ce qui me fit faire un ferme propos de ne plus recommencer sans l'avertir.

Revenons maintenant à St-Méthode, où nous étions installés. Je me suis bâti une maison sur l'autre coté de mon lot et aux premières neiges, je charroyais une meule de foin que je mettais près de l'étable. Lorsque j'arrivai à la maison, je vis auprès de mon camp un renard. Ce qui me surpris beaucoup, car c'était en plein jour, ce qui n'est pas l'habitude d'un renard de sortir en plein jour. Je pensai que c'était un renard qui s'était échappé et je me suis dit, je vais essayer de l'approcher, car il est perdu. Je pris mon fusil et j'allais, sans grande confiance approcher. J'arrivai au camp. Il était de l'autre coté, mais ce ne fut pas long avant qu'il apparut de mon coté. Moi j'étais prêt à le recevoir. Il vira la tête pour me regarder et il reçut le coup en plein coté. Mes enfants et ma femme étaient à regarder et ils virent le renard tomber. Je l'ai pelé et je l'ai vendu à un paysan pour \$18.00 piastres. C'était un renard rare et j'aurais pu avoir plus, mais ça me faisait un bout de fait. Je n'avais pas perdu mon temps.

Un matin, à la même heure, j'avais des poules qui étaient dans le camp et je vis qu'il me manquait une poule. Je mettais la faute sur le renard et je levai la tête et ce que je vis me changea l'idée. Je vis un hibou qui se tenait bien tranquille, perché sur la perche de ma meule de foin. Je la regardai dans les yeux et je lui dis bien gentiment. C'est toi qui as mangé ma poule. Attends-moi quelques temps, j'ai à te parler. J'allai chercher mon fusil et en vitesse, car j'avais peur qu'il ne m'attende pas. Mais lui, avait son idée et il attendait que les poules sortent pour leur sauter dessus. Mais j'avais la mienne qui était de le descendre afin qu'il ne mange plus mes poules. Il était bien tranquille, attendant sans crainte de l'impunité, lorsque la foudre, éclata dans le haut de la perche et le descendit à mes pieds. Et bien, lui dis-je, tu n'en mangeras plus de mes poules.

Cela me rappelle un autre fait qui m'est arrivé. Je tendais aux lièvres et il y avait un hibou qui avait mangé un de mes lièvres et je lui voulus du malheur. Le lendemain, j'arrivais aux collets où il m'arriva ceci. Le hibou était venu voir à mon collet, ne voyant pas de lièvres, il approcha de plus près pour mieux voir, mais il n'avait pas vu le collet qui le prit par le cou et il s'étrangla. C'est ce qui arrive souvent à celui qui veut prendre ce qui ne lui appartient pas.

Un autre fait de hibou. J'étais aux chantiers et j'étais allé faire un tour à la chasse à la perdrix. Il y avait quelques temps que je suivais une piste de perdrix lorsqu'elle s'envola. Je cherchai la cause de son envolée lorsque j'aperçus, juchée dans la tête d'un bouleau, un hibou. Ah ! C'est toi qui as fait lever ma perdrix. Arrête, je vais te descendre. Il n'avait pas l'air d'y croire, mais ce ne fut pas long qu'il était en bas.

Mais revenons à St-Méthode. Un hiver, j'étais après débiter une corde de bois pour vendre. Je ne gagnais pas cher, le bois se vendant que \$1.50 la corde. Donc, j'achevais ma corde de bois lorsqu'arriva une belette et elle entra dans ma corde de bois. Je bouchai un trou et par l'autre côté, je pus la capturer. Elle valait \$1.50, ce qui me donna trois piastres

cette journée là. J'étais content de ma journée. Dans ce temps là, les gages étaient de \$1.00 à \$2.00 par jour. Les temps ont bien changés. Les hommes gagnent de \$8.00 à \$10.00, mais le coût de la vie a monté plus de la moitié et les hommes n'ont plus de travail comme ce temps là, une grosse part de l'ouvrage est fait par la machine, ce qui entraîne le chômage forcé.

Dans ce temps là, il y avait un marchand à St-Méthode qui avait des tracteurs à vendre. J'eus envie d'en acheter un. Avant cela, il faut vous dire que j'avais acheté un lot de terre de mon neveu Ernest Savard (*fils de William Savard et Victoria Hébert*) qui était sur le même rang, que je payais \$300.00, que je revendis un an après \$600.00 à un monsieur Charles Leclerc. Cela me faisait un bénéfice de \$300.00 seulement. J'avais payé "cash" et j'avais vendu par termes et j'étais arrangé avec lui pour faire patenter la terre à mon nom. Je craignais qu'il ne pu me payer. Un beau jour, j'écrivais à l'arpenteur Larue à St-Félicien de venir mesurer mon terrain et avoir un certificat pour avoir la patente de ma terre. Larue arriva un jour que mon Charles était absent pour la journée. J'allai avec lui pour faire la visite et je m'en revins à la maison sans inquiétude.

Le lendemain, il n'arriva une chose que je ne m'attendais pas. Il faut dire que j'avais pris une "job" de terre en société avec mon Leclerc. Le matin quand il arriva, il m'apostropha en ces termes, t'es venu chez-moi sans permission et tu veux m'en faire coûter avec cette patente que je n'ai pas le moyen de payer. Jugez de ma surprise, je ne m'attendais pas à ça, mais je me remis bien vite et cela ne fut pas long que je le ramenai à la raison, car il était en colère, il voulait me battre. "Écoute Charles, si tu as peur que cela te coûte trop cher, je vais payer seul". Car nous étions arrangés de payer chacun à moitié des frais, ce qui eu pour effet de le calmer.

Voici ce qui s'était produit sa belle-mère était à la maison. Lorsqu'il arriva, elle se mit à le monter en lui disant

qu'il n'avait pas le moyen de payer cela, nous avons patenté la notre et cela nous a coûté un cent piastres. Ce qui était un gros montant en ce temps là. Si cela eut été la vérité pour mon lot, il n'aurait certainement pas eu le moyen d'en payer la moitié mais, pour moi, les billets de location étaient tous payés.

Ce qui nous a coûté pour toute la patente, je crois, \$8.00, ce qui nous coûtait \$4.00 à chacun. C'est ta belle-mère qui t'a monté la tête que je lui dis, ce qu'elle avoua sur-le-champ. Il s'aperçut bien vite qu'il avait été trompé et après avoir bien expliqué la chose, nous revenions de bons amis. Nous pûmes continuer notre journée, tranquilles, sans haine. Je crois bien qu'il en souffrit un peu de s'avoir trompé ainsi et nous avons continué notre job.

L'année suivante j'achetai le lot devant ma maison. Je l'ai eu deux ans et comme je n'ai pu arriver à payer mes termes, je la remis au propriétaire. J'avais donné \$1,200.00 et j'avais vendu pour \$1,500.00.

Un jour nous apprenions qu'il y avait de la maladie chez Lorenzo Guennard. Nous décidâmes d'aller veiller. C'était une petite fille de 5 à 6 ans. Elle avait tout le corps enflé et elle ne voulait endurer ni habits ni couvertures et elle ne voulait aucun remède sauf se faire frotter avec de l'eau bénite.

Nous leur propositions du baume caustique qui était un remède que nous employions souvent et comme nous n'en avons pas, nous allions en chercher chez mon beau-père qui en avait un peu, mais il fallut la ruser pour l'appliquer à l'enfant qui ne voulait pas. Ma femme mit la bouteille au ras l'autre, et elle fit semblant de prendre celle d'eau bénite et elle se mit à frotter avec le baume. Comme c'est un remède qui brûle, la petite s'en aperçut et dit "Ce n'est pas de l'eau bénite, maman venez m'ôter cela". Ma femme lui dit, je voudrais bien la voir ôter cela, elle aurait affaire à moi. La mère lui dit, je ne peux pas l'ôter, madame Dallaire va me battre. Ce qui

eu pour effet de la calmer et lorsque nous partîmes après la veillée, l'enfant avait commencé à désenfler.

Mais, dès ce même soir, la mère se mit à être malade et au bout de deux jours elle était morte et l'enfant est revenu à la santé. Que la vie est trompeuse ! La mère paraissait en bonne santé et ils veillaient leur enfant qu'ils croyaient en danger de mort et c'est elle qui est partie à la place.

Nous avons été veillés au corps. Après la veillée ma femme dit "l'année prochaine ce sera mon tour." A quoi je lui répondis, "ne dis donc pas cela".

L'année d'avant, dans une nuit d'orage et de tonnerre, la maison de ce même Guennard avait été toute massacrée. Ils étaient au moins 13 personnes. Tous les tuyaux avaient été criblés par la foudre. Il y avait des feuilles qui étaient toutes criblées de trous, comme si elles avaient passées à la mitrailleuse. D'autres étaient plates et le tonnerre à coupé un "sol" de 5 pouces, et sortit par la cave en emportant un morceau de solage de 7 pieds de grandeur. Au grenier, il y avait une fille de couchée lorsque le tonnerre tomba sur la maison. Le feu prit dans sa jaquette et lui infligea quelques brûlures.

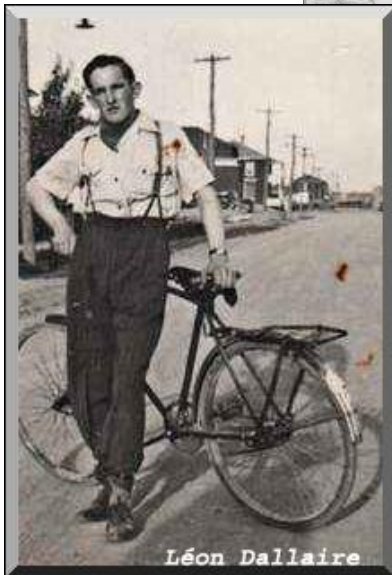
Dans le même été, une soeur de M. Guennard se fit passer la foudre sur les pieds. C'était une dame Perreault. Son mari était malade, et il est mort cet été là, quand le tonnerre lui passa sur les pieds, elle se mit à crier et gesticuler. Son mari se mit à la disputer, Ote-toi donc, tu es folle. Mais la pauvre femme avait de quoi être énervée, elle avait une coupure sur le dessus du pied et il y avait un soulier tout coupé dessus et l'autre avait un trou comme un balai, de sorte qu'elle fut blessée pour une partie de l'été. Son mari est mort à l'automne. Et la vie continue. .

12 Janvier 1956.

Je reprends la deuxième période de ma vie.

J'en étais rendu à l'été et ma femme avait promis d'aller en pèlerinage au Lac Bouchette. Un dimanche, nous partîmes pour y aller.

Le chauffeur était mon beau-frère Philippe Hébert. Nous étions mon beau-frère, Ouelley Painchaud avec sa femme et moi et ma femme et le bébé qui était Léon, qui, aujourd'hui est marié depuis sept ans. Ils ont trois garçons, *Louis-Marie, Paul et Luc.*





Magasin construit en face de l'église de **St-Élisabeth**



*Arthur **Dallaire**, Claudia Larouche, Léon **Dallaire**, Janine Brassard, Julia Brisson et Jos Brassard beaux-parents de Léon Dallaire.*

Trois des occupants sont morts maintenant et moi je m'attends que bientôt ce sera mon tour et je crois que je ne pourrai écrire tout le troisième épisode de ma vie, si je ne l'écris en raccourci.

Donc, je n'avais pas beaucoup de pratique et il n'avait pas de freins sur sa voiture. Toujours que nous nous rendîmes au Lac Bouchette sans accident, mais nous sommes arrivés en retard pour la messe. Nous avons été faire notre visite à la grotte et nous repartîmes.

En revenant, rendus dans les côtes de St-François, il y avait une machine qui nous avait passée et elle était arrêtée en plein chemin. Et comme le chemin était étroit pour passer aux cotés et que nous n'avions pas de "breack" il était évident que nous allions les frapper, ce qui arriva. Mais comme nous descendions sur la petite vitesse, il n'y eut pas de gros bris. Nous fûmes quittes pour la peur. La machine repartie en vitesse et nous ne l'avons pas revue de la route.

Rendus à Chambord nous décidâmes d'aller souper à la Pointe aux Trembles, chez un nommé Richard Tremblay qui avait résidé à Normandin, voisin de mon beau-frère Ouelley Painchaud (*Époux de Médeldé Hébert*).

Et nous repartions de vers 10 heures. Rendus à dans une petite côte qui montait en virant, l'engin arrêta et nous dûment partir de "reculon". Le chauffeur tenta de se reculer dans un poteau de téléphone, mais il manqua le poteau et nous prîmes le côté du chemin. En descendant vers la rivière, nous cassons un "chico" de bouleau et nous avons arrêté une dizaine de pieds de la rivière. Il est certain que si nous étions tombés à la rivière, nous serions tués sur les roches avant de nous noyer. C'était coupé carré et en bas, c'était sur les roches. Nous avons débarqué et la machine monta la côte sans arrêt.

Quand la machine avait "arrêté", mon beau-frère avait eu le temps de sortir de la machine avant qu'elle parte à descendre. Moi, j'aurais eu le temps de sortir si la porte avait été facile à ouvrir et si le bébé n'avait pas été dans mes bras.

Ma femme n'a pas eu trop peur en descendant, mais il y avait des gens qui nous ont vu descendre, ils accoururent, et en arrivant, ils nous dirent que nous l'avions échappé belle et là, ma femme se mit à trembler.

Enfin, nous rembarquons, et nous filons. Cela nous faisait deux peurs. Nous avons continué sans accident jusqu'à St-Félicien. Rendus chez mon Laprise, nous avons dépassé une voiture à cheval (une wagon) et quand nous pûmes dépasser le wagon, il voulut remonter sur l'asphalte, mais la machine revira sur le coté droit.

Nous avons eu encore une bonne peur mais pas de mal. Quand nous fûmes sortis de la machine, nous rembarquons dans le wagon. Le chauffeur et moi, nous suivions en arrière du wagon, parce qu'il n'y avait pas de place dans la voiture.

Rendus sur le bord de la côte à Péloquin, nous vîmes une machine qui venait en vitesse. Nous étions sur le bord du chemin et la machine qui s'en venait semblait vouloir nous frapper. Il passa si proche que tous les gens qui étaient dans la voiture ont tous crié. Encore une bonne peur sans mal, mais cela commençait à être énervant, la troisième peur. Nous nous rendîmes au village sans autre incident. Nous avons engagé deux machines, l'une pour mes beaux-frères et une pour moi. Nous sommes rendus à St-Méthode sans accident. Mon beau-frère Ouelley Painchaud qui demeurait à Normandin, se rendit coucher avec son beau-frère au village de St-Méthode. Quand il prit l'échelle pour se coucher, l'échelle se mit à descendre, et bien, dit-il, il va falloir que j'aie peur jusque dans le lit, et la vie continua.

C'était au mois de juin que nous avons fait ce pèlerinage. Dans l'été, comme j'avais fait des grosses affaires, et j'avais acheté un tracteur pour cultiver. Je m'attendais d'avoir du travail avec mon tracteur. J'en eus aussi, mais pas assez pour payer mes termes. Je me suis trouvé dans un grand déficit. Je résolus de vendre ma terre pour mes dettes. Je donnai une option croyant vendre mieux.

Dans l'entre fait, je montai à Ste-Jeanne-d'Arc et je trouvai à acheter une terre nouvelle qui aurait fait mon affaire. Mais je l'achetai, croyant que j'allai vendre ma terre de St-Méthode, mais je ne pus la vendre et je ne pus payer celle que j'avais achetée. Hélas, je perdis les deux et sans pouvoir payer mes dettes.

Après que j'eus ma terre de Ste-Jeanne-d'Arc, ma femme voulu la voir. Nous montions en voiture avec notre voiture. Cela nous pris la journée à monter. Ma femme était enceinte et elle fut cinq jours sans avoir ses "selles", ce qui la rendît malade. Le vendredi elle avait pris de quoi pour y aller, mais il était trop tard, elle avait contracté les fièvres.

Nous décidions de s'en revenir et comme il n'y avait pas de machine à Ste-Jeanne-d'Arc, j'installai ma femme dans ma "wagon" avec un matelas pour nous rendre au village et je pus avoir une place dans la machine du postillon qui était un nommé Pilote. En ce temps là, les machines étaient assez rares. Le postillon avait une vieille machine qui n'avait presque pas de ressorts et les chemins n'étaient pas comme aujourd'hui. Ce n'était que des chemins de terre et encore, ils étaient bien vilains. Imaginez que pour une femme malade, que ce fût bien fatigant.

Heureusement qu'elle n'avait que 12 milles à faire. Rendu à Mistassini, c'était mon neveu Emile Savard (*fils de Victoria Hébert et de William Savard*) qui amenait la malle et il avait une bonne machine neuve. Elle pue se rendre sans trop de fatigue, mais elle n'en revint pas.

Elle fût trois semaines malade et la mort vint la chercher. Lorsqu'elle était prête à mourir, je ne pouvais la laisser, vu que c'était les fièvres et que je n'avais pu avoir personne pour en avoir soin. J'avais eu sa mère pour une semaine, mais quand ce fût déclaré que c'était les fièvres, elle s'en est allée. J'ai resté seul avec elle et les enfants avaient tous la fièvre. À part mon petit Xavier, tous y ont passés le jour de sa mort.

Depuis le matin allé jusqu'à neuf heures et demie, je n'avais pas pu la laisser et je n'avais pris aucune nourriture. Je lui demandai si je pouvais la laisser avec Blanche quelques minutes pour déjeuner, elle me répondit, tu n'as pas encore déjeuné ! Pauvre homme, vas y. Et je commençai à manger. Je l'entendis m'appeler, c'est assez mangé priez me dit-elle d'une voix entrecoupée. J'avais prié pour une grâce que nous avons tous besoin. J'appelai les enfants et nous nous sommes agenouillés pour prier. C'est cela que tu veux ? Elle me fit signe de la tête car elle ne pouvait plus parler. Alors je commençai à voir blêmir les ongles des doigts.

Je sortis et je criai à mon beau-frère Alexandre, que sa soeur allait mourir s'il voulait aller chercher le curé. Il partit de suite et il revint avec le curé et son père et sa mère et nous mêmes à dire des prières pour les mourants. Et lorsque nous eûmes fini, elle avait rendu son âme à Dieu. Il était de vers midi. Je restai seul avec les enfants. Le père et la mère partis, ses deux frères, Raoul et Etienne Hébert, lui firent son cercueil et ils vinrent le soir la chercher pour l'enterrer.

Que s'était triste de ne pouvoir lui faire chanter un service comme tous les autres morts ordinaires, mais vu que c'était les fièvres, nous ne pouvions la rentrer dans l'église. Je me rendis la reconduire au cimetière et je demandai au curé s'il voulait lui chanter une grande messe, tout de suite le matin. Il me dit qu'il ne pouvait pas mais se ravise quelques minutes après, et il me dit qu'il allait lui en chanter une. Je repartis et m'en revins à la maison, quelle tristesse.

La maison toute bouleversée, le lit tout défait et rien dedans. Quelle sérénité du coeur j'éprouvais en arrivant, mais, que voulez-vous, s'était la volonté de Dieu. Il me l'avait donné et il me l'a ôté. Que son saint nom soit béni !

Un mois après, mes enfants étaient tous placés et j'étais rendu dans le Nord. Quand je revins le printemps suivant, ma fille était rendue chez mes vieux parents.

Sa grand-mère avait la grippe et elle était mieux, mais elle était tombée à son tour. Je restai donc pour la soigner. Le

samedi elle était mieux et mon linge du dimanche était chez Philippe Hébert à quelques arpents de là. Je me rendis et le soir je commençai à me sentir bouillir de la fièvre. Je fus six jours sans sortir de la maison.

La 7^{ième} journée, j'attelai ma jument et je vins faire un tour à Péribonka et toute la semaine je me promenai. Je n'avais que cela à faire. Je suis allé à Doré et à St-Félicien voir mes parents. Je suis allé jusqu'à Chambord. Je ne m'étais jamais tant promené. J'abandonnai de me promener que lorsque je pue travailler.

Je retournai à Ste-Jeanne-d'Arc pour travailler sur ma terre, mais je ne fus pas longtemps. Je partis pour Jonquière pour trouver de l'ouvrage. Je me retirai chez mon beau-frère Xavier Allaire qui était marié à une de mes sœurs (*Ilda Léa Dallaire*).

Mais je ne fus pas chanceux, je ne travaillai que quelques jours. Mon jobber qui "jobbait" des bâtisses n'eût pas de travail pour moi cet été là et force me fut de chercher ailleurs. Alors je montai au lac Kénogami. Je travaillai quelques jours seulement. Je revins à Jonquière.

Un jour je dis à mon beau-frère Xavier, je m'ennuie beaucoup, tu n'aurais pas quelque veuve à m'enseigner pour me faire passer le temps ? Je n'en vois pas. J'en connais des pas loin d'ici, mais c'est encore bien frais, son mari a été enterré dans une éboulée de gravel au pic de sable de la compagnie Price l'hiver dernier. En effet, s'est un peu vite, mais fais-moi-là connaître. Cela fera passer le temps. Nous sommes partis pour faire la connaissance.

C'était une veuve Lebelle, Joseph. S'était le frère du propriétaire de la maison où mon beau-frère était à loyer et il restait dans la même maison, sur le même plancher. Je m'étais informé de l'âge de cette femme. Elle était beaucoup plus jeune que moi et elle avait 5 enfants. Mais elle avait 4,000 piastres d'assurance.

Son plus jeune enfant avait deux ans, je crois et elle en avait un de 14 ans qui travaillait pour les Price. Enfin nous fîmes la connaissance et je lui demandai la permission d'aller la voir. Et j'allai la voir tous les soirs. Nous allions à la prière à l'église et nous revenions à la maison où nous passions la veillée. Ce qui avait pour effet de chasser l'ennui, mais ne calmait pas le désir d'avoir une femme bien à moi, car je ne voulais pas désobéir à Dieu, l'envie de chair ne désirera qu'en mariage seulement.

C'est pourquoi je lui avais proposé de la marier. Elle me dit qu'elle ne pouvait pas se marier avant 6 mois. Je lui dis que j'allais abandonner de la courtoiser.

Sur ce, je partis pour St-Méthode pour aller faire mes foins et je lui écrivis et elle me fit une réponse bien amoureuse. Trop amoureuse à mon goût.

Quand je revins après les foins, j'allai la voir quelques jours et nous échangeons les portraits de nos chers défunts et tout de suite nous avons changé d'idée au sujet du mariage. Elle eut la visite d'un veuf qui n'avait pas d'enfants. Alors je lui dis, voilà ce qu'il vous faut, moi je m'efface de votre chemin. Bonne chance. Ce que je fis.

Je trouvais que cela avait vraiment d'adon pour elle et pour moi. Je ne l'aimais pas vraiment. Elle a 8 ans de moins que moi et 5 enfants moi, j'en avais 7, et à l'âge qu'elle avait, elle aurait pue en avoir plusieurs encore et j'étais en mauvaise affaire, j'étais ruiné. J'ai tout perdu cet été là. C'était bien difficile pour moi de prendre femme et pourtant, j'étais poussé par le besoin d'en avoir une. Je n'aurais pas voulu, mettre une femme dans la misère et s'est ce que j'ai fait sans le vouloir. Mais je peux me rendre ce témoignage que je ne me suis pas trompé.

3^{ème} partie de mon récit

Dans l'été où j'ai passé à Jonquière, un jour je partis pour aller à St-Jérôme voir un de mes cousins. Ou c'est plutôt au moulin de Desbiens, chez mon cousin Pierre Savard (*époux de Anna Lapierre*) (*fils de Joseph Savard et Séraphine Simard*) et je lui demandai s'il ne connaissait pas de veuve ou quelque veuve qui serait d'adon pour moi. Il ne dit qu'il en avait une dans la même maison que lui, dans le loyer sur le même plancher que lui, qui avait 3 enfants. Je répondis que ça ne valait pas la peine de faire sa connaissance, vu qu'elle avait trop d'enfants pour mes moyens et je l'oubliai tout de suite et dans l'après-midi je m'en fus allé dans le rang de Trompe-souri, en arrière du moulin de Desbiens.

Louis Savard est le fils de Joseph Savard et Séraphine Simard. Louis était le frère de Pierre Savard le cousin dont mon grand-père parle ci haut.

Il est né à St-Félicien Qc. Il s'est marié le 6 janvier 1908 à Berlin NH US. Il est décédé le 12 janvier 1948 à Berlin NH.

Ses enfants sont Lucille (Armand Marcotte), Pauline (Zane Maurice Tibbetts), Thérèse (Lionel Morneau), Yvonne Armand Cartier, Lucien (décédé à l'âge de 1 an), Rolande, Arthur Gérard (Laurette Labrie), Henri Amédé (Marie Ange Florida Rousseau), William Alfred (Adeline Yvette Caouette), Irène Normand Joseph Robichaud) et Léo Paul (Irène Laflamme)

Là, j'avais une cousine qui était mariée à un nommé Louis Villeneuve. Ma cousine avait un garçon de marié à une demoiselle Meunier et qui avait une soeur qui n'était pas mariée. Il me conseillère de la demander. Il paraissait que ses femmes avaient toutes les qualités et la patience pour avoir soin des enfants. Cela était bien tentant pour moi. Je demandai quel âge a-t-elle ? Elle a 55 ans. Je trouvais qu'elle était un peu jeune pour moi, mais à force d'insister me garantissaient qu'elle ne refuserait pas qu'elle ait déjà été prête à se marier 2 fois et que cela avait abouti à rien.

Je me décidai de faire sa connaissance. Elle restait dans le même rang chez son beau-frère Laberge. Je ne me rappelle plus de son nom. Nous voilà partis pour aller veiller. Moi, bien inquiet et bien gêné, nous arrivâmes de vers 7 heure le soir. La fille n'avait pas encore fait sa toilette. Elle était en haut et cela prie bien du temps avant qu'elle descende.

Enfin, elle descendit et mon cousin Pierre Savard fit les présentations d'usage et tandis qu'il bavardait avec monsieur Laberge, je m'approchai de la fille et je lui demandai la faveur de causer avec elle. Ce qu'elle m'accorda de bonne grâce. Alors, je lui expliquai ce que j'étais venu faire et ce que j'attendais si elle m'agréait. Voici ce qu'elle me répondit. Peut-être que je pourrais vous aimer si je n'avais pas changé au sujet du mariage. Mais voici 2 fois que je viens près de me marier et cela n'est pas arrivé. Cela est un signe que Dieu ne veut pas que je marie. Alors, quand je ne pourrai plus rester ici, je m'engagerai dans un presbytère pour gagner ma vie.

Alors, je ne pue m'empêcher de lui faire des compliments de sa sagesse. Je lui dis qu'elle était bien sage et je la trouvai bien fine, car dans la pauvreté où je me trouvais, je ne pouvais lui apporter le bonheur et la sécurité. S'est pourquoi je la félicitais. Je ne sais pas si nous nous serions aimés, mais à première vue, je ne la trouvais de mon goût.

Après cette réponse, je m'en retournai sans regrets. J'en étais quitte pour la gêne que j'avais eue. Je n'avais jamais été aussi gêné de ma vie. Cela venait de ce que je me trouvais inférieur à elle parce qu'elle était fille et qu'elle était beaucoup trop jeune pour moi et je la quittai sans regret.

Dans l'été, ma fille Blanche eut un cavalier et elle voulut se marier. C'était le garçon de ma cousine Eugénie Gauthier, (*fille de Joseph Gauthier et Denise Dallaire*) et qui était mariée à un nommé Adelard Lessard. (*Il se nommait Horace Lessard*). Ma fille n'avait que 15 ans et le garçon en avait 25. Je trouvais cela un peu jeune, mais comme je ne tenais pas maison et que ma fille se trouvait sans famille, j'ai pensé plus sage de la laisser se marier et le mariage se fit sans grande pompe car j'étais trop pauvre pour faire des grosses dépenses. Je n'avais pour tout bien que des dettes. Donc le mariage se fit dans l'intimité, entre la famille.

Rendue à l'automne, mon cousin prit un chantier sur la rivière canot dans le Parc des Laurentides.

Pour moi, j'avais décidé de m'éloigner. Je voulais aller en Gaspésie dans les chantiers. Mais ma fille me dit "papa, ne vous en allez loin de nous, venez avec nous." Et je me décidais à aller bûcher pour mon cousin, c'est à dire le mari de ma cousine François Lessard. Ah ! J'oubliais de mentionner qu'avant que j'aie vu mademoiselle Meunier, on m'avait présenté une veuve Tremblay, une femme qui n'avait pas eu d'enfants qui a marié un veuf qui en avait 7 ou 8, je crois et qui passait pour une bonne personne mais elle était trop vieille pour moi. Elle avait 50 ans, moi qui n'avais que 42 et je ne pouvais m'accoutumer à ses yeux noirs qui n'était pas de mon goût. Elle aurait bien voulu, mais je ne pouvais l'aimer.

Les amours ne furent pas longues avec elle, vu que j'en n'avais pas pour elle, de sorte que ce n'était pas celle que Dieu me désignait pour achever ma vie. Elle se maria quelques années après. Elle ne fut pas longtemps pour mourir. Si nous étions mariés, je serais veuf déjà depuis longtemps.

Aujourd'hui j'ai passé 75 ans et j'en ai pour encore long à écrire. J'ai plus de 50 années de vie conjugale avec cette femme. J'ai passé 14 ans avec la première. S'est dire que j'en ai beaucoup à écrire.

Quatrième partie. Les derniers amours.



Donc, j'en étais rendu à monter dans le bois pour mon cousin, avec ma fille marier et son mari. Mon cousin s'était retiré chez un jobber en attendant que son camp soit fini.

Le jobber était un jeune homme de 22 ans nommé Charles Auguste Bouchard et qui avait en charge, sa mère qui était veuve depuis 5 ans et qui avait 8 enfants. Elle avait une fille qui était mariée depuis un an et aussi un petit garçon de 7 ans et un autre de 18 ans. Ça lui faisait 2 hommes.

Mon cousin Adélarde m'avait bien dit qu'il y avait une veuve où nous allions, mais j'étais bien loin de me douter qu'elle soit ma femme bientôt. D'abord j'avais dans l'idée que c'était une personne âgée puisque c'était un garçon assez vieux pour prendre des contrats de bois. J'avais averti ma fille de ne pas déclarer que j'étais veuf. Donc, nous nous rendons au camp et quelle fut ma surprise de voir une femme encore jeune.

Donc, le lendemain nous partîmes pour aller travailler à notre camp. Nous sommes revenus dîner. C'était 10 minutes de marche. Je m'aperçu en entrant qu'elle savait que j'étais veuf. Plus moyen de me cacher. Alors je me suis mis à l'étudier. Je la trouvais si "smate" et si patiente que je me permets de l'admirer. Nous avons passé 3 jours encore et nous sommes rentrés dans notre camp. Je partis non sans avoir la permission de revenir la voir, car je voyais dans ses yeux comme dans un livre ouvert. Donc, je me suis mis à aller la voir tous les soirs. Nous avons la rivière à traverser qui était bien profonde.

Nous avons fait une traverse avec des arbres. Cela prenait 2 longueurs d'arbre pour traverser. C'était dangereux.

Ma fille Blanche était bien inquiète elle aussi. Mon cousin n'aurait pas voulu que j'y aille tous les soirs. Or à force de le dire, la peur me pris et je me suis dit "ils vont venir à me faire tomber à l'eau à force de le dire". J'aurais pue y aller en passant par le pont en canot, mais cela me faisait 3 miles à faire le tour. Notre traverse a partie 2 fois, mais je ne fis jamais le tour.

Le garçon de ma femme (*Charles Auguste Bouchard qui à épousé Angelina Lessard, sœur de Horace Lessard époux de sa fille Blanche*) a fait plusieurs fois le tour. Il venait voir la fille de mon cousin et il avait peur de traverser la rivière. Un jour que mon cousin descendait pour aller chercher ses "sleigh" de chantier, je me suis dit, ce soir ils ne m'arrêteront pas d'y aller. Et j'y suis allé et j'ai continué d'y aller tous les soirs. Rien ne peut m'arrêter, moi qui n'avais pas fait de jeunesse ou presque pas. Ma première femme, j'avais été que 4 ou 5 fois avant que l'on se marie et celle là j'y allai tous les jours. C'est que je m'ennuyais beaucoup de ne pas en avoir. C'est pourquoi il était difficile de m'arrêter. C'est bien court, je partais sur l'eau comme St-Pierre, j'avais la foi et ça marchait quand même sur l'eau. Quelques branches me faisaient porter sur l'eau. Enfin, les gelées me firent une traverse solide et je pue continuer sans danger.

Un fait que j'ai oublié de souligner. Quand nous sommes arrivés au camp, le petit garçon de 7 ans *Célestin* qui était le bébé de la veuve était à la porte du camp avec une hache à la main, se mit à dire, cette maudite broche là, je vais la couper. C'était la broche du téléphone qui pendait et qui nuisait pour passer. Qui fut dit fut fait ! Un coup de hache, et la broche fut coupée. Je dis en moi-même "Quelle sorte de gens sont-ils ?" Car je n'étais pas habitué d'entendre maudire un enfant si jeune. Je fus surpris et cela ne me donnai pas une bonne idée de la famille et après avoir fait la connaissance, je vis que c'était une bonne famille. Mais il avait pris l'air des chantiers. Il avait attendu sacré et il sacrai encore, mais il ne pensait pas certainement que c'était mal de maudire.

Donc, revenons ou nous étions. Je continuai d'aller voir la veuve et je l'étudiaï. Et je trouvais qu'elle était bien jasante et bien travaillante, que cela ferai une bonne mère pour mes enfants. En quoi je ne suis pas trompé ! Elle avait à peu près toutes les qualités mais elle avait aussi ses faiblesses. Elle était trop bonne pour reprendre ses enfants sévèrement. Lorsqu'ils faisaient du mal. D'ailleurs, je ne peu lui faire des reproches, j'ai eu mes faiblesses moi aussi. Je n'ai pas été assez sévère je crois. Mais revenons ou nous étions après que ma traverse fut gellée.

Un jour ma blonde vint voir la traverse pour voir si elle est encore dangereuse. Il y avait un garde forestier qui traverse sur la glace, et il voulut faire un petit raccourci. Mal le lui en pris car au bout de 5 à 6 pieds, il enfonça dans la glace. Il pue se sortir de là, mais il enfonça une deuxième foi. Ma blonde cria au jeune homme qui était sur le bord "jette-lui une perche ou il va se noyer" Ce qui fut fait et l'homme pu se tiré. Ma femme s'en retourna inquiète à mon sujet. Elle s'avait que je traversais tous les soirs et elle n'aurait pas voulu me perdre. Ce qui aurait valu mieux pour elle, peut-être, car elle aurait pu trouver mieux.

Mais elle m'aimait beaucoup et elle désirait me marier. Moi de mon coté, quoique je ne me sentais pas attiré comme je l'avais été déjà, je ne pouvais pas m'empêcher de la trouver de mon goût et d'avoir confiance en elle. Enfin nous décidâmes de nous marier. Mon cousin n'aimait pas trop cela. Il avait peur que cela lui ôte un homme pour son chantier, mais moi, je ne voulais pas passer l'hiver à la courtoiser.



Nous sommes partis le 6 du chantier pour descendre se marier le 6 décembre (*l'extrait de mariage indique, marié à St-Gédéon le 11 octobre 1924 avec Claudia Larouche*). Son garçon Uldéric, donc, est venu nous mener au dépôt de la Belle-Rivière et nous avons couché là. Le lendemain, pas de gardien pour nous descendre.

Enfin, dans l'après-midi, il passait un jobber qui descendait à St-Jérôme et nous avons été couchés chez une de mes cousines qui tenait une maison de pension. Le lendemain nous avons pris le train pour se rendre à St-Gédéon où elle demeurait. Nous débarquons du train à 6 heures du matin nous marchions à pied pour se rendre à sa maison. Montons vite frapper à la porte de sa voisine. Elle n'était pas encore levée. Sa voisine, de la voir arriver, sa malle et un homme qu'elle ne connaissait pas. Elle me présenta. Dans l'après-midi, je me rendis avec elle où était mon linge de dimanche et je couchai là chez mon cousin.

Le lendemain je partis pour aller chercher ma dispense à chicoutimi. Je revins dans l'après-midi et j'allai trouver le

curé Lavoie, s'il voulait nous marier. Oui, me dit-il. Ce soir si vous voulez. Et je fus chercher ma blonde. Comme nous n'avions pas de proches parents, je pris pour témoin l'hôtelier de St-Gédéon et elle prit pour témoin un nommé Chouinard, son voisin. Nous avons loué une chambre à l'hôtel. Nous avons monté à notre chambre et elle m'entoura le cou de ses 2 bras en me disant, enfin tu es à moi pour la vie. Oui chérie " en frissonnant de joie."

Mais il ne faut pas s'attarder pour aller souper. Ils nous attendent pour souper. Après quelques étreintes nous descendîmes pour le souper et nous avons fait une petite veillée et nous sommes remonter à notre chambre pour nous reposer et jouir du présent en attendant l'avenir qui n'a pas toujours été rose.

Quand monsieur Lavoie nous a mariés, il a dit, bien je crois que si vous faites 2 ans sans avoir de contredit, vous allez être bien chanceux. Cela nous mis un peu d'inquiétude, mais à quoi bon nous inquiéter avant le temps. Jouissons du bonheur présentement. C'est Dieu qui nous le donne et je crois que s'était sa volonté que nous faisons, car avant de se marier, nous avons fait une neuvaine au Saint-Esprit. Il me semble que cela n'allait pas arriver.

Ah ! Un fait que j'ai oublié, quand j'ai été cherché mon linge avant de se marier, j'avais le jonc de ma défunte femme, que je voulais faire bénir de nouveau pour cela. Mais je l'ai perdue. Je ne sais où et comment, je n'ais jamais pu le retrouver.

Donc, après notre mariage, nous avons monté à St-Félicien voir ma mère et mes frères. Nous avons proposé d'arrêter à Alma voir son père et sa mère qui demeuraient là.

(Ses parents étaient François Larouche et Délima St-Pierre dont le mariage a eu lieu le 20 septembre 1879 à Hébertville Qc.)

Mais nous avons appris qu'ils n'étaient plus là. Donc nous avons continué à St-Félicien et nous sommes revenus à St-Gédéon le lendemain et nous avons remonté dans le bois,

cette fois avec un charretier, dans une bonne carriole enveloppés dans une bonne peau de caribou et nous sommes rendus sans misère et nous avons repris chacun notre ouvrage.

C'est à dire que moi j'ai changé de camp et de job. J'ai pris le charroyeur du jobber de ma femme et elle a repris sa "Cookerie" et tout alla bien jusqu'au printemps dans la maison.

Dans le mois de février, un jour (*le 28-02-1925*), j'étais coucher sur le lit de près de la table où ma femme était avec sa fille. Elles étaient à jouer aux cartes. Nous entendions comme un grand vent et en moins de temps qu'il n'en faille pour le dire, la maison se mit à trembler. D'un bond, ma femme était debout dans la place. Mon Dieu Monsieur Dallaire, nous allons périr. Un tremblement de terre !

Sa fille voulait perdre connaissance. Moi je n'avais que l'idée de les regarder gigoter dans la place Je n'ai pas eu peur, la secousse n'a duré qu'une minute je crois. Mais je crois que la peur a bien duré 5 minutes. Enfin, tout est rentré dans l'ordre et cela a continué jusqu'au chantier. Ça, s'est la journée que nous avons descendue.

Il est venu encore 2 secousses. Nous étions en chemin pour descendre à St-Gédéon. Nous n'en avons pas senti les secousses, mais il nous a semblé que le vent bourdonnait dans les branches, et, enfin, nous sommes rendus à St-Gédéon, où nous avons couché dans sa maison. Elle était située près du Lac-St-Jean, sur le banc de sable, environ 5 ou 6 arpents de la station du chemin de fer.

Le matin, nous dormions encore, quand tout à coup ma femme se réveilla en sursaut. Mon dieu, dit-elle, encore un tremblement de terre ? Non, lui dis-je, s'est le train qui entre en gare. Le train arrivait à 5 heures du matin et nous étions tout près du chemin de fer et la terre tremble toujours lorsque le train passe.

Nous avons passé environ 2 mois à St-Gédéon. Dans ce temps là, le garçon de ma femme, (*Charles Auguste Bouchard*), allait courtiser la fille de mon cousin et ils se sont

mariés le premier de mai. Alors, nous nous sommes retrouvés à St-Jeanne-d'Arc et je partis avec le cheval de mon beau-fils le 3 ou 4 de mai. Je ne me rappelle pas au juste, mais ce que je me rappelle, c'est que j'avais une bien grosse charge de ménage et les chemins n'étaient pas bien avantageux.

Je partis donc seulement avec la charge. Ma femme devait me rejoindre à St-Henri de Taillon le lendemain. Donc, je me suis rendu coucher sur l'île d'Alma. Lorsque j'arrivais au village d'Alma, il y avait toute une rangée de maisons qui étaient en bruisse. Environ 27 maisons de brûler et il y avait un homme de mort.

Pour arrêter la conflagration, ils avaient fait sauter une maison et un homme, un nommé Joseph Pelcha de St-Prime, qui était veuf depuis 2 ans est décédé suite à l'explosion. J'avais fait sa connaissance à l'été. Il n'a pas eu à se marier, Dieu a réglé son cas de cette manière.

Revenons où j'en étais rendu. Je couche à Isle-Maligne Alma. Le lendemain je me suis rendu à St-Henri de Taillon, à un mille du village, mon cheval a manqué. Un garçon de mon beau-frère qui passait me dit, je vais me rendre à la maison, et je reviendrai vous chercher. Ce qu'il fit.

Revenons à ma femme partie le lendemain avec son petit garçon de 7 ans (*Célestin*) et le mien (Léon) de 4 ans que nous avons été cherchés à Jonquière et s'en fut coucher à Alma chez son père François Larouche. Le matin mon bébé, Léon avait hâte de ne revoir, il partit pour me rejoindre. Quant ma femme s'aperçu qu'il était parti, elle partit à sa recherche. Quel côté est-il pris ? Enfin elle l'aperçut qui s'en allait d'un bon pas. Elle pue le rejoindre et elle le ramena à la maison et se loua un charretier car il n'y avait pas de postillon cette journée là. Elle embaucha un charretier et arriva à St-Henri le sur lendemain quelques heures après moi et ensuite elle resta à St-Henri 2 jours afin que j'aie le temps de chauffer la maison ou plutôt le camp car s'était un vrai camp, mais moi je fus obligé de coucher à Péribonka. Mon cheval n'en

pouvait plus. Alors il fallut coucher à Péribonka. Je me rendis à St-Jeanne-d'Arc. Ma femme vint me rejoindre le lendemain.

Nous avons vécu quelque jour sans incident. Alors je partis pour aller chercher mon ménage à St-Méthode. Je descendis dans la journée. Le lendemain je repartis pour St-Jeanne-D'arc. Je dînai avant de prendre la Frique. Je partis un peu après midi. Je traversai la Frique, un mile ou 2 mille. Mon cheval commence à diminuer. Alors j'arrêtais et le fit manger. Je repartis et monté à la ferme de Scott. Il commençait à tomber des gros brins de pluies. Je voyais la porte de la grange de la ferme ouverte. Je décidai de rentrer mon cheval et ma voiture dans la grange sans déranger personne mais j'avais conté sans le chien. Il se mit à japper et le maître se leva et vint voir.

Quand il ouvrit la porte le chien sorti bien décidé à me manger. Alors j'explique ce que je voulais faire et il me donna la permission d'y entrer. J'entraî mon cheval dans la grange et je lui donnai à manger et moi je me couchai sur le foin et je dormis une couple d'heure et je me réveillai bien reposer, prêt à repartir. Et je partis aussi pour aller dîner à Mistassini et je pue me rendre le soir. Mais je ne pue me rendre sans faire manger mon cheval. Je le laissai donc chez Monsieur Dégagné à un mille de chez-moi. Et je me sui rendu à pieds car j'avais bien hâte de revoir ma blonde.

Ça faisait 3 jours que j'étais parti. Quant elle me vit arriver sans chevaux, elle me demanda si gaspé était mort. Non chérie mais il n'est pas fort. Il a fringallé et je l'ai laissé souper chez un Degagné. Comme j'avais hâte de te revoir, je n'ai pas pue résister de venir souper avec toi. Ah ! Je n'ennuyais trop pour retarder d'une heure. Elle ne sauta au cou et m'embrassa de toute sa force. Tu as bien fait mon amour. Moi aussi je m'ennuyais et j'étais inquiète de ton retard. Et nous avons soupé tranquille et je fus chercher mon cheval après souper bien content d'avoir mon cheval bien rassasier. Et je me suis rendu chez-moi non sans avoir remercié monsieur Dégagné.

Un autre jour je repartis pour aller à cheval chercher mon petit garçon Xavier. Il demeurait chez ma sœur Marie-Laure Dallaire, dame Alcide Doucet. Le pauvre enfant, il était tout couvert de bouton. C'était bien gênant de le ramener à sa nouvelle maman. Ça du être bien déplaisant pour elle de le recevoir. J'avais été obligé d'arrêter pour faire manger mon cheval et il s'était rendu seul. C'était pas loin. Il arriva à notre camp et il lui dit bon jour. Elle lui dit, qui es-tu mon petit ? Je suis le fils de Arthur Dallaire. Donc tu vas être mon petit toi aussi, puisqu'il est mon mari. Où est ton père ? Il n'est pas bien loin d'ici. Il sera ici dans une heure je crois. Très bien, dit-elle, prépare toi nous allons souper bientôt. Et en effet j'arrivais environ 1 heure après.

Nous avons commencé à ramasser notre famille. Ma femme en avait 4 à l'orphelinat de Québec. 2 Garçons et 2 filles. Nous voulions retarder à les amener pour achever de s'installer. Ma femme alla les voir et elle fut obligée de les amener. Ils ne voulaient plus les garder. Donc la famille augmenta bien vite et la pauvreté aussi. Mais nous étions courageux. Nous étions encore jeunes mais cela n'empêcha pas la misère de s'installer pour plusieurs années. Mais nous nous aimions, cela nous aida beaucoup a supporté la misère.

A l'automne, nous avons monté toute la famille dans le bois. Nous étions 14. Nous gagnions notre vie assez bien dans l'été. Avant, j'avais été voir pour me placer. J'étais partie pour 15 jours et je fus 5 semaines. Je bûchai pour un jobber, un nommer David Thelbot de St-Gédéon.

A la dernière semence je trouvais à m'engager pour un nommer Joseph Gobeil de Bagotville. J'avais l'avantage de monter ma famille. Alors m'en revenant pour me préparé. Je ne m'étais pas fais la barbe de la "run". Je l'avais pas mal longue. J'étais monter à Ste-Jeanne-d'Arc par la (malle). Mais de Ste-Jeanne-d'Arc à venir chez moi il y avait 3 milles et je m'y rendis à pieds. Cela n'était pas un cadeau. Pour m'aider à marcher, j'avais dans l'idée de jouer un petit tour à ma femme. Je voulais voir si elle me reconnaîtra avec ce

déguisement, car elle ne m'avait pas encore vu avec de la barbe.

Donc, un mille avant d'arriver chez-moi, je vis une voiture qui partait de chez-nous. Je me suis dit, tien, ma femme qui sort, c'était le soir. Je rabattis mon chapeau sur les oreilles et je m'en allai clopin clopan. Ma femme était avec une de ses amies, sa voisine de St-Gédéon. Elle était en promenade chez son père Prudence Desgagné. Elle était venue la chercher pour aller veiller avec elle. Donc elle me vit venir et elle dit à son amie, un "quetteux» ! Les enfants vont bien ? Avez-vous peur ? Moi je m'en allai toujours la tête basse quand je commençai à dépasser la voiture.

Je m'arrêtai et je leur demandai, où allez vous danser ? Ma femme qui n'avait pas regardé qui j'étais, reconnu ma voie, s'écria Arthur ! Et en un instant elle était dans mes bras. Je lui dis, si tu veux continuer et aller veiller, je ne veux pas t'en empêcher. Non, dit-elle, c'est toi qui es toute ma veillé. C'était le bon temps, elle m'aimait beaucoup. Plus tard le crie du mal vint pour mettre le trouble dans notre ménage, espérant nous séparer. Mais il n'a pu nous séparer à venir jusqu'ici. Et j'espère bien qu'avec la grâce de bon Dieu il ne réussisse pas.

J'ai toujours eu présent à la mémoire la prédiction du curé Lavoie qui nous a mariés. Bien si vous pouvez être 2 ans sans avoir du trouble, cela va être beau. Il ne s'est pas beaucoup trompé. Le trouble a commencé tout de même un peu après 2 ans.

Revenons au moment où ma femme a été cherchée ses enfants à Québec. Quant elle partie pour aller chercher ses enfants elle était malade. Elle était enceinte et 2 jours avant quelle parte, elle tomba dans la cave. Son petit garçon avait ouvert la porte de la cave sans la refermer et elle tomba dans la cave. Elle crut que cela ne serait rien. C'est pourquoi elle crut que cela ne serait pas grave. Elle fit le voyage quand même.

Mais au bout de 2 jours, elle fit une fosse couche. Elle perdit le bébé qui serait venu et le résultat de cette perte la rendit malade pour l'été. Elle vint près de devenir infirme. Il lui poussa une bosse dans la main, qui eu pour effet de lui contracter les nerfs de la main au point qu'elle ne pouvait plus s'ouvrir les doigts. Elle aurait resté infirme si elle n'avait pas été guérie par miracle en apparence elle pense, par monsieur Boulanger, curé de la paroisse de Ste-Jeanne-d-Arc.

Mais enfin elle guérit et à l'automne nous partions pour le chantier. Nous avons bûché jusqu'au mois de mars. Notre conducteur du chantier était un nommer Adolphe (ou Rodolphe) Rousseau de Bagotville, beau-frère du jobber qui était veuf et qui aimait bien les enfants. Surtout les petites filles. Un jour qu'il les avait amenées avec lui au dépôt, il eut un accident.

Resté accrocher à une souche, ce qui aurait arrêté sec, les 3 enfants glissèrent dans les pattes du cheval. Celui ci fit un saut devant et il me fit passer la sleigh sur le corps et je me suis blessé à une jambe et monsieur Rousseau à eu des côtes renfoncer. Il ne sans aperçu pas tout de suite, car il marcha encore un jour sans aller voir le médecin, qui lui a remis les côtes en place. Mais, avant, il avait eu le temps de faire dans ses culottes. Et c'est un autre veuf, un nommer Ouellet, qui eu en charge de le nettoyer. Nous trouvons ça bon car il ne s'aimait pas beaucoup.

Mais je crois qu'il en a eu du mérite et je décidai de le descendre au médecin qui lui replaça les côtes. Il fut une couple de semaines sans revenir. Notre fille Germaine, elle a eu la jambe éraflée 15 jours. Nous avons eu bien peur que cela vire mal. Mais cela se passa et nous pûmes continuer sans inquiétude.

Un autre soir comme j'étais à corder du bois de pulpe, l'autre petite fille était venue voir pour m'aider. Je lui envoyai une bûche sur le pied par mégarde. Il faisait noir et je ne l'avais pas vue. Alors elle se mit à crier. Ce qui me fit faire un saut de surprise. Je croyais l'avoir blessé mortellement. Mais se n'était rien. Nous fûmes quittes pour la peur. C'était plus la surprise qui la faisait crier que le mal. Elle n'avait rien de briser et le chantier continua et nous gagnons assez bien notre vie.

Rendue au mois de mars, le bûchage fini. Il y avait encore 500 cordes de bois à charroyer, mais je n'avais pas de chevaux pour charroyer. Alors je sus qu'il y en avait un à vendre d'un jobber sur la rivière Moran. Alors je décidais d'y aller voir. Je me rendis chez ce jobber Il y avait à choisir entre une jument et un beau cheval blond. Il y avait 75 piastres de différence. La jument était moins chère, mais plus je regardai le blond, plus il me faisait. Alors, je décidai de l'acheter. Quand j'ai commencé, j'ai cru qu'il tenait moins au cheval qu'à la jument. Mais je m'aperçu bien qu'il tenait beaucoup au cheval. Donc je l'achetai et je l'amenai au camp.

J'avais "jobbé" un cent cordes de bois à charrier. Mon jobber en avait également cent cordes et son chemin était battu et il avait 2 chevaux et il eut fini une journée avant moi.

Quand j'ai commencé à charroyer, le conducteur du chantier a pris une petite brosse comme on dit en Canadien.



Ils passèrent 2 jours arrêtés. Il me donnait 2 chevaux pour m'aider à battre mon chemin. C'est là que j'ai constaté que j'avais un bon cheval. Mon cheval montait sans misère tandis que les leurs étaient souvent à genou. Il avait bien de la misère à monter.

Le père Rousseau disait qu'il ne se dérangeait lorsqu'il prenait de la boisson, cette fois, il ne pouvait plus marcher et il disait "je ne me dérange jamais plus que cela." Pauvre lui ! Comment aurait-il été s'il avait été plus dérangé? C'est qu'il était bien ivre et il ne croyait pas l'être. C'est ainsi que l'on devient ivre sans le savoir. Mais tout finit et quand les 2 jours furent passés, il n'avait plus de boisson.

Il devint normal et nous avons fini le chantier et il fallait se trimer pour descendre. Nous étions encore 12 personnes et le bagage. Cela faisait une grosse charge. Je me fis une grande boîte à la grandeur de ma sleigh et enfin, nous embarquâmes pour le retour.

Le vieux avait acheté un jeune cheval qui était bien vigoureux. Il est vrai qu'il l'avait fait rester en charroyant, mais il était jeune et le père croyait qu'il allait faire une bien belle descente.

Il partit donc bien fier et croyant bien de nous laisser loin derrière lui. Nous le rejoignîmes au dépôt de la Belle Rivière. Son cheval avait déjà manqué. Lorsque nous sommes arrivés au dépôt de la belle rivière, il y avait quelques charretiers qui étaient là, ils nous regardaient avec curiosité, ils regardaient surtout la charge ils regardaient le cheval. Ils n'en revenaient pas de voir tant de monde et un si gros bagage pour un seul cheval ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Pour moi j'étais bien fière de mon cheval. J'avais eu plus que le prix que j'avais payé. Il nous a rendus sans montrer de fatigue.

Quand nous avons arrivé, il y eut 2 enfants qui tombèrent malade, Jean-Charles Bouchard et Arsène Dallaire

Jean-Charles fut le plus malade. Il fut 5 semaines malade. Arsène n'a été malade que 8 jours.



Je crois qu'ils avaient tous deux pris une pleurésie. Quand nous sommes descendus du bois, ils se fatiguaient d'être dans la voiture. Ils débarquaient et marchaient et quand ils étaient fatigués, ils rembarquaient. Et nous croyons qu'ils ont pris du fret. Toujours qu'ils nous ont donné pas mal de trouble pour les recharger.

Revenons en arrière à l'été passé. J'ai oublié que l'été avant, quand ma femme était allée chercher ses enfants à l'orphelinat de Québec, elle était malade. Elle pensait que cela ne serait rien. Elle partit, mais elle fit le voyage bien mal à son aise. Elle arriva bien fatigué. C'était une imprudence de sa part car elle était enceinte et elle était tombée à la cave et elle était restée avec un gros mal dans la main et elle eut bien peur d'en rester infirme.

Il lui poussa un bouton de chair dans le milieu de la main et elle ne pouvait les rouvrir. Alors, elle se recommanda à monsieur Boulanger qui était notre curé et elle fut guérie.

C'est à l'automne que nous avons monté dans le bois. Nous avons loué un (truck) pour cela. Rendu à un mille du dépôt, notre (truck) s'est brisé et nous sommes rendus à pieds. Un cheval du dépôt est venu chercher le (truck) et le bagage. Le lendemain, nous avons pris un bateau à gaz, et là nous avons traversé le lac à la longueur, ce qui nous a conduit à un

mille de notre campement, le lendemain nous étions installés, prêts à travailler.

Et je reviens. Rendu au dépôt de la Belle Rivière, nous avons partie de là et nous avons couché à St-Jérôme. De là, nous sommes venus coucher au Petit Paris, pas loin de la chute blanche, chez un parent. Nous avons bien hâte d'arriver. Enfin nous sommes arrivé à St-Jeanne-d'Arc, où nous restions.

Nous avons pue nous acheter une vache à lait, ce qui nous aida beaucoup à vivre. Nous avons quelques lots de terre à défricher chez-nous. Nous étions toute la famille. Ça allait assez bien. Nous ne gagnions pas cher mais nous vivions sans dette.

C'était le plus beau temps que j'aie passé avec ma deuxième femme. Elle m'aimait beaucoup et les enfants semblaient m'aimer aussi. Cela me faisait oublier ma fatigue et ma pauvreté. J'étais heureux autant qu'on pouvait l'être sur la terre, malgré notre pauvreté car nous nous aimions bien. Et cela aurait pu durer encore longtemps le démon jaloux de notre bonheur ne sans était pas mêlé.

Quand nous nous sommes mariés, je m'étais bien promis de faire tout mon possible pour l'aider à élever ses enfants chrétiennement. Elle avait son plus jeune, Jean-Charles qui avait été gâté aux chantiers. Il était le dernier et il n'avait pas vu son père. Il est venu au monde 6 mois après que son père soit mort, de sorte qu'il était resté le bébé et il paraissait bien intelligent. Il était en effet trop, peut-être car il faisait tout ce qu'il voulait. On le laissait faire.

Après que nous sommes revenus du chantier à l'été, je prenais des jobs de terre. Tous les autres enfants travaillaient avec moi, mais lui ne voulait pas aller avec les autres. Il sans allait seul et il faisait la même chose. Mais en des places qui n'était pas utile. J'avais acheté des petites haches et il me les perdait. Et quand il s'avisait de jouer avec la voiture, il l'envoyait soit dans les faussets ou dans le ruisseau, de sorte

que quand il y avait un mauvais coup de fait je disais que s'était Jean-Charles qui avait fait le coup. Cela déplaisait bien à ma femme et elle se mit en être jalouse.

Un jour que nous avons eu une retraite de la paroisse, je pensai d'aller le faire bénir par le père, vu qu'il avait déjà dit qu'il voulait faire un prêtre. Je pensai qu'il y aurait plus de chance, mais le démon qui me guettait lorsque je voulais faire une bonne action, souffla à ma femme que je voulais aller le décrier. Non, dit-elle, tu vas aller là pour le mettre pire qu'il est. Vous ne savez pas le coup que je reçus au cœur, moi qui voulais le bien de cette enfant, et voir que j'étais si mal compris par celle qui aurait du m'aider et m'appuyer pour redresser cette enfant.

Non, vous ne pouvez imaginer le mal que j'ai reçu. C'était la prédiction que monsieur le curé avait faite qui commence à se réaliser. Pourtant, nous croyons que c'était la volonté du bon Dieu que nous soyons mariés, car nous avons fait une neuvaine avant pour demander à Dieu par son St-Esprit et nous avons fait une fréquentation honnête.

Mais nous avons pris de bonne résolution pour bien élever notre famille et le mauvais esprit a bien travaillé pour nous les faire manquer. Et il nous a causé bien du trouble, mais il n'a pas pue nous séparer. Il a bien travaillé car quelques jours après, l'enfant perdit connaissance en allant à l'école. En apprenant cela, ma femme eu une crise de nerf. Elle se mit à crier et elle ne pouvait plus s'arrêter. Quant elle pue se calmer, elle m'accusa de lui avoir souhaité cela. Ce qui me fie encore une grande peine qui ne fut pas la dernière, comme vous aller le voir par la suite.

L'enfant se mit à tomber dans les mal comme on dit. Il perdait connaissance de temps en temps, de sorte qu'il ne pouvait aller à l'école régulièrement, mais cela ne l'empêchais pas d'être agiter et de faire des mauvais coups. Ce qu'il aimait bien, c'était de faire faire à Léon tout ce qui lui plaisait. Léon était de 2 ans plus jeune que lui et il était plus faible que lui.

Cela me déplaisait mais pourvue qu'il ne lui faisait pas trop mal, je n'en disais rien. Je le laissai faire.

Nous en avons 2 autres du même âge, Philippe Bouchard et Xavier Dallaire. Philippe n'était pas méchant mais il avait pris une mauvaise habitude avant que l'on se marie, de vouloir se battre et il était resté avec cette habitude et lorsque ça n'allait pas à son goût, il montrait le doigt ce qui choqua Xavier qui lui disait, je te les serrerai tes poings. Pourtant, un jour que nous étions au travail, nous étions après défricher, il n'était pas très près de moi. J'entendis Xavier qui me dit, papa, Philippe ne veut pas se reculer que j'arrache cette talle d'aulne.

Ce qui arriva et que je désirai depuis longtemps. Philippe sauta sur Xavier et en une seconde, Philippe était écrasé à terre. Xavier qui n'était pas méchant le laissa se relever, mais il n'était pas contenté. Il se rua encore sur Xavier, et Xavier l'écrasa encore une fois. Cette fois, il vie qu'il ne gagnerait pas. Il se mit à brailler et il brailla longtemps. Non pas qu'il eut du mal, mais s'était de voir qu'il n'avait pas gagné. Je ne pus m'empêcher de féliciter Xavier, car il y avait longtemps que cela se produisait. Tu as bien fait, que je lui dis et s'il recommence, ne le manque pas. Mais prend bien garde de le bouffonner, parce que tu auras affaire à moi. Je crois qu'il ma bien compris car ils ne se sont jamais plus chicané. Ils sont toujours bons amis, et par la suite, je n'ai jamais eu de plainte que Philippe sortait ses petits poings. Je crois que Xavier le lui a fait serrer par la crainte. Ce qui est le commencement de la sagesse.

Un jour, je prie une job de terre d'un nommer Patrick Girard, un cultivateur et il me faisait payer par un de ses créanciers. Et comme le créancier retardait trop à payer, je dus abandonner, car je ne pouvais vivre sans payer mon marchand et je n'avais aucun autre moyen que mon salaire pour vivre avec ma famille.

C'est alors que je trouvais à louer une petite ferme où je cultivais la moitié et il me garantissait de me faire gagner assez pour la nourriture de ma famille en défrichant sa terre. Car la terre seule ne pouvait suffire à nous faire vivre, vu qu'il n'en avait pas assez grand de défriché. Donc je m'installai sur cette ferme espérant de pouvoir y vivre convenablement. Mais encore là, je fus obligé d'abandonner. Le boss ne pue remplir ses obligations, ce qui me mis dans la même position. Je voulus prendre. Des arrangements à l'amiable, mais il ne voulut pas. Il voulut tout garder. Je lui dis, tu n'es pas raisonnable et tu vas le regretter.

Le lendemain à 5 hre du matin nous étions partis avec tous nos animaux et notre bagage, de sorte quand il se leva, il ne pue rien retenir et il ne restait que ce qui lui appartenait. Et je crois que j'ai pris le seul bon moyen pour avoir mon butin sans frais.

Nous avons "mouvés" à St-Jeanne-d'Arc. Là, nous avons passé une partie de l'été. Juste avant l'automne, nous sommes montés aux chantiers à Beupré. Je partis seul d'abord. Mon, gendre Horace Lessard était rendu par-là. Il m'avait écrit que le chantier durait toute l'année. Je partis



donc pour y aller. Je montai pour un nommer David Thelbot que j'avais connu aux chantiers sur la Raquette (*nom inconnu*). Il était rendu résident à St-Anne de Beaupré. Je montais donc pour aller bûcher pour lui. Je montai coucher aux camps de Jos Gagnon, un demi-frère de David Thelbot.

Le lendemain nous étions 4 hommes. Je me rappelle bien, tous des hommes marier. Avant de partir le matin, les gens nous dire que si nous voulions piquer un raccourci, nous pouvions monter sur la montagne et que là, nous verrions le bûcher de l'autre camp. En effet, nous montons sur la montagne et nous voyons une corde de bois. Nous passons tout droit pensant trouver le camp, mais nous avons trop obliqué à gauche. Et pour embrouiller les cartes, il se mit à pleuvoir, ce qui ne nous aidait pas à nous retrouver. Je commençai de virer plus à droite, mais j'avais peur de trop virer en rond et de virer à la même place. Il y avait un homme de Québec, je ne me rappelle pas de son nom, il se lamentait à sa femme. Il disait, Denise vient me chercher. Mais enfin, nous arrivons sur le bord d'un grand trou ou il y avait un lac et comme par enchantement, le soleil apparaissait, et en même temps, nous vîmes le camp.

Nous étions bien contents d'y arriver. Il était midi. Nous avons marché tout l'avant midi et nous étions bien mouillés. Nous dînons à ce camp et nous repartîmes pour nous rendre où nous devions aller au camp de David Thelbot, là où nous aurions dû arriver pour dîner. Nous avons fait un raccourci qui nous à une rallongé de 5 heures. Je me suis promis de n'en plus faire de raccourci quand je n'en connaîtrais pas le terrain.

Mais un an après, j'avais oublié ma promesse, comme vous aller le voir par la suite de mon récit.

Donc je me mis à bûcher et au bout de 3 à 4 semaines, le bûchage étant fini, je dus changer de camp. Je revenais au camp de Jos Gagnon et là, je prie une job de charroyage. J'achetais un cheval et tout ce qu'il fallait pour charroyer. Cela montai à 225 piastres je crois. Ensuite, je fie monter ma

femme avec son petit Jean-Charles. Je m'étais bâti un petit camp pour ma famille et lorsque ma femme fut prête à monter, je m'en fus au dépôt la chercher. Je la rencontrai en chemin, elle était partie avec un charretier pour monter. Je fis virer le charretier et ils embarquèrent dans ma voiture.

Et, en chemin elle me raconta toutes les peurs quelle avait eu, arriver le samedi soir au dépôt, elle était seule de femme et elle a du coucher dans la chambre où le forgeron avait l'habitude de coucher. Il n'y avait pas de chambre spéciale pour les femmes, quant le forgeron arriva, il était en boisson et il réclamait sa chambre. Mais un homme charitable lui dit de coucher ailleurs, et que son mari était arrivé. Ce qui le fie se calmer et enfin il s'endormit après qu'il se coucha dans un autre lit mais ma femme ne dort pas de la nuit, de peur qu'il revienne.

Enfin, nous nous rendîmes à notre camp sans incident. Nous étions bien contents de se voir réunis encore une fois pour y passer l'hiver.

Dès que nous fûmes arrivés, nous eûmes la visite d'une femme mariée. C'était une femme de mauvaise vie. Elle avait une petite fille d'environ un an. Ça ne faisait pas longtemps que la mère avait déserté avec un homme du camp, là où il travaillait. Elle avait laissé son enfant au camp de Gagnon, là où son mari travaillait. Elle ne fut partie que 2 jours. Son chum n'était pas assez riche pour la garder longtemps. Il avait vendu son veston pour se faire de l'argent, pour payer ses passages. Et il l'avait vendue que 2 piastres, de sorte qu'il ne s'est rendu que jusqu'à Québec. Elle revint trouver son mari et son bébé. Quant elle est arrivée, je venais d'arriver et je savais quelle avait déserté. Elle caressait son bébé et elle disait quelle s'était ennuyé de son bébé. Mais moi je me disais, quelle femme sans coeur de laisser son bébé seul avec des étrangers !

Dans mon idée je ne pouvais croire qu'une femme qui aimait vraiment son enfant puisse se résoudre à laisser son enfant pour suivre un homme qui n'était pas le sien. C'est

pourquoi lorsque ma femme fut arrivé, je lui dis que nous ne pouvions rendre les visites de cette femme sans être en danger, et qu'il fallait à tout pris l'éviter.

C'est pourquoi nous n'étions pas bien aimés d'elle. Lorsque nous passions son camp pour aller voir les autres, elle nous maudissait. Mais j'aimais mieux être maudit d'elle, que maudit de Dieu. Et nous avons bien fait car elle était dangereuse. Elle s'est refaite ami avec un garçon et lorsque son mari est descendu en ville pour s'acheter un cheval, il partait pour 2 ou 5 jours, elle se mit à pleurer, disant qu'elle allait s'ennuyer. Son ami lui demanda après qu'il fut parti, pourquoi elle pleurait.

Lorsqu'il s'apprêtait à partir, elle lui dit, je m'en fou, je n'étais pas pour lui faire voir que j'étais contente qu'il parte. Ça aurait pue l'empêcher de partir. C'est son ami qui nous a raconté cela.

Malheureusement, le récit de mon grand-père s'arrête brusquement ici. S'il a continué son histoire, ses écrits ont été perdus.

La vie est souvent pleine de surprises et je ne désespère pas de compléter un jour cette histoire ou tout au moins, je vais passer une bonne parties de mes loisirs à bonifier ce document avec l'ajout de photos ou tout autre renseignements se rattachant à ses parents et à sa descendance.

Raymond Dallaire Raydall@hotmail.com